

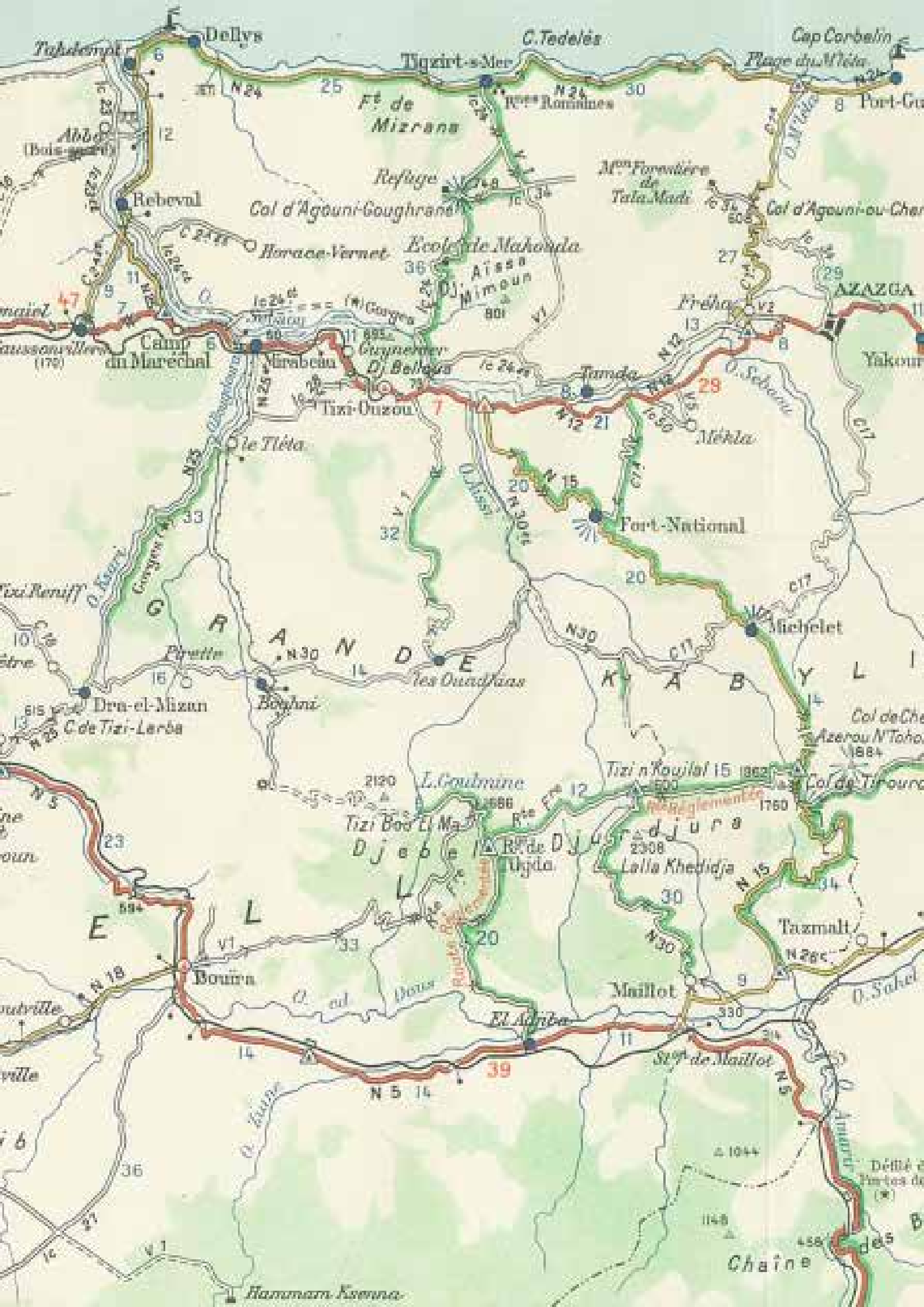
Parachutiste au 1^{er} RCP

Tome 3



René Sauvage

Mise en page par Pierre Jarrige



Sommaire

Prologue

Retour à Ighil-Ali	1
Coup de commando à Taourirt	1
Accident d'hélicoptère	8
Les barricades d'Alger	16
En alerte	30
En opération	30
Nos adversaires.....	32
Départ vers le Constantinois	34
Installation à Philippeville.....	36
Les opérations continuent	40
Quelques faits	44
Les Aurès.....	68
Retour à Philippeville	76
À Kenchela et la pêche aux oiseaux.....	82
La démobilisation.....	84
Retour à la vie civile.....	90
L'agonie de l'Algérie Française	94
Adieu à l'Algérie	102



PROLOGUE

Ce troisième tome portant sur le 1^{er} RCP est le dernier de la série. Ayant été libéré fin octobre 1960, il ne m'est pas possible de narrer certaines anecdotes qui m'ont été rapportées par la suite. Je ne les ai pas vécues, il revient donc à d'autres de les écrire.

Ce ne fut qu'en 1974 que j'eus l'opportunité de reprendre contact avec le Régiment lors d'un bref séjour à Pau. L'unité avait alors pour base le camp d'Idron. Ce fut en compagnie de mon ami Claude Pays, ancien lieutenant parachutiste, que nous nous présentâmes à l'entrée du camp. La sentinelle était accompagnée d'un berger allemand qui gronda à la vue de nos vêtements civils et, à ma grande surprise, le jeune Parachutiste lui donna une tape sur le museau en lui disant : « Goliath, couché ! ».

Bien entendu, ce n'était plus mon vieux Goliath qui avait des kilomètres de pistes de djebels dans les pattes, ni je ne sais combien de sorties d'hélicoptère. Goliath l'Ancien avait probablement rejoint Saint Michel, mais la tradition perdurait et j'en fus profondément touché. Je dirais même que je fus profondément ému.

Beaucoup plus tard, j'ai su que, sentant venir la mort, Goliath 1^{er}, était sorti du camp, s'était allongé sous un arbre et avait attendu qu'elle vienne le cueillir. Inquiet de son absence, le Régiment avait ratissé la zone et l'avait retrouvé. Il fut enterré à l'intérieur du camp avec les honneurs militaires. Aujourd'hui, le camp d'Idron n'est plus qu'un lointain souvenir. Durant un temps, il ne fut qu'un champ de ruines. Le Régiment est maintenant basé à Pamiers, cependant, dans la salle d'honneur de la Compagnie d'éclairage et d'appui, trônait et trône probablement encore, en bonne place, la plaque de marbre qui avait été déposée sur sa tombe, ainsi qu'un cadre que j'ai offert il y a quelques années au Régiment et qui rappelait, illustrée par une ou deux photos, l'histoire de ce chien d'exception.

A compter du début novembre 1960, j'ai préféré oublier la période de guerre civile et passer directement au mois de juin 1962 qui marque le début de mon exil. De toute manière, cette période ne concernait nullement le 1^{er} RCP.

Aujourd'hui, je souffre toujours autant de la perte d'un pays qui en fait était ma véritable Patrie. J'ai voulu que mon fils Patrick, né le 27 avril 1962, voie le jour à Alger. Il marque ainsi la sixième génération à avoir connu cette France située au nord du continent africain.

Bien entendu, je n'ai pas souhaité parler de la lente agonie du pays, générée par le profond mépris affiché à notre égard par le chef de l'État. Infamie suprême, il nous a exclus, le 8 avril 1962, d'un référendum portant sur notre destin. Aucune des bonnes âmes, habituellement tant attachées aux Droits de l'Homme, n'a réagi. Les Français ont voté OUI à 90 % pour l'indépendance de l'Algérie.

Je tairai les vexations subies au quotidien, suite notamment aux actions des gendarmes mobiles. Certains d'entre eux ont eu, dans les derniers temps, la bassesse d'orner l'une de leurs jeeps du drapeau FLN. Je ne pensais pas que l'on pouvait aller si bas, eh bien eux l'on fait !

Je n'évoquerai pas les milliers de disparus dont le gouvernement français s'est totalement désintéressé. Personne ne s'est soucié de leur sort, alors qu'il aurait été possible, dans un premier temps, d'empêcher cela, car n'oublions pas que l'Armée avait reçu pour consigne de ne pas intervenir, même en cas d'enlèvement d'Européens se déroulant devant elle. Les quelques militaires qui se sont opposés par les armes ont agi de leur propre chef, sauvant ainsi l'honneur non seulement de

l'Armée, mais aussi celui de la France. Dans un second temps, le gouvernement avait le pouvoir de taper du poing sur la table, car il disposait de moyens de pression vitaux.

Je crains que l'abandon de nos compatriotes soit une habitude française, pour cela il n'y a qu'à consulter la liste des soldats faits prisonniers par le Viet-Minh, et la comparer à ceux qui ont été rendus. Sur ce point également, le silence de la France a été assourdissant.

Mais je préfère arrêter là mes souvenirs amers, il ne sert à rien de les exprimer. Ceux qui n'ont pas voulu comprendre ne comprendront toujours pas. Nos disparus ne reviendront pas. Nos Harkis ne ressusciteront pas.

Afin que continue à vivre, dans nos esprits, notre Algérie Française, évoquons seulement les temps durant lesquels le déshonneur, la violence, la haine, la trahison n'avaient pas leur place sur une terre bénie des Dieux.

Je vous invite donc, par les lignes suivantes, à rejoindre l'Escadron du 1^{er} RCP afin de marcher à nos côtés durant l'année 1960. Cette longue marche ravivera le souvenir de ceux qui ne sont plus et que l'écoulement des ans effacent peu à peu de notre mémoire collective.

Toutefois, avant de nous charger de notre musette et de notre armement, je souhaite dire toute ma gratitude à mon épouse qui a supporté que je la délaisse quelque peu afin de me consacrer, face à mon ordinateur, à la rédaction de fascicules dont celui-ci. Un grand merci à mon fils Patrick qui m'a vivement encouragé à transcrire ces souvenirs et qui parfois m'a été d'un précieux secours quant à la technique informatique. Bien entendu, mes remerciements s'adressent à ceux qui, parmi mes proches et mes frères de combat, m'ont rafraîchi la mémoire ou m'ont aidé dans mes recherches, en ayant pour cela dû remonter le temps.

Ces remerciements s'adressent par ordre alphabétique à :

André Bonnery

Jean-Charles de Coligny

Pierre Jarrige

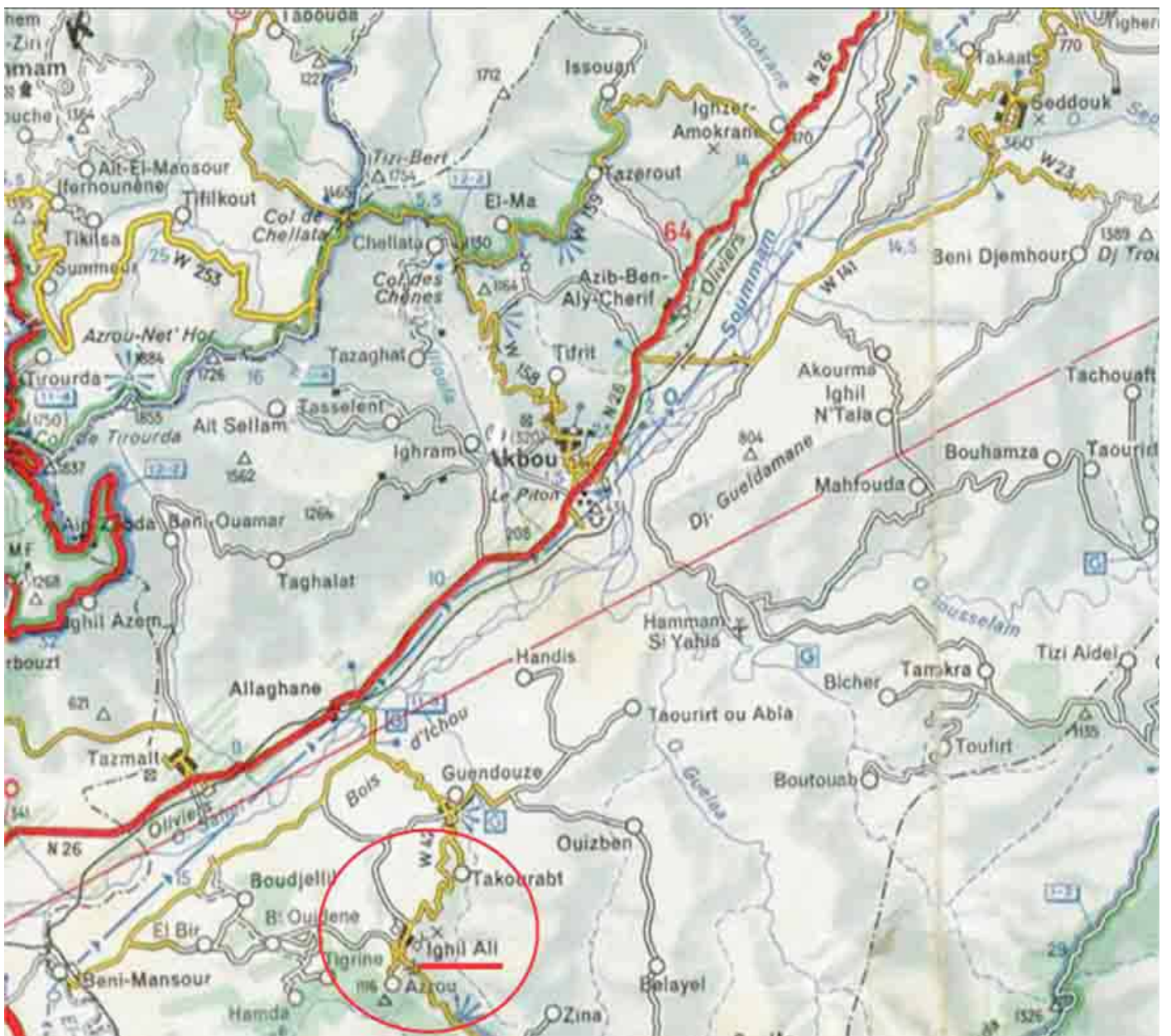
Jacques Laffaille

Yves Renaud

Bonne marche et bonne lecture !

René Sauvage, août 2018

Les photos de ce document sont de : Hugues Bouvard, Jean-charles de Coligny, Daniel Cadet, Jean-Baptiste Chapus, ECPA, Jean Lombardini, François Ravoux, René Sauvage, Ténès-info et Jean-Pierre Vinaccio



▲ Ighil-Ali et sa région
▼ Ighil-Ali sous la neige



Retour à Ighil-Agli

Ce fut vers la fin décembre 1959 ou au tout début janvier 1960 que je retrouvai avec joie l'Escadron, toujours basé à Ighil-Ali. A peine installé, je fus appelé par le sergent-major chargé de la comptabilité. Il me tendit une enveloppe contenant ma solde habituelle. Ayant déjà reçu des services administratifs de l'hôpital Maillot ce qui m'était dû, je signalai l'anomalie de façon à être clair dans mes comptes et à ne pas léser le contribuable. Un instant intéressé, le major rétorqua qu'après tout, cette double solde ne le concernait en rien, il avait pour mission de me remettre une somme, il me la remettait, et ça s'arrêtait là. Son rôle consistait à simplement exécuter les ordres, quant à la réflexion, elle revenait à ceux qui étaient chargés de réfléchir, c'est-à-dire à d'autres. A chacun son job ! Il me précisa que si par ailleurs des gens bien intentionnés m'avaient précédemment remis une enveloppe identique à la sienne, il s'en foutait royalement. Le Trésor Public fut donc la seule victime de cette erreur qui m'avait fait bénéficier d'un treizième mois. Gratification sans doute fort rare pour un appelé durant cette période.

Je souhaite simplement que ce texte ne tombe pas sous les yeux d'un inspecteur du fisc tatillon. Compte tenu de la somme allouée indûment, augmentée du montant des intérêts cumulés depuis une soixantaine d'années, j'aurais sans doute droit à un redressement fiscal extrêmement mal venu, compte tenu du gel des retraites et du récent prélèvement supplémentaire sur la CSG.

Mais il se pourrait aussi que cette malversation involontaire soit considérée comme imputable aux événements d'Algérie et de ce fait, bénéficie d'une totale amnistie.

Inch'Allah, comme disait l'autre...

Coup de commando à Taourirt

En revanche, avec cette satanée jaunisse, Jacques Laffaille et moi-même avons raté une belle opération, c'était un coup de maître monté de nuit par l'Escadron renforcé par une section de *Gris*. L'effectif avait été divisé en quatre commandos auxquels s'ajoutait une section de recueil. Chacune de ces unités avait reçu pour mission de traiter un objectif parfaitement déterminé et chacun de ces objectifs était séparé des autres d'environ mille cinq cent mètres, sans compter les dénivelés.

Premier objectif : Une infirmerie contenant cinq infirmiers, autant d'hommes armés et une dizaine de blessés.

Deuxième objectif : Un refuge servant de cuisine générale, avec une vingtaine d'hommes en armes.

Troisième objectif : Une maison servant de lieu de repos et de rassemblement aux combattants et aux mousseblins. Les moussebelins étant des hommes de service, ils approvisionnaient les combattants, indiquaient les déplacements des troupes françaises, etc. Généralement ils étaient armés de fusils de chasse ou d'armes de poing. Ce lieu abritait une vingtaine de types au minimum, nous ignorions quel pouvait être le nombre exact.

Quatrième objectif : Une maison de repos destinée aux autorités de passage et gardée en permanence. Effectif armé totalement inconnu.

Au cours de la longue marche, un objectif supplémentaire s'était dévoilé, il y avait de la lumière, il y avait de la fumée. Il avait fallu prélever sur deux commandos qui, ensemble, continuaient leur progression, un effectif suffisant afin de confectionner une troisième unité.

Un timing précis avait été fixé de manière que chacune des formations soit en place, c'est-à-dire autour de la mechta qui lui avait été désignée, à l'ouverture du premier feu. Cette ouverture étant commandée directement par Bizard qui, comme tous, disposait d'un PM et dont le commando, avait le plus long chemin à effectuer.

Alors que l'ensemble du dispositif des compagnies n'était pas encore en place, une sentinelle ennemie obligea Bizard en personne à ouvrir le feu, déclenchant ainsi le combat en plusieurs points de la montagne. Il y eut donc cinq affrontements simultanés contre un effectif nettement supérieur à ce qui était prévu.

Bizard fut blessé par un éclat de grenade à la jambe.

Guillemin fut tué par une balle de fusil-mitrailleur. Le tireur jaillit par la porte en rafalant, arme à la hanche, et malheureusement notre ami se tenait devant celle-ci afin de balancer une grenade à l'intérieur du refuge.

Au bilan final :

32 rebelles tués.

6 prisonniers.

18 armes récupérées.

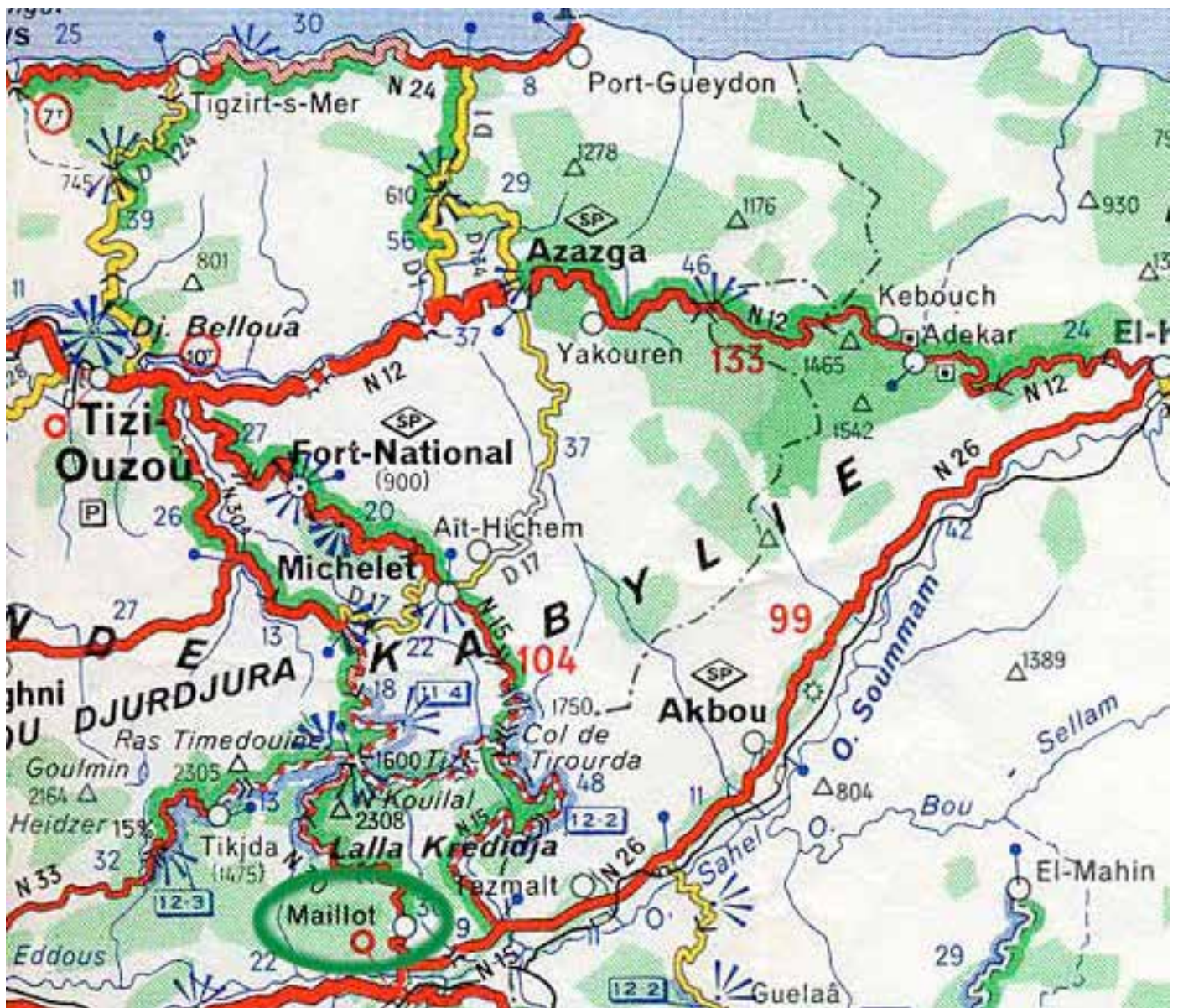
De notre côté, nous déplorions un mort : Guillemin et un blessé : Bizard.

Accident d'hélicoptère

L'opération *Jumelles* battait son plein. Ce fut à cette époque que les régiments opérationnels furent dotés, à titre d'essais, de bottes en caoutchouc destinées à nous protéger de la neige. Cet équipement convenait quand la couche n'était pas bien épaisse mais, hélas, quand nous enfoncions à mi-cuisse dans la poudreuse la botte se remplissait et restait coincée, nous laissant provisoirement en chaussettes, à quatre pattes, dans cette satanée neige pour tenter de récupérer cette maudite chaussure. Finalement, nous préférions nos bottes de saut ou nos bonnes vieilles rangers, le pantalon serré par un élastique entre les deux boucles assurait une étanchéité relative et nous mettait à l'abri de toute perte.

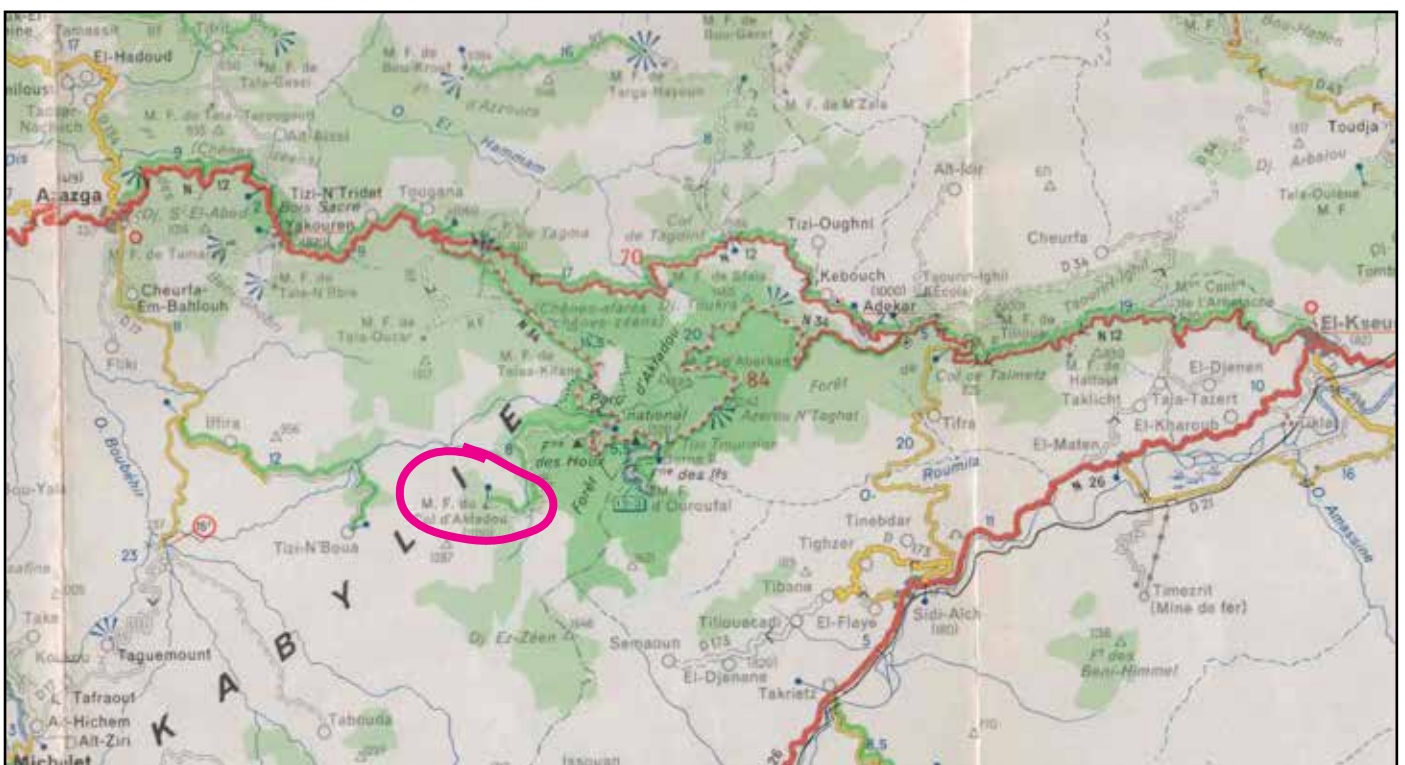
Le 8 janvier, suite à un renseignement apparemment fiable, l'Escadron se rendit sur une zone d'embarquement située à proximité du village de Maillot, au pied du Lala-Khedidja, afin d'intervenir directement sur une bande parfaitement localisée. Notre peloton, *Orange 3*, devait ouvrir le bal. Le premier appareil partit, chargé de six ou sept camarades. Dans le deuxième hélico, un Sikorsky H-34, avaient pris place notre chef de section le sous-lieutenant Déchin, Lucien Reynier qui habitait la ville de Constantine, Gueldreich, un Alsacien pur jus, Guillaume Gabrielli, plus connu sous le nom de *Tchoutchoutchelli*, natif de l'Île de Beauté, Labat, originaire des Landes, Sarlanga, Algérois pure souche. Les posés devant s'effectuer à proximité du lieu sur lequel campaient les fells, il était hors de question d'espacer les appareils, ceux-ci devaient déverser les Commandos dans une suite pratiquement ininterrompue. C'est-à-dire que l'hélico, parvenu à la verticale de la DZ, devait soit se poser, soit se mettre en stationnaire à faible hauteur, les passagers devaient donc évacuer dans les délais les plus réduits, permettant à l'hélico de dégager aussitôt afin que le suivant vienne prendre sa place. L'effectif du troisième appareil arrivé à proximité de lieux sur lesquels devait se faire le largage fut surpris par la présence d'une épaisse fumée. Un hélicoptère brûlait. Le pilote se ressaisit très vite et trouva à proximité du lieu de l'accident, une plate-forme à sa convenance.

Avant de donner plus de détails, je laisse la parole à Patrick-Charles Renaud qui évoqua cet accident page 317 de son livre : *Aviateurs en guerre, Afrique du Nord et Sahara de 1954 à 1962* : *Au début du mois de janvier 1960, la 10^{ème} Division Parachutiste opère sur les crêtes les plus élevées du Djurdjura, en Grande Kabylie, un des points forts de l'implantation FLN. Depuis plusieurs semaines, le massif kabyle a sérieusement été bousculé par la présence de la 10^{ème} DP dont le poste de commandement, baptisé Artois, s'est établi non loin du col de l'Akfadou, à la côte*



▲ La région de Maillot

▼ L'Akfadou et le PC Artois dans le col de l'Akfadou



1621, à 1 730 mètres au-dessus de Sidi-Aïch et de la vallée de la Soummam. C'est le territoire de la Willaya 3, ancien fief du colonel Amirouche tué en mars 1959.

Les renseignements confirment la présence d'éléments solides, une katiba environ, disposant de nombreuses caches réparties sur un terrain très accidenté, en contrebas des rochers sommitaux.

Un jeune commandant du 1^{er} RCP (Alain Bizard), dont la zone opérationnelle comprend cette région, envisage une opération surprise extrêmement osée. Elle consiste à hélicopter des éléments au sommet des crêtes, le gros de ses effectifs bloquant les points de passage obligés en contrebas. Un survol discret de la crête convainc le capitaine Maslin et le leader des DIH (Détachement d'intervention hélicoptérée) que l'exécution de la mission ne sera pas de tout repos. Finalement, deux plates-formes distantes d'environ cinquante mètres sont choisies. Elles permettent le posé-droppage, c'est-à-dire sans diminution de puissance, l'hélicoptère repartant dans la foulée. Six Paras seulement par appareil seront à bord, en raison de l'altitude.

Le 8 janvier 1960, très tôt le matin, l'opération est déclenchée par un ciel clair sans vent. Les Commandos sont enlevés du côté de Maillot, sur le flanc sud du Djurdjura. Au briefing, le capitaine Maslin insiste sur l'effet de surprise :

— Aucun temps mort entre le fumigène et le premier posé !

La première difficulté est la prise d'altitude assez éloignée de la crête. Lors de la mise de cap direct sur l'objectif, aucune turbulence n'est décelée. L'hélicoptère Alouette est en tête, suivie de très près par les H-34. Le Pirate (hélicoptère d'appui doté de mitrailleuses et d'un canon de 30), étant débordé et plus haut. A un mètre du sol, le capitaine Maslin pose le fumigène. La DZ lui paraît correcte. Le temps de dégager, il aperçoit en contre-pente deux ou trois fellaghas qui fuient en descente. Le premier H-34 dépose ses Commandos. Le second, très proche, fait de même mais ne parvient pas à reprendre son vol. Il se retourne sur lui-même et s'écrase au sol où il prend feu.

La situation est très sérieuse et réclame le plus grand sang-froid de la part des pilotes, car il n'est pas question d'abandonner six Paras sur la crête. Le capitaine Maslin ordonne alors la poursuite du posé sur la deuxième DZ toute proche. La manœuvre se déroule dans le calme, tandis que le H-34 continue de se consumer en équilibre au dessus de l'abîme. Une dernière image saisissante est la vision du moteur de l'hélicoptère, seule partie à ne pas brûler, qui finit par se décrocher et à rouler comme une toupie en feu le long de la ligne de plus grande pente, sur plusieurs centaines de mètres.

Le résultat de cette opération, endeuillée par cet accident, se traduira par la mise hors de combat de la katiba avec une quarantaine de tués, la récupération de nombreuses armes et certainement un sacré coup au moral des rebelles.

Le troisième appareil n'était pas même posé que les passagers étaient déjà dehors, prêts au combat. L'idée première fut que l'hélicoptère aperçu en flammes venait d'être abattu par les fells. Les occupants, un peu chancelants car sonnés par l'accident, furent aussitôt entourés. Bien vite les rescapés nous renseignèrent sur l'origine de ce crash.

Comme convenu, l'appareil était parvenu à proximité de la zone de posé, le largueur assis près de la porte, laryngophone et écouteurs aux oreilles, attendait les directives de l'équipage, il s'apprêtait à tout instant à donner l'ordre de sauter. Guillaume Gabrielli, déjà debout, s'encadrait à la porte. Soudain, l'appareil, suite à une probable fausse manœuvre due à l'étroitesse de la zone, heurta de son rotor anticouple un amas rocheux, ce qui déstabilisa aussitôt l'hélicoptère, le rendant complètement incontrôlable. Il tapa brutalement le sol, tout en tournant sur lui-même. Gabrielli qui était debout devant l'ouverture, se trouva en total déséquilibre et fut éjecté. L'hélico,



Debout : Jacques Laffaille, Guillaume Gabrielli (tué le 8 janvier 1960), Juclas. Accroupi : René Sauvage

poursuivant ses mouvements désordonnés, se coucha sur le côté, emprisonnant et écrasant notre camarade sous sa masse.

L'équipage avait aussitôt pu évacuer le poste de pilotage par les issues de secours. Les éléments de la section parvinrent à en faire autant, en s'aidant mutuellement. Le feu se déclara presque aussitôt, l'appareil, construit en magnésium, s'embrasa. Le sous-lieutenant Déchin fut légèrement brûlé en plusieurs endroits, en revanche, Gueldreicht le fut beaucoup plus gravement, la peau de son visage pendait par endroit, Reynier portait la trace de brûlures également, les autres s'en tiraient sans trop de dommages.

Labat s'aperçut qu'un ou deux MAT 49 étaient restés dans l'appareil, ainsi que le poste PRC10, heureusement dans la partie qui ne brûlait pas encore. Il replongea, récupéra à la volée les armes et la radio, et ressortit aussitôt. Malheureusement, il n'y avait plus rien à faire pour Gabrielli, pris sous la masse incandescente, mélange de métal en fusion et de carburant. Il était impossible de lui porter secours. De toute manière, cela n'aurait servi à rien, il était mort écrasé par le lourd hélico. Les flammes furent d'abord combattues avec des branches, puis avec un extincteur fourni par l'équipage d'un autre H-34.

Notre malheureux camarade portait des grenades accrochées à son brélage, des quadrillées américaines et des pots de phosphore. Cet armement constituait un danger mortel pour les hommes qui se trouvaient alentour. La flamme du phosphore se confondait avec celles du métal en fusion. Que faire d'autre, à part prendre les dispositions de combat et attendre. Soudain, le moteur se détacha dans un fracas étincelant de métal fondu. La masse imposante roula en feu tout au long de la pente en rebondissant sur quelques ressauts et disparut bien loin en contrebas, avalée par la végétation qui, bien trop frêle, ne parvenait pas à arrêter sa course. Les accidents du relief l'escamotèrent définitivement à la vue de ceux qui se trouvaient près de l'appareil en feu.

Sur les deux zones de posé initiales, une seule d'entre elles était désormais disponible. L'opération, malgré cet accident, se poursuivait à peu près normalement. Dans les contrebas, deux T-6 enchaînaient les passes en mitraillant, alors que le *Pirate* cerclait autour des hommes qui avançaient à la rencontre de l'ennemi. Les trois membres de l'équipage n'avaient pas attendu, ils s'étaient embarqués dans le premier hélico qu'ils avaient pu atteindre. Gueldreicht avait été évacué à leur suite. Le dernier appareil à se poser ne repartit pas, dans l'attente d'instructions quant à de probables évacuations de blessés.

Le moteur n'étant pas arrêté, ses pales tournaient au ralenti. Les flammes, faute de combustible et étouffées par les branchages et le contenu de l'extincteur, permirent le déblaiement des restes calcinés. Bientôt sembla apparaître la forme d'un corps, ou plus exactement d'une masse charbonneuse reconnaissable à un objet qui possédait le vague aspect de ce qui était, il y a peu de temps encore, le pistolet mitrailleur que notre ami portait en travers de la poitrine. Notre pauvre camarade, ou plus exactement ses quelques restes noirâtres, fut religieusement enveloppés dans une toile de tente individuelle puis chargés dans l'appareil. C'était fini pour lui.

Comme pour tant des nôtres, il aurait droit dans le cimetière de son petit village à une cérémonie qui serait empreinte de toute la dignité voulue, sa famille et ses amis bouleversés entoureraient le cercueil recouvert du drapeau tricolore avec le coussin sur lequel figureraient la Médaille Militaire, la Médaille de la Valeur Militaire avec palme, la commémorative d'Algérie et peut-être son béret rouge. Puis, après les discours chargés d'affection, entrecoupés de sanglots, viendraient ceux des officiels avec sans doute les éternels et mêmes mots repris, répétés, serinés, qui venaient émailler toutes leurs allocutions. La plupart se foutaient complètement des paroles prononcées, ils les découvraient au fil de leur lecture, car le texte leur avait été glissé dans la main à la volée,



▲ *Embarquement dans le H-34*

▼ *Adieu mon frère !*



au moment du départ, c'est-à-dire durant leur installation sur le siège arrière droit, avant que le chauffeur ne referme la portière. Beaucoup ne visaient qu'un but : Leur réélection ou leur maintien dans le poste occupé.

Ils seraient là par obligation, cette présence entrant dans les prestations liées à la fonction. Résonneraient sous les cyprès de ce lieu de repos, parfois emportées par une légère brise aux senteurs marines, les expressions usées qui en fait constituaient les habituelles rengaines de ceux qui se contrefoutaient des durs moments que nous vivions au quotidien. Une fois qu'ils avaient sorti : *Sacrifice suprême. Courageusement mort au combat. Enfant de France tombé glorieusement au Champ d'Honneur. Exemple pour la jeunesse française. Attachement indéfectible de l'Algérie à la France. Des lendemains de paix sur cette terre où le sang n'a que trop coulé.* Eh bien ils se retrouvaient comme des cons, ne sachant plus quoi dire d'autre ! Bref, toujours les mêmes refrains, toujours les mêmes mots, toujours les mêmes blablas, toujours les mêmes fadaïses, en somme, toujours les mêmes conneries proférées par des élus ou par des fonctionnaires endimanchés dont la plupart se foutaient complètement tant de l'Algérie que de la population de cette province et du combat que nous menions. Aucun d'entre eux, sachant pourtant ce que le chef de l'État tramait, n'avait eu ou n'aurait eu l'audace de se rebeller. Aucun n'avait songé que si ce soldat était mort, c'est que le FLN, encouragé par les projets de capitulation de la France, mettait les bouchées doubles, c'est-à-dire qu'en vue de la dernière ligne droite, il lui était nécessaire par une violence accrue de pousser la population métropolitaine à un total désengagement et les masses indigènes hésitantes, à rejoindre la rébellion. En somme, ceux que leur fonction obligeait, accomplissaient simplement un boulot pour lequel ils étaient payés puis, selon les désirs, les circonstances, voire les ordres reçus du pouvoir en place, ils se tenaient prêts au moindre signe du Maître à aboyer, à donner la papatte et à remuer la queue. Personne durant semblable cérémonie n'eut un jour le courage de gueuler :

— *Messieurs, s'il vous plaît, un peu de retenue, un peu de pudeur, cessez de nous jouer des airs de pipeau, foutez le camp et laissez-nous dire en toute intimité un dernier adieu, à notre camarade, à notre frère !*

Durant le drame que nous vivions, l'Escadron, avait néanmoins poursuivi l'opération en se positionnant sur les lieux qui lui avaient été assignés. Quelques rafales avaient ponctué cette avancée. Seul notre peloton, par la force des choses, était resté en retrait. La radio grésilla :

— *Autorité Orange à autorité Orange 3.*

Bizard souhaitait parler à Déchin. Ce dernier prit le combiné :

— *Ici Orange 3, j'écoute.*

— *Je viens d'être informé que vous aviez été blessé lors du crash. Je vous demande de passer le commandement de votre peloton à votre second, en vue de votre évacuation vers l'hôpital. Regagnez donc immédiatement Maillot avec le ventilateur en attente, je vous contacterai ultérieurement. Terminé pour moi.*

— *Orange 3 à Orange Autorité. Message bien reçu. Négatif en ce qui concerne mon évacuation, je reste avec mon peloton. Je n'ai rien, ce ne sont que de simples égratignures qui sont déjà en voie de cicatrisation. Hors de question de me faire évacuer. Terminé.*

— *Je regrette, mais je ne souhaite pas vous voir traîner sur le terrain avec des brûlures. Donc évacuation immédiate. Prenez cela comme un ordre. Terminé.*

— *Orange 3 à Orange Autorité. Comprenez que je ne peux pas laisser mes gars après le mauvais coup qu'ils viennent d'endurer. Le rôle d'un chef est de rester à leurs côtés dans les sales moments.*

Nous vivons ce sale moment, je dois le passer en tête à tête avec mes gars. Est-ce qu'à Dien-Bien-Phu, le capitaine Bizard aurait accepté d'être évacué pour une brouille en abandonnant l'ensemble de sa section sur le terrain ? Je ne le pense pas et je reste même certain du contraire ! Il est évident qu'il aurait refusé d'obéir à un tel ordre. Je demande simplement l'autorisation de mener jusqu'au bout cette opération avec mon peloton, ensuite le toubib fera ce qu'il a à faire. Terminé.

— Bien reçu. OK. Autorisation accordée. Terminé.

La katiba, ou ce qu'il en restait, avait bel et bien été coincée entre les compagnies judicieusement réparties. Seul, en fin d'après midi, un petit élément résistait encore, retranché et bien abrité dans un amas rocailleux, ni l'aviation ni le *Pirate* n'avaient pu le détruire. Les types qui constituaient ce dernier carré se battaient bien, avec toute l'énergie du désespoir. Leur seule chance était de tenir jusqu'à la nuit et de décrocher à la faveur de l'obscurité. Pareil dénouement paraissait difficilement admissible pour deux raisons. Primo, Gabrielli ne devait pas être mort pour rien et secundo, ce dernier réduit se trouvait à portée des armes du 3^{ème} Peloton animé par une rancœur difficilement imaginable. Gabrielli devait être vengé.

— Ici Orange Autorité, j'écoute.

— Demande que soit accordé à Orange 3 l'honneur de terminer l'opération aux côtés du restant de l'Escadron, quelque soit la mission qui pourrait nous être confiée.

— Bien reçu ! Autorisation accordée Orange 3, vous resterez sur le terrain jusqu'à la fin.

Nous étions portés par la colère et par un profond désir de vengeance. Ces sentiments semblaient éloigner de nous toute forme de peur. La bête avait pris le pas sur l'humain. Comme je l'écrivais précédemment, nous étions le Bien, ils étaient le Mal. Seul comptait pour nous la destruction des êtres qui indirectement, avaient causé la mort de l'un des nôtres.

Le corps de Guillaume Gabrielli, ou ce qu'il en restait, était probablement en partance vers la Corse afin d'y reposer au côté des siens. Nous demeurions cependant certains que son âme hanterait, pour l'éternité, l'immensité des imposantes montagnes de Kabylie.



Ci-contre : Le PC Artois

Les barricades d'Alger

Au matin du 23 janvier 1960, l'ordre de départ nous fut donné brutalement. Nous devions rentrer à Alger de toute urgence avec armes, bagages et véhicules, en ne laissant à Ighil-Ali qu'un faible détachement qui avait pour mission de garder notre base avancée. Le retour vers la capitale était toujours perçu comme une appréciable récompense. Nous étions les enfants chéris de la ville, nous nous y sentions bien et, avec un esprit casanier, nous y avions pris nos habitudes. La population européenne, par tous les moyens dont elle pouvait disposer, nous montrait son attachement et témoignait souvent par sa générosité, la profonde affection ressentie à notre égard. Cette adoption allait si loin, que certaines de ces dames si accueillantes du *Sphinx*, en hommage à notre Arme, portaient très discrètement sous leurs tenues affriolantes des sous-vêtements taillés dans le tissu camouflé de nos treillis. Je persiste à penser que c'était une pénitence appliquée là par où elles péchaient. Cette toile épaisse s'avérait particulièrement rêche. C'était *Gigi* qui, la première, avait lancé cette mode si particulière. *Gigi* qui refusait toute clientèle autre que parachutiste, quand les Parachutistes étaient là, bien entendu.

Parvenus au sein de notre camp d'Aïn-Taya, l'habituel cérémonial se reproduisit : Douches, récupération du linge, remplacement de nos tenues déchirées involontairement ou volontairement, perception de nos boîtes de rations, nettoyage de nos armes, complément de munitions, etc. Je dois reconnaître que nous pouvions disposer d'autant de cartouches que nous le souhaitions. Il en était de même pour les grenades, leur nombre et leur type relevaient de notre seul choix. Les plus utilisées étaient les grenades défensives. Nous préférions les américaines aux françaises à cause de leur quadrillage qui s'avérait beaucoup plus efficace, ainsi que les grenades au phosphore qui faisaient merveille dans les anfractuosités ou les grottes. Nous disposions toujours de fumigènes de toutes couleurs, utiles à la signalisation des lieux de posé pour les hélicoptères, tout en ajoutant l'avantage de l'indication du sens du vent. De plus, il nous arrivait parfois dans un geste de pure innocence, voire par accident ou par mégarde, d'en jeter une à l'intérieur d'une tente abritant un autre peloton. Au combat, nous délaissions les offensives, jugées totalement inefficaces, elles produisaient beaucoup de bruit mais pratiquement pas d'éclats, notre but n'était bien évidemment pas d'assourdir les fells, ni même de les effrayer.

Tard au soir du 23 janvier, Bizard nous confirma ce que nous savions déjà, c'est-à-dire que le président de la République venait de relever depuis le 19 janvier Massu de son commandement de la 10^{ème} DP, avec effet immédiat, et que Massu, à l'heure actuelle, se trouvait déjà à Paris dans l'attente d'une nouvelle affectation, sans doute plus prestigieuse pour lui mais moins dangereuse pour le gouvernement. La foule algéroise qui l'adulait pour l'efficacité de son action dans la lutte antiterroriste, notamment lors de la bataille d'Alger, n'admettait pas la chose. Elle voyait en cela une manœuvre de l'Élysée consistant à séparer les chefs favorables à une Algérie Française de leurs forces armées, dans le but évident d'éviter toute tentation d'un renversement du pouvoir politique en place.

Plusieurs versions relatives au limogeage de Massu couraient, colportées par *Radio Djebel* par le *Téléphone Arabe* ou par des gens dignes de confiance et bien informés, qui pourtant ne s'accordaient nulle confiance à eux-mêmes et disposaient de sources d'informations identiques aux nôtres. La vérité était toute simple : Massu avait reçu le journaliste allemand Kempfski, envoyé du quotidien *Suddeutsche Zeitung*, celui-ci l'avait interrogé sur les activités militaires des régiments aéroportés et les actions dévolues généralement à la Division Parachutiste placée sous ses ordres. Suite à quoi, l'interview considérée comme terminée laissa place à une discussion libre, privée, non officielle, totalement étrangère à l'article prévu. Massu, encouragé par la qualité du

En application de la loi sur les pouvoirs spéciaux, le Délégué général du gouvernement en Algérie a décidé d'appliquer la censure sur les moyens d'information, à partir du 24 janvier au soir.

Le Journal.

0,25 N.F. Matin 0,25 N.F. **d'Alger** Dim. 24 - Lundi 25 janvier 1960
T. 84 La Presse - Tél. 62.25.68 - 62.25.58 - 64.73.25 - C.C.P. 110.04 - N° 3.239



LE SANG FRANÇAIS A COULÉ

Fusillade entre gendarmes mobiles et manifestants

19 TUÉS, 141 BLESSÉS

LE GÉNÉRAL MAURICE CHALLE :
« **Etat de siège à Alger**
Des régiments convergent sur la ville »

Plus de 10.000 personnes étaient rassemblées au plateau des Glières

BARRICADES DANS LE CENTRE

Malgré le couvre-feu fixé à 20 heures agitation autour des Facultés



C'est le début de l'explosion. La foule déferle sur le plateau des Glières. Ensuite, ce sera la descente.

A LGER a connu le plus tragique jour de son histoire. Une manifestation s'est terminée par une fusillade meurtrière. Des centaines ont été tués, d'autres blessés, tous des Français. C'est pourquoi nous nous sommes plus particulièrement intéressés à ces événements, non pas les mêmes.

Cette tragédie ne peut pas être résumée, le sang ne peut plus être répandu. Il faut que la paix règne dans les esprits et dans les cœurs que renverse l'unité française.

Le journalet tragique
C'est à 10 heures que le journalet a commencé à paraître. Les premières nouvelles ont été celles de la manifestation des étudiants. Les gendarmes ont tiré sur la foule. Des blessés ont été transportés à l'hôpital. Les gendarmes ont continué à tirer sur la foule. Les gendarmes ont continué à tirer sur la foule.

Le dernier communiqué du général Challe
ÉTAT DE SIÈGE
Le général Challe a déclaré que l'état de siège a été déclaré à Alger. Les gendarmes ont continué à tirer sur la foule. Les gendarmes ont continué à tirer sur la foule.

En raison des circonstances, des difficultés techniques nous empêchent de présenter autre...

journaliste, ancien Parachutiste dans l'armée allemande, se laissa aller à quelques réflexions personnelles, à quelques confidences sur l'état d'esprit de l'armée en général et des unités combattantes en particulier. Il émit, bien qu'il restât gaulliste de cœur, certaines interrogations quant à la volonté du chef de l'État de maintenir l'Algérie dans le giron de la France. Bref, hors de tout protocole, ce fut un entretien amical entre gens d'honneur s'accordant une confiance mutuelle. Hélas, Kempfski semblait se moquer comme d'une guigne tant de l'honneur que des activités de la 10^{ème} DP. Ce qui l'intéressait était la partie non officielle de l'entretien. Il savait que Massu ne se serait pas exprimé sur ces points s'il avait abordé la question de front. Aussi, il rusa et privilégia son devoir de journaliste à son sens de l'honneur et sans nul doute à la déontologie de cette profession. De retour dans la salle de rédaction, il rapporta fidèlement les paroles *off* de Massu. Certains prétendirent qu'il portait un enregistreur caché sous ses vêtements. L'article parut et bien évidemment, comme il fallait s'y attendre, il déplut fortement au pouvoir en place. Le chef de l'État, se considérant comme l'égal de Dieu, ne pouvait supporter la critique de ses apôtres et, tout comme les vieux éléphants, il gardait en mémoire ce fameux 13 mai 1958 qui lui avait permis d'accéder à la magistrature suprême. C'est pourquoi il avait tout à redouter d'un similaire 13 mai 1958, qui dans un but inverse, se déroulerait cette fois-ci un 24 janvier 1960. Il pouvait craindre que sous l'apparence d'une force à l'allure débonnaire, voire folklorique, le peuple épaulé tant par les Unités territoriales que par des unités connaissant toutes les ficelles du combat et en particulier du combat en zones urbaines, n'aient la volonté de le chasser du trône sur lequel il avait été porté. Ces forces civiles et militaires combinées possédaient les capacités de le faire dégringoler cul par-dessus tête du siège sur lequel il avait été hissé par le peuple. Effectivement, la foule algéroise grondait et bien entendu, nous grondions avec elle, notre combat étant commun. Levés dès l'aube au matin du 24 janvier, Bizard nous demanda de revêtir, non notre habituelle tenue de combat, mais notre tenue de parade, c'est à dire notre treillis camouflé paré des fourragères, le tout étant placé sur des cintres à notre nom, au magasin de l'Escadron et uniquement revêtu lors de grandes occasions. En outre, il nous donna les consignes suivantes :

- L'armement devait se cantonner aux seules armes individuelles, c'est-à-dire que ma AA 52, devrait rester au râtelier. Je ne disposerai que de mon pistolet MAC 50.
- Toutes les armes devraient être démunies de leur chargeur, ceux-ci étant glissés soit dans une poche de treillis (cas des chargeurs de pistolets) soit dans les sacoches porte chargeurs (cas des fusils semi-automatiques et des pistolets-mitrailleurs)
- De plus, pour les pistolets-mitrailleurs MAT 49, le support de chargeur devrait être rabattu contre le canon.

Il était clair que ces détails, tant vestimentaires que guerriers, n'étaient en fait qu'un message adressé à la foule algéroise, une façon de lui dire :

— *Voyez, nous venons sans intention hostile à votre égard, nous venons en amis parmi vous. Vous connaissez notre attachement à votre cause, votre combat est aussi le nôtre. Pour vous prouver la confiance réciproque qui doit régner entre nous, nous n'avons pas jugé utile d'approvisionner nos armes.*

Le convoi prit la direction de la capitale. Arrivée au sein de la ville, la longue file constituée de nos véhicules se gara devant le Commissariat central, boulevard Baudin, l'autorisation d'en descendre nous fut aussitôt accordée. Le 1^{er} REP, c'est à dire le 1^{er} Régiment étranger de Parachutistes, avait adopté des dispositions similaires aux nôtres à quelques centaines de mètres de nous, au long de la rue Michelet.



Général Massu

Comme toujours en pareils cas, les Européens nous abordaient de la manière la plus cordiale. Ils aimaient connaître nos conditions d'existence au cœur des djebels et nous interrogeaient sur les sentiments profonds que nous éprouvions à l'égard de l'Algérie. Bien entendu, ils rejetaient toute idée d'abandon de ce qu'ils considéraient comme leur Patrie et n'envisageaient pas de déposer leur avenir entre les mains de révolutionnaires qu'ils méprisaient. Puis, en reconnaissance de nos actions et en témoignage de leur amitié, ils déposaient dans nos camions quantité de produits destinés à améliorer notre ordinaire, tels que des pains frais, diverses charcuteries, des cageots de mandarines, des plateaux de pâtisseries, et puis les filles venaient, riant entre elles, minaudant, cachant leurs rires idiots, la main devant la bouche, se poussant du coude en pouffant. Finalement ce n'était qu'un tas de jeunes pucelles inintéressantes qui croyaient se donner le grand frisson en abordant les guerriers que nous étions. Bien plus appréciées étaient les visites de nos copains qui, ayant appris notre présence, venaient nous saluer. Le Régiment étant en majorité composé de natifs d'Algérie, cela faisait beaucoup de monde autour de nous.

Des voitures passaient sur le boulevard en klaxonnant les trois brèves et les deux longues de :
Al-gé-rie — Fran — çaise.

Certains véhicules s'arrêtaient à notre hauteur et parfois leurs occupants en descendaient et manifestaient à notre égard de multiples gestes de sympathie. Beaucoup plus folkloriques étaient les gens en provenance de la partie ouest de la ville, notamment du quartier de Bab-El-Oued, quartier populaire par excellence. Il comptait une forte majorité d'étrangers ou plus exactement d'habitants nés à l'étranger, notamment Espagnols et Maltais. Ces femmes et ces hommes, dès le pied posé sur la terre d'Algérie, avaient demandé et obtenu la nationalité française. Ils étaient donc Français à part entière et viscéralement attachés à leur nouvelle Patrie, qu'ils appelaient leur Mère-Patrie. La France représentait à leurs yeux, beaucoup plus qu'un pays et qu'une nation, c'était une idée dans laquelle se côtoyaient, justice, équité, fraternité, civisme, générosité, culture, civilisation. Persuadés de l'existence de toutes ces vertus, nombre d'entre eux avaient prouvé l'amour porté à la France durant les deux guerres mondiales, notamment au cours du dernier conflit. Certains avaient rejoint l'Angleterre et avaient servi au sein de formations parachutées peu avant le mois de juin 1944, d'autres encore s'étaient engagés au sein de la RAF, nombreux aussi étaient ceux qui avaient fait partie des effectifs de l'Armée d'Afrique et avaient débarqué le 15 août 1944 sur les côtes de Provence avant d'entamer la longue remontée qui devait les emmener jusqu'au sanctuaire du Reich. Leurs tombes jalonnant cette longue chevauchée témoignaient de leur patriotisme.

La majorité de ces gens-là avaient mis leur peau en jeu par amour de leur pays d'accueil. Aucun n'aurait eu, à l'époque des grands conflits, l'idée de se coucher sur les rails d'un train pour empêcher son départ vers un lieu de mobilisation. Pas plus qu'aucun d'entre eux ne se serait permis de gueuler :

— *La quille bordel !*

Par dérision, ils s'amusaient à dire en riant :

— *La Franche aux Franchesses !*

En ce jour d'incertitude, ce slogan avait été remplacé en hommage à nous et à nos actions par :

— *Qué viva lé petites paratchoutpisses !*

En début d'après-midi, les gens nous informèrent que la foule montait une barricade constituée de pavés en travers de la rue Michelet, à hauteur du square Lafferrière, puis l'on sut qu'un PC *Algérie Française* venait de se constituer sous l'autorité d'un nommé Ortiz, cafetier de son état et totalement inconnu de la plupart des Algérois. Ce poste de commandement occupait le premier



La barricade face à la Grande Poste et le drapeau ensanglanté

étage de l'immeuble surplombant la barricade. Les informations affluaient de toutes parts. On apprit ainsi que le bâtiment des Facultés venait d'être occupé militairement par des unités de la Territoriale. Pierre Lagaille, président des étudiants, et me semble-t-il, déjà député, en avait pris la tête, tandis que d'autres s'apprêtaient à s'emparer du bâtiment du Gouvernement Général. Tout en créant symboliquement une zone, ou plutôt, un réduit *Algérie Française*. Il nous semblait qu'un mouvement se dessinait en vue de la réédition d'une nouvelle révolution, identique à celle du 13 mai 1958. Les mêmes acteurs étaient présents, notamment le 1^{er} RCP qui avait assisté, sinon encouragé la jeunesse à prendre d'assaut les bâtiments du Gouvernement Général, lors de cette révolution. Personne ne pouvait admettre, personne ne pouvait pardonner à De Gaulle d'avoir pu un seul instant songer à donner son indépendance à un territoire français à part entière, c'est-à-dire amputer la France de la majeure partie d'elle-même, partie qui était déjà française avant que ne le soit la Savoie. Pourquoi ne pas rendre la partie sud-est du Pays à l'Italie, l'Alsace et la Lorraine à l'Allemagne, la Corse aux Génois, sans compter les réclamations que pourraient exprimer l'Angleterre, l'Espagne, la Suisse, Monaco, puis pour faire bonne mesure, céder l'Auvergne aux Turcs tant qu'on y était ?

Soudain vers 18 heures, un, puis deux coups de feu, suivis d'une longue rafale de fusil-mitrailleur, troublèrent le silence. Une seconde rafale se fit entendre. Puis en quelques instants ce fut un déchaînement, d'armes de tous types et de tous calibres. Toutes tiraient en même temps. Même lors de nos pires accrochages, nous n'avions jamais rencontré une telle intensité de feu. On embarqua à la volée dans nos camions, en direction de la Grande Poste, lieu d'où provenaient les tirs. Il y avait environ cinq cents mètres à parcourir, ils le furent en un temps record. Avec l'habitude du combat, je repérai aussitôt un fusil-mitrailleur en batterie sur le toit d'un immeuble faisant face au PC Ortiz, il était servi par une unité territoriale. Un autre homme au coin de la rue Lulli, le fusil 303 calé contre l'encoignure d'un immeuble, avait pris pour cible des objectifs cachés à ma vue, mais situés vers les escaliers de la grande poste. Des tireurs étaient également postés sur la barricade, d'autres étaient allongés sur des balcons, tous prenaient calmement le temps de leur visée. En résumé, tout le monde tirait sur tout le monde sauf sur nous et nous sur eux.

Immédiatement, l'Escadron se déploya entre les lignes de feu. Des corps gisaient de ci, de là, des morts, des blessés qui appelaient à l'aide. Des victimes étaient en tenue civile, d'autres portaient l'uniforme de la Territoriale ou celui de la Gendarmerie Mobile. La quantité de chaussures féminines abandonnées me frappa. Elles jonchaient les lieux, témoignant de la fuite éperdue de leurs propriétaires.

Notre présence avait fait aussitôt taire les armes, cependant les gens couraient désespérés, apparemment sans savoir où ils allaient, mais y allaient quand même. Nous reçûmes l'ordre de protéger les forces de l'ordre, en tentant de les séparer de la foule. Nous nous déployâmes côte à côte en une longue chaîne, nous tenant mutuellement par nos ceinturons afin de tenter de renforcer la fragile barrière que nous organisions.

Les gens demeuraient hébétés, encore sous le choc du drame qui venait de se dérouler et dont ils avaient été à la fois les témoins, les acteurs et les victimes. Chacun se rendait compte de l'horreur : Des Français venaient de s'entre-tuer.

Les secours s'organisaient, chacun s'empressant de porter assistance à l'autre, sans se soucier de l'uniforme que cet autre portait. Un Territorial soutenait la tête d'un Gendarme et, plus loin, c'était l'inverse qui se produisait. Tous juraient et ce, quel que soit leur camp d'appartenance, qu'ils n'avaient ouvert le feu qu'après, et seulement qu'après avoir servi de cible. Une horrible hypothèse surgit alors :



▲ *Pierre Lagailarde dans le camp retranché*
▼ *La foule algéroise*



Et si une haute personnalité gouvernementale, avait délibérément commandé à un homme de main, du type barbouze, de déclencher le processus en faisant jaillir une légère étincelle qui inévitablement générerait un immense brasier.

Un tireur placé derrière les volets d'un appartement ou camouflé sur une terrasse suffisait à provoquer le désastre. Premier tir à tuer en direction des Gendarmes suivi d'un tir identique et immédiat en direction cette fois-ci des Territoriaux et des manifestants. Nous connaissions la suite avec la sanglante confusion qui suivit. Le tour étant joué, le coupable n'avait plus qu'à disparaître ou à être escamoté. Cette hypothèse expliquait les deux premières détonations, qui avaient déclenché notre ruée vers la Grande Poste.

La suite de l'histoire marquant la fin de l'Algérie Française, ne peut que confirmer pareille hypothèse. Vu d'Afrique du Nord, nous avons l'impression de nous trouver face à une *maffia* et non plus face à un gouvernement républicain. Je sais que cette phrase provoquera chez certains un profond mécontentement. J'estime cependant qu'une soixantaine d'années après ces faits, chacun est libre d'exprimer librement sa pensée. Ceci est mon ressenti, je n'ai aucune raison de le cacher. Pour nous, cette confrontation n'avait qu'un seul but : Faire rompre le lien qui existait entre l'Armée et la population civile. Car cette cohésion Armée / Nation constituait un obstacle majeur, susceptible de mettre à mal les projets du chef de l'État, quant à une quelconque indépendance de l'Algérie.

Curieusement, toutes les hypothèses concernant cette confrontation ramenaient à un seul et même bénéficiaire : Le Pouvoir en place. Celui-ci ne pouvait que redouter une adhésion des forces armées ou d'une partie de celles-ci à la volonté et aux sentiments des populations opposées à toute forme d'indépendance.

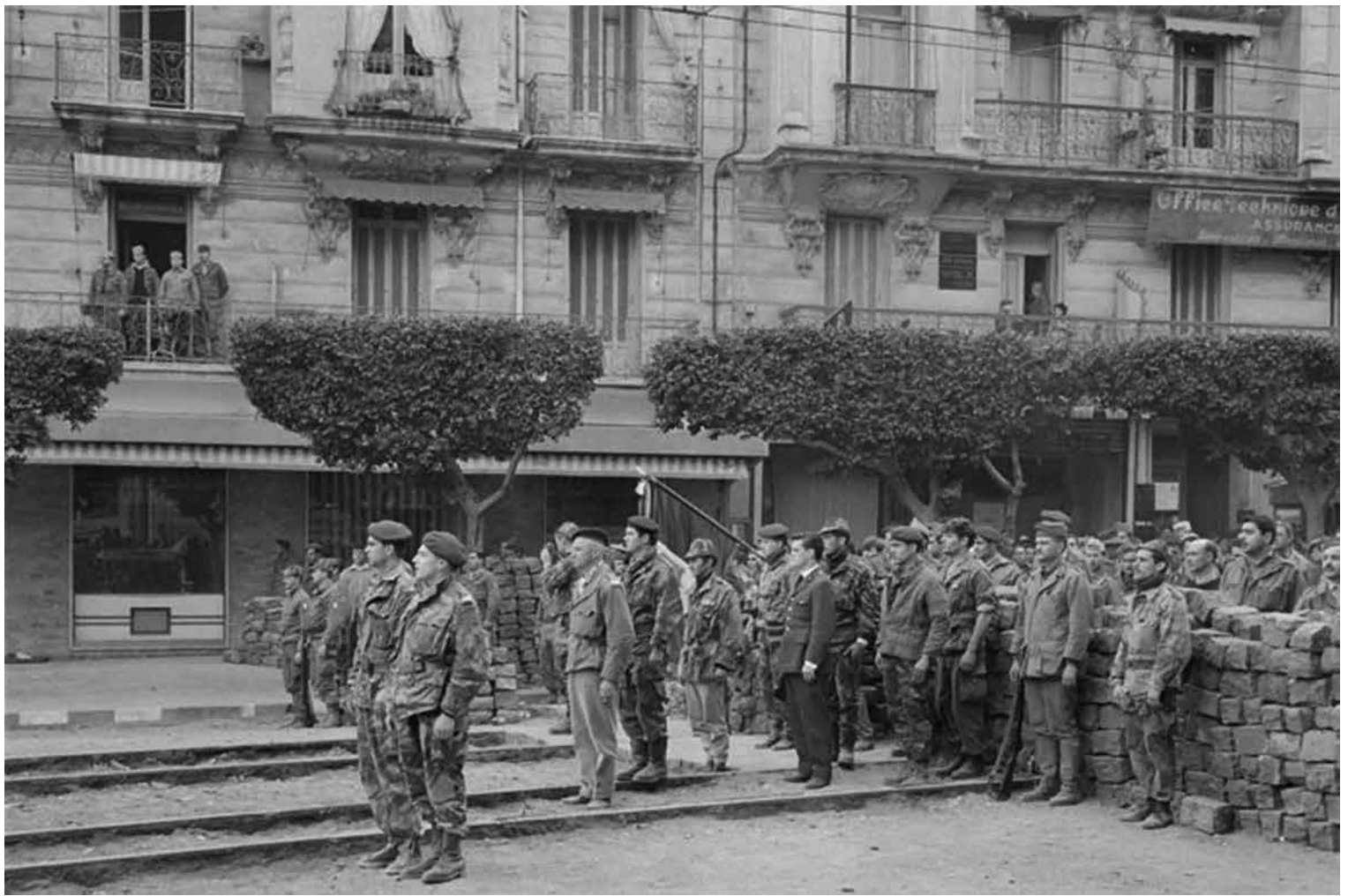
Le gouvernement n'avait qu'une crainte : Celle de se voir confronté à quelques régiments aéroportés largués aux alentours de Paris. Une telle opération provoquerait l'écroulement de la pyramide constituée de l'Élysée, de la Chambre des Députés et du Sénat. En revanche, pas de crainte à avoir de la grande masse métropolitaine, non seulement elle se rallierait au vainqueur, quel que soit ce vainqueur, mais de plus, elle l'applaudirait.

Nous connaissions tous le machiavélisme du président de la République. Son désir était clair, il ne l'avait pas caché, d'après lui, notre belle Algérie n'avait plus sa place au sein de la France, alors qu'il avait été porté au pouvoir pour des raisons totalement opposées. Pour quels obscurs motifs avait-il pris cette décision contraire à son engagement initial ? Nul ne pouvait apporter d'explication satisfaisante.

Était-ce dû aux hydrocarbures découverts dans le Sud-Algérien ? À cet égard, il fallait noter son attitude beaucoup plus qu'ambiguë quand Conrad Killian l'avait informé de la présence de pétrole dans les profondeurs du sous-sol saharien aux environs de la frontière libyenne. Ce désintéressement affiché avait fait le bonheur des Anglais et plus particulièrement de la Shell.

Était-ce une revanche, une ultime punition destinée à châtier les habitants de l'Algérie pour avoir osé afficher à un certain moment, plus précisément au temps de la débâcle des troupes française en 1940, leur fidélité au Maréchal Pétain ?

Aujourd'hui, l'homme de Londres semblait oublier que cette manœuvre, aussi contestable soit-elle, avait permis de préserver l'Algérie de toute occupation nazie, liberté qui avait autorisé la constitution de l'immense Armée d'Afrique, vaillante armée composée en grande partie de volontaires d'Afrique du Nord, qui après le débarquement sur les côtes de Provence, avait délivré la Patrie de l'emprise hitlérienne.



▲ *Les retranchés chantent la Marseillaise*

▼ *Les infirmières*



Et puis, à bien y réfléchir, la France entière, bien qu'elle s'en cachât après coup, n'avait-elle pas été pétainiste ? Personne n'avait forcé les foules à s'agglutiner devant l'hôtel du Parc à Vichy pour couvrir le Maréchal de fleurs et chanter ses louanges.

A cette époque les vrais Résistants, je précise bien : *Les vrais*, ne représentaient qu'une infime partie de la population. Les Communistes, dans leur ensemble, n'avaient pas même levé le petit doigt, puisque tonton Adolf et papy Josef, continuaient à s'embrasser goulûment sur la bouche après la conclusion du pacte de non agression.

Les vrais, les héros, ceux qui n'avaient pas hésité une seconde à risquer leur peau en prenant les armes contre les Nazis et ce dès l'occupation, ne représentaient pas même 1%, des femmes et des hommes en âge de mener le combat. A la fin du conflit, modestement, la plupart d'entre eux, la conscience sereine, estimant qu'ils avaient accompli leur devoir, s'étaient fait oublier, alors que se mettaient en avant ceux qui avaient collaboré et s'étaient acheté une vertu, sans compter ceux qui s'étaient engagés dans la lutte armée dès le 7 mai 1945.

Mais là je crache ma bile et m'éloigne du sujet.

Le bloc gouvernemental se doutait bien que l'Armée se mettrait en travers de son dessein. Certes je ne parle pas de l'Armée de salon, composée de quelques généraux davantage préoccupés de leur propre avenir que de l'avenir de la France et qui fidèlement resteraient à la botte du chef du moment, quel que soit ce chef, afin de bénéficier de leurs petits avantages. Quand j'évoque l'Armée, je veux parler de l'Armée qui porte les armes, de cette magnifique Armée qui est confrontée à la réalité des combats, de celle des hommes du rang, des sous-officiers, des lieutenants, des capitaines, des commandants, des colonels, bref, l'Armée (avec un A majuscule) qui est et reste sur le terrain et qui de ce fait, connaît le prix de la sueur, du sang et des larmes.

Décidément depuis l'Indochine, rien n'avait varié et il me revenait à l'esprit quelques vers du poème écrit par un gars de la Coloniale :

Ceux qui volontaires

Ceux qui d'office

Ceux qui campagent simple aux TOE, en attendant que cela se passe

Ceux qui traquent

Ceux qui détraquent

Ceux qui half-traquent

Ceux qui pitonnent

Ceux qui bétonnent

Ceux qui déconnent

Ceux qui ouvrent la route et qui ont juste le droit de la fermer

Ceux qui l'ancre au calot

Ceux qui l'encre au stylo

Ceux qui prennent les armes à l'ennemi

Ceux qui font plutôt les prises d'armes entre eux

Ceux qui...

Cette force qui combattait avec détermination les indépendantistes au sein même de leurs sanctuaires les plus reculés, constituait donc le danger que redoutait le chef de l'État. Celui-ci savait bien que les coureurs de djebels, les chasseurs de terroristes, les soldats qui connaissaient le prix



de la vie et qui possédaient le sens de l'honneur, l'empêcheraient, y compris par la force de leurs armes d'imposer la scission qu'il envisageait. L'Armée l'avait installé sur son trône, l'Armée pouvait le faire dégringoler de ce même trône. Il en serait alors fini des aventures de Charles De Gaulle.

Il ne pouvait dès lors disposer que d'une seule carte :

Casser l'Armée, puis la séparer de la population européenne.

L'éloignement de Massu constituait la première phase de cette opération. La 10^{ème} Division Parachutiste ne disposait plus de son chef prestigieux, aimé des Algérois.

La fusillade marquait le début de la seconde phase, c'est-à-dire de la phase de rupture entre les forces armées et la population défavorable à l'indépendance : Gendarmes Mobiles contre Territoriaux.

Il ne restait qu'à accomplir la troisième phase du sinistre plan, soit la confrontation d'unités entre elles, telle que par exemple Parachutistes contre Gendarmes.

Le pouvoir politique, fort bien renseigné, se doutait bien que notre Régiment ne marcherait jamais dans sa sale combine. Comment pouvait-il seulement concevoir que sur son ordre nous acceptions de chasser les insurgés de leur barricade alors que nous nous battions pour une cause commune, celle de rester Français et de garder cette terre à la France ? Se renier revenait à trahir nos Morts. Cela était inacceptable, totalement inacceptable !

Certains parlèrent de fraternisation entre nous qui représentions une partie des forces de l'ordre et les *Insurgés* installés derrière leur épaisse muraille de pavés surmontée d'un drapeau tricolore dont le blanc était rougi du sang de l'une des victimes.

Je tiens à l'affirmer très solennellement, pour avoir vécu ces temps d'incertitude : Cette coexistence entre membres des deux camps, c'est-à-dire entre Parachutistes et gens des barricades, ne fut en aucun cas une fraternisation, bien plus que cela, ce fut un amalgame. L'amalgame d'un même peuple, mû par un idéal commun, dans un combat qui était celui de tous. Aussi, nous circulions librement d'un côté à l'autre de la barricade, buvant le café avec ceux que ces Messieurs du Gouvernement s'obstinaient à désigner de différents termes, tels que fascistes, rebelles, insurgés, mais qui en réalité étaient nos frères, nos parents, nos amis, nos copains de classe. Ils étaient les représentants de la laborieuse population d'Algérie qui ne souhaitait qu'une chose : *Ne pas se voir chasser de son propre pays.*

Bien entendu, les journalistes, quand ils le pouvaient, interrogeaient certains des nôtres pour connaître leur position au cas où l'ordre d'un assaut contre les barricades, serait donné. Les réponses étaient pratiquement identiques avec quelques légères variantes. Les uns déclaraient qu'ils refuseraient l'exécution d'un tel geste contraire à leur idéal, d'autres précisaient qu'ils passeraient avec armes et bagages de l'autre côté de l'obstacle.

Quant à nos officiers, ils ne se prononçaient pas, mais nous connaissions parfaitement les sentiments que tous portaient envers une *Algérie Française*, pour que nous leur accordions toute notre confiance.

Au matin du 25, le chef l'État parla enfin. Nous attendions avec impatience la tenue de son discours, avec le fol espoir de l'entendre annoncer son retrait politique :

L'émeute qui vient d'être déclenchée en Algérie est un mauvais coup porté à la France. Un mauvais coup porté à la France en Algérie. Un mauvais coup porté à la France devant le monde. Un mauvais coup porté à la France au sein de la France.



Avec le Gouvernement, d'accord avec le Parlement, appelé et soutenu par la Nation, j'ai pris la tête de l'État pour relever notre pays et notamment pour faire triompher dans l'Algérie déchirée, en unissant toutes ses communautés, une solution qui soit française. Je dis en toute lucidité et en toute simplicité, que si je manquais à ma tâche, l'unité, le prestige, le sort de la France, seraient du même coup compromis et tout d'abord il n'y aurait plus pour elle, aucune chance de poursuivre sa grande œuvre en Algérie.

J'adjure ceux qui se dressent à Alger contre la Patrie, égarés qu'ils peuvent être par des mensonges et par des calomnies, de rentrer dans l'ordre national. Rien n'est perdu pour un Français, quand il rallie sa mère : La France.

J'exprime ma profonde confiance à Paul Delouvrier, délégué général, au général Challe, commandant en chef des forces qui sont sous leurs ordres pour servir la France et l'État, à la population algérienne si chère et si éprouvée. Quant à moi, je ferai mon devoir.

Vive la France.

La journée se déroula sans faits notables. Les Anciens Combattants musulmans défilèrent, toutes médailles pendantes, sous les acclamations de la foule, c'était là un geste fort.

Était-il spontané ? Je l'ignore.

Le lendemain il plut, c'était une sale pluie, pénétrante et froide qui, malgré nos anoraks, nous gelait jusqu'aux os. Ce mauvais temps contribua à la dispersion de la foule. Au soir, l'ordre nous fut donné de se préparer au départ. Devions-nous obéir à pareil commandement ou bien désertier et franchir la barricade ? Il nous parut beaucoup plus raisonnable d'exécuter les ordres sachant que l'objectif de toute offensive future ne devait pas être Alger, mais Paris et plus précisément le Palais de l'Élysée. A notre regret, nous dûmes laisser place à une quelconque unité de biffins, un bataillon de Chasseurs à pied, des appelés qui n'attendaient qu'une chose : La quille et le retour au pays. Ils ne semblaient pas manifester d'état d'âme particulier. Le hasard voulut que vingt-cinq ans plus tard, dans le cadre de ma profession, je rencontre l'un de ces hommes, salarié à l'EDF de Laval qui depuis est devenu un camarade très cher. Lors d'une discussion à bâtons rompus sur l'Algérie, il m'apprit que c'était son régiment qui était venu nous relever. Il me fit part de l'émotion qu'il avait ressentie au contact de cette foule algéroise désemparée, totalement interrogative quant à son proche avenir et croyant encore de toute son âme à un sursaut d'honneur de la France. Il savait la haine que nous avions portée à son unité et il avait eu connaissance de notre hésitation à leur laisser la place. Il nous arriva souvent de lever notre verre à l'âpreté du combat que nous n'avions pas déclenché. Le 1^{er} REP représentait les troupes aéroportées de la 10^{ème} DP, et restait face aux insurgés retranchés dans les Facultés. A ce régiment de la Légion avait été adjoint le 9^{ème} RCP. C'était un régiment aéroporté constitué en majorité d'appelés métropolitains. Il dépendait de la 25^{ème} DP. Nous ignorions les sentiments profonds de cette unité qui en diverses occasions avait payé le prix fort, notamment face aux forces qui avaient passé la frontière nous séparant de la Tunisie. Eux, de manière évidente, ne partageaient pas une identique passion envers la terre d'Algérie. Ce n'était en rien leur terre natale.

Nous fûmes invités à prendre nos quartiers à Hydra, agglomération située à la périphérie de la ville. Une vaste propriété close de murs, renforcés de grillage, plantée de pins, abritait l'état-major de la 10^{ème} Division Parachutiste.

Avec une certaine émotion, beaucoup d'entre nous allèrent saluer les amis insurgés qui se tenaient de l'autre côté de la barricade. Nous ne pouvions que les encourager à persister en leur disant que malgré notre départ, ils restaient entre de bonnes mains. Les Parachutistes de la Légion, et en

Monument aux Morts d'Alger



particulier leurs gradés, éprouvaient à leur encontre une réelle estime qui les mettait à l'abri de toute effusion de sang. D'autre part, le général Gracieux venait de succéder à Massu à la tête de la 10^{ème} DP et, contrairement à ce dernier, Gracieux n'était pas un gaulliste inconditionnel. Était-il seulement gaulliste ? J'en doute ! Ce qui restait certain pouvait se résumer en quelques mots : *Gracieux est un homme de dialogue qui n'acceptera jamais que le sang français puisse à nouveau couler, il s'opposera à toute forme de violence dirigée à votre encontre.*

Nos journées se passaient au foyer qui, je le reconnais, était fort généreusement achalandé. Un âne, mascotte des lieux, passait son temps non accoudé au bar, mais debout devant le zinc. Chaque fois qu'un gars sortait de la monnaie pour payer sa consommation, le bestiau se précipitait derrière lui et d'un coup de museau dans le dos l'invitait à lui payer une bière. Comment refuser ce plaisir à un animal si familier. Il ouvrait la gueule et il suffisait d'y déverser le contenu de la bouteille. En fait, la pauvre bête, compte tenu du passage incessant de divers régiments parachutistes, et ce depuis des années, était devenue totalement alcoolique. Après avoir vidé une vingtaine de flacons, elle s'allongeait au milieu du bar et ronflait, incapable de se réveiller malgré les bourrades. L'expression : *Saoule comme une bourrique* trouvait là toute son explication.

Le 29 janvier, par crainte de se voir enlever par un commando, Paul Delouvrier, le délégué général de l'Algérie, c'est-à-dire l'homme de De Gaulle, nanti des pleins pouvoirs, se réfugia, accompagné du général Challe, à la base aérienne de La Réghaïa. Un avion se tenait prêt à les évacuer vers la France à la moindre alerte. De ce sanctuaire, il diffusa un discours qui se voulut pathétique, mais qui portait en son sein des accents dont l'emphase révélait le sale politicard véreux. Finalement son allocution ne fit que renforcer notre opinion sur la valeur des hommes qui nous gouvernaient : *Algérois, Algéroises et tous les Algériens qui veulent que l'Algérie reste française, officiers, sous-officiers de l'Armée française, vous Soldats de France, ne soyez pas stupéfaits et écoutez moi, vous allez comprendre. Écoutez-moi. Je serai long, mais l'heure est si grave, l'instant si dramatique, qu'il faut que vous m'écoutez jusqu'au bout. Il n'y a pas encore d'insurgés à Alger. Il y a des hommes résolus, des résolus eux aussi au sacrifice suprême. Officiers, sous-officiers et soldats, certains vont oser demander au général commandant en chef de désobéir au président de la République. Et ici écoutez-moi bien, on ne peut plus refaire le 13 mai, on ne refera pas le 13 mai, il n'y a pas de De Gaulle en réserve. Et si le président de la République rentrait à Colombey, la France pardonnerait-elle à son armée ? Je m'adresse aux Européens d'Algérie et en particulier aux Algérois. Si je dois rejoindre le général Challe à son nouveau PC, pour retrouver moi aussi ma liberté de commandement, je vous laisse, Algérois, le dépôt le plus sacré qu'un homme puisse avoir : sa femme et ses enfants. Veillez sur Mathieu, mon dernier fils, je veux qu'il grandisse, symbole indéfectible entre l'Algérie et la France. Suivez moi, je vous en supplie en criant tous ensemble : Vive de Gaulle, Vive la France, vous vous délivrerez ainsi du complexe de l'abandon. Demain, Algérois, si vous me suivez demain ou après-demain ou dans les jours suivants, je serai à nouveau parmi vous, ayant grâce à vous remis de l'ordre, remis en ordre les affaires d'Algérie pour que la France sauve et garde l'Algérie. Alors, nous irons tous ensemble au Monument aux Morts, pleurer et prier les Morts de dimanche, morts à la fois pour que l'Algérie reste française et pour que l'Algérie obéisse à De Gaulle et le lendemain de ce jour là, Challe et Delouvrier iront à Paris pour remettre sans conditions, car on ne pose pas de conditions au chef de l'État, pour remettre sans conditions l'Algérie à De Gaulle, et à la France.*

Alors que durant toute l'allocution, un lourd silence avait régné, seulement troublé par les ronflements de l'âne, un brouhaha en ponctua la fin. Une phrase courait sur toutes les lèvres : *Mais c'est qu'il a l'air de nous prendre pour des cons, cet abruti !*

Guy Forzy

Ça aussi, c'était De Gaulle !



**vérités
pour
l'histoire**

Dualpha
EDITIONS

PRIX VERITAS 2003

Guy Forzy est né au douar Béni-Maïda (près de Vialar). A 18 ans, il participe au sein de l'armée d'Afrique à la libération de la France et ira jusqu'en Allemagne. Engagé à nouveau en 1955, il est officier de renseignement en Kabylie. Il prend part à l'insurrection des barricades puis rejoint l'armée en Kabylie. Expulsé d'Algérie, il crée plusieurs associations de défense des Rapatriés. Commandeur de la Légion d'Honneur, il dit quelques vérités premières dans son livre : Ça aussi c'était De Gaulle

Nous apprîmes que le général Gracieux, qui avait provisoirement pris la place de Massu, tempérerait les ardeurs belliqueuses de De Gaulle. Avec Gracieux nous étions tranquilles, c'était un homme d'honneur qui en aucun cas ne tenterait de faire donner la force contre les barricades et les Facultés, réduits tenus par les Patriotes.

Cet intermède à senteur révolutionnaire prit fin, avec l'évacuation du réduit des Facultés, la sortie des Territoriaux, s'effectua drapeau en tête alors que le 1^{er} REP, rendait les honneurs. Désormais, plus rien ne nous retenait à Alger. L'Escadron, attristé, regagna ses cantonnements d'Aïn-Taya, pour y faire une courte halte, simplement y passer la nuit et récupérer diverses affaires ainsi que l'armement.

Le lendemain, au rassemblement, Bizard nous informa, avec un mélange de tristesse et d'ironie, que les autorités civiles aux ordres de De Gaulle, n'avaient pas, mais alors pas du tout, apprécié notre état d'esprit, jugeant que nous étions une unité peu fiable et sur laquelle la République ne pouvait compter en cas d'insurrection de la population européenne. En conséquence nous devions être tenus éloignés d'Alger, ce qui impliquait l'éviction, sans délai de notre unité de la 10^{ème} DP et son rattachement à la 25^{ème} DP qui opérait plus particulièrement dans le Constantinois.

Le plus navrant n'était pas d'aller chasser les fellaghas du côté est de l'Algérie, un fellagha étant un fellagha peu nous importait la zone de chasse, du reste nous avions déjà traîné nos rangs dans le Constantinois.

Non ce qui nous faisait rager, c'était d'abandonner Alger, la ville qui nous avait adoptés et c'était tout aussi râlant de céder nos cantonnements à un autre régiment, jugé plus fidèle aux institutions dites républicaines.

Concrètement, le 9^{ème} RCP viendrait s'installer dans la région d'Alger sous les couleurs de la 10^{ème} DP, alors que notre régiment, le 1^{er} RCP, irait tenir garnison dans la région de Philippeville au sein de la 25^{ème} DP.

Mais cette permutation ne nous traumatisait pas outre mesure. Nos opérations se poursuivaient toujours en Kabylie et notre base avancée d'Ighil-Ali constituerait l'étape nécessaire à amortir le choc de cet exil.

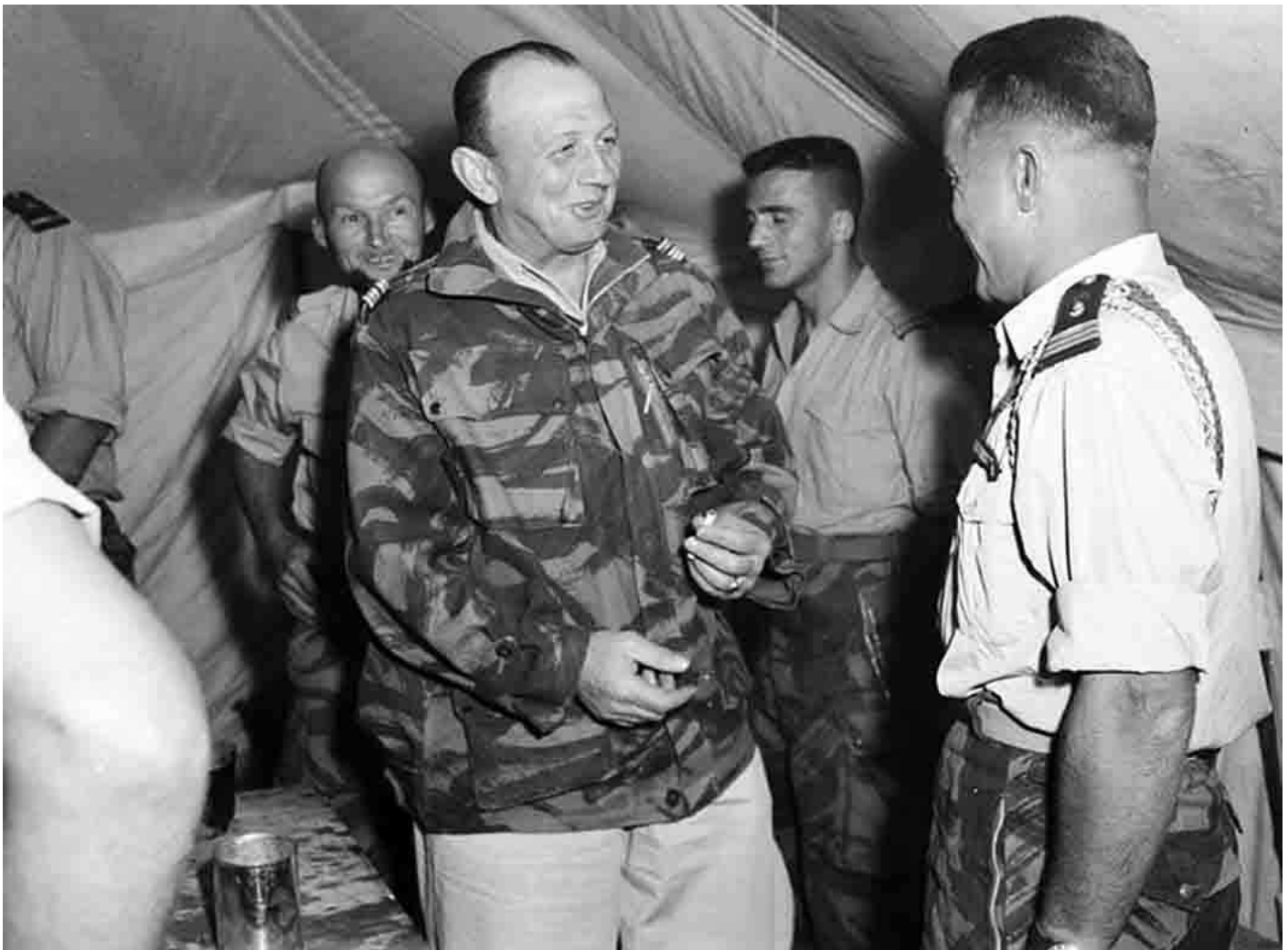
Ighil-Ali





▲ Pierre Lagailarde lors de la reddition du camp retranché

▼ Le général Gracieux (alors colonel) pendant la campagne de Suez



En alerte

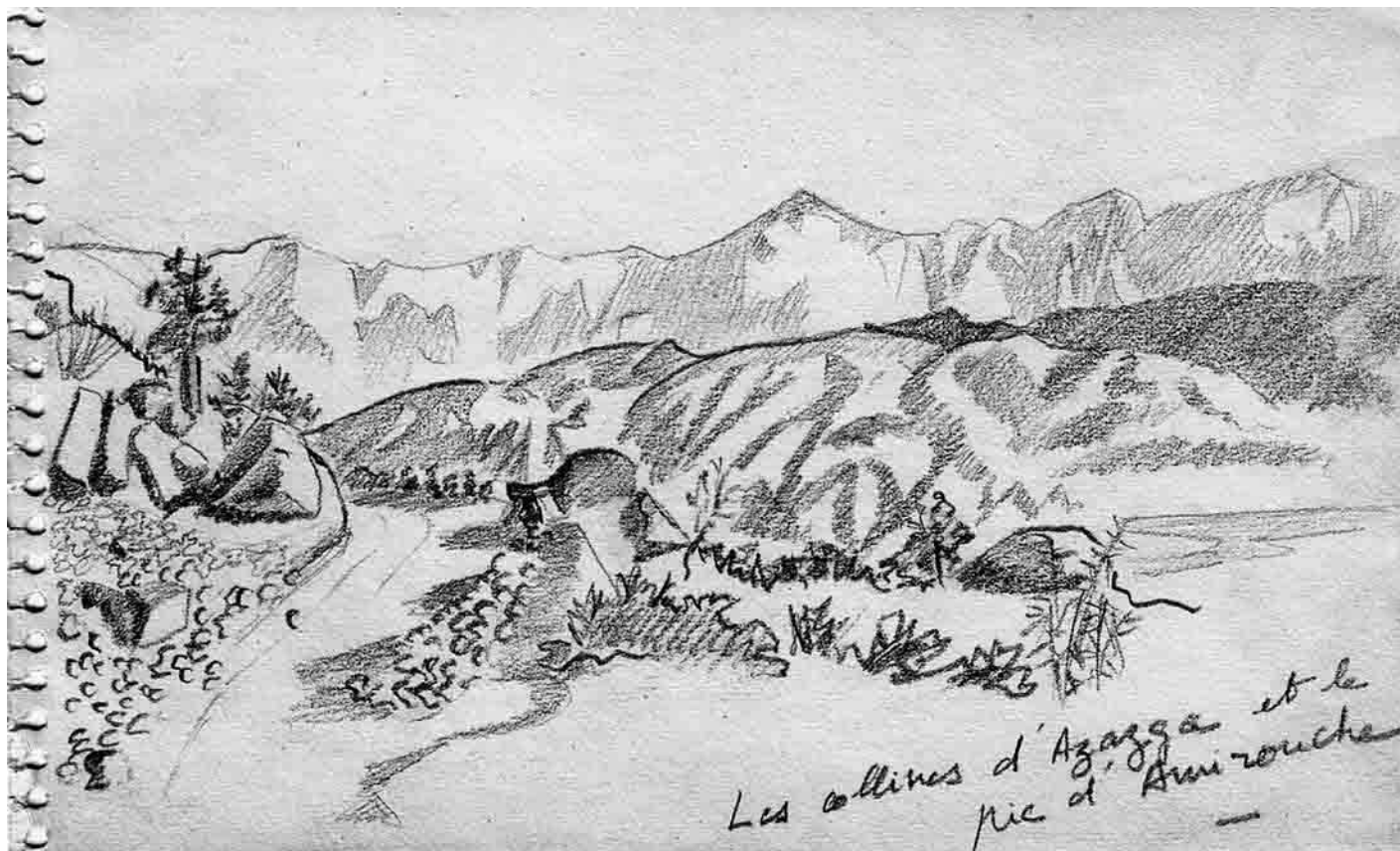
Dimanche 30 janvier 1960 : Mise en alerte aéroportée. Le bruit courut que nous allions enfin sauter sur la Tunisie. Secrètement nous espérions être largués aux environs de la frontière et bien évidemment de l'autre côté du réseau électrifié avec pour mission le complet anéantissement des nombreux camps de fellaghas qui ponctuaient le tracé frontalier. Nous souhaitions, à titre de lot complémentaire, qu'avec un peu de chance et un coup de main du destin, il nous serait également possible, dans le feu de l'action, ou plus exactement dans cette action de feu, d'aller rendre une visite de courtoisie à l'armée tunisienne qui soutenait avec autant de fidélité que d'allégresse, nos ennemis. Le bruit courut que tout le Régiment devait se rendre à Télergma, importante base aérienne de l'est de l'Algérie, avec une quantité d'espoirs vrillés au cœur.

Vivres et munitions nous furent distribués, les parachutes devaient l'être au moment de l'embarquement. Une précision nous fut enfin apportée dans les heures suivantes. La base française de Bizerte, étranglée par l'armée tunisienne, devait être dégagée. Les forces locales composées pour l'essentiel de Marins s'avéraient insuffisantes, elles ne pouvaient, par leurs seuls moyens, libérer cette base de l'emprise adverse. Après tout, ce programme n'était pas mal non plus. A défaut de fellaghas, nous allions enfin pouvoir botter les fesses de ces messieurs qui jouaient les gros bras, bien abrités derrière une frontière. Une nuit passa, puis une journée encore. Nous attendions toujours. Enfin, à notre profond désappointement, un ordre nous parvint, il nous fallait prendre le chemin habituel nous conduisant vers notre zone opérationnelle de Kabylie. Une nouvelle fois la France, après avoir fait des effets de manches, venait de reculer !

En opération

Notre chasse reprit de plus belle au dessus de la vallée de la Soummam, souvent nous nous heurtions au vide. Pourtant, un jour le hasard nous sourit. Après avoir atteint la partie ultime, menant au sommet du Lalla Khedidja, nous franchîmes un épaulement puis, après une marche au long d'un étroit sentier, nos pas nous menèrent enfin au dessus d'un profond ravin broussailleux. Sur la ligne de crête de l'autre versant, à environ six cents mètres de nous, au voisinage de ce qui nous sembla être une ancienne maison forestière, se prélassaient une trentaine de types. Ils ne nous avaient pas aperçus et vauquaient tranquillement à leurs occupations. Confondus dans le paysage, nous étions pratiquement invisibles et nous les observions. Dans le but d'une efficacité accrue, l'aviation fut appelée et quand les T-6 se présentèrent au dessus de la zone à traiter, j'ouvris le feu. A leur tour les avions piquèrent en mitraillant, mais la configuration du terrain était telle, qu'en piquant pour rafaler ils coupaient mon axe de visée. Aussi, lors de chacune de leurs attaques je suspendais mon tir. Certains fellaghas, bien abrités des vues aériennes, ripostèrent dans notre direction. Quelques balles sifflèrent sans pour autant nous occasionner de dommage ni nous faire baisser la tête. Certains ennemis trouvèrent judicieux de se mettre à l'abri à l'intérieur de la maison, espérant que les épais murs de pierres les protégeraient des balles. Hélas pour eux, les aviateurs avaient aperçu leur stratagème, une roquette de T-6 pulvérisa la majeure partie de l'habitation. Ce fut la débandade parmi les survivants. Mon chargeur, allongé à mes côtés, accrochait les bandes les unes aux autres, ma cadence de feu fit que le canon de la AA 52 chauffa tant qu'il en bleuit. La température du métal s'éleva tellement que la poudre des cartouches détonait dès leur entrée dans la chambre de tir et ce, avant même que les munitions ne soient percutées. Cela provoquait un tir complètement désordonné. J'optai alors pour une solution que je pensais radicale. Une plaque de neige, soit survivante d'un hiver récemment terminé, soit annonciatrice de nouvelles froidures, s'étalait à proximité. J'y enfouis brutalement mon arme afin de la refroidir. Un grand jet de vapeur s'ensuivit, comme prévu la température baissa rapidement, sans doute bien trop rapidement. J'en-

gageai une nouvelle bande, mais hélas, ma pauvre AA 52 avait rendu l'âme, elle consentait bien à tirer mais se refusait à envoyer plus d'une balle à la fois. Je disposais désormais d'une sorte de fusil d'une douzaine de kilos ne tirant qu'au coup par coup. Par bonheur, l'opération se termina au soir après un long et pénible ratissage, sans grande visibilité à cause de l'épaisse végétation qui couvrait le fond et les flancs de l'étroite vallée. Les voltigeurs, par sécurité, avançaient en tirant de courtes rafales devant eux. Un fusil-mitrailleur figurait parmi bien d'autres trophées. Granger était heureux d'accrocher cette arme collective à son tableau de chasse.



Nos adversaires

Nous combattions sévèrement les katibas, ou plus exactement ce qu'il en restait à l'intérieur du territoire algérien. Mais finalement n'étions-nous pas plus proches que nous le pensions, de ces fellaghas ?

La plupart d'entre eux, c'est-à-dire les rescapés des opérations menées avec efficacité jusque dans les lieux les plus reculés, payaient chaque jour le prix du sang et des larmes. Il en ressortait, à écouter les prisonniers, qu'eux aussi souhaitaient rapidement une paix juste et durable. En revanche, les politiciens, c'est-à-dire les membres du GPRA (Gouvernement Provisoire de la République Algérienne), bien à l'abri dans de luxueux hôtels situés hors de nos frontières, se prétendaient être les seuls interlocuteurs valables. Ces messieurs bénéficiaient de l'appui des troupes du FLN basées en Tunisie et au Maroc, appui purement fictif car ces forces se trouvaient d'une part dans l'incapacité de franchir le barrage électrifié et d'autre part savaient que toute confrontation avec nos régiments leur serait néfaste. Il était donc raisonnable de penser qu'une paix honorable avec nos adversaires basés en Algérie pouvait donner un coup d'arrêt à la rébellion.

Des contacts purent ainsi être noués avec des chefs de maquis. Ils demandèrent à rencontrer le chef de l'État afin d'envisager les modalités permettant de parvenir entre soldats et dans l'honneur, à un arrêt de cette effusion de sang, cet arrêt étant un préalable indispensable à une paix qui devrait s'instaurer entre gens de bonne volonté.

Hélas pour nous ! Hélas pour la France ! La notion d'honneur n'était pas au rendez-vous. En réalité, De Gaulle avait déjà pris sa décision de brader l'Algérie en accord, non avec les combattants de l'intérieur, mais bel et bien avec les politiciens de l'extérieur, en l'occurrence avec le GPRA.

Son seul et véritable souhait était de savoir qui, parmi les combattants du FLN de l'intérieur, étaient ceux qui pouvaient contrarier sa vision des choses. Ce fut uniquement pour cela qu'il accepta une entrevue à l'Élysée, en mars 1960, avec trois chefs de la Wilaya 4 qui croyaient à la *Paix des braves*, ils se heurtèrent à une fin de non-recevoir. C'est-à-dire qu'ils repartirent aussi peu avancés après leur entrevue qu'avant celle-ci.

En revanche, le gouvernement français agit extrêmement rapidement, il donna au GPRA, par l'intermédiaire d'Edmond Michelet, le rapport de l'entrevue et les noms des chefs de la rébellion qui s'étaient rendus à Paris. Bien entendu, ces hommes de bonne volonté furent éliminés dès leur retour, sur ordre du GPRA.

Une fois de plus, ce général français avait trahi ceux qui avaient cru en lui.





Combattants rebelles de la Wilaya 3

Départ vers le Constantinois

Puis un jour, il nous fallut quitter Ighil-Ali. En vérité c'était tout le Régiment qui abandonnait la région de la vallée de la Soummam, les grosses bandes ayant été, en principe, exterminées, la présence d'unités d'intervention ne se justifiait plus. L'heure était venue de regagner les nouvelles bases qui nous avaient été assignées autour de Philippeville, sur ordre du chef de l'État. De plus, nous nous trouvions sur le territoire de la 10^{ème} DP, alors que désormais et officiellement nous appartenions à la 25^{ème} DP.

Afin de marquer notre entrée dans la ville de Philippeville, la totalité des compagnies s'était regroupée à peu de distance de la cité afin de pouvoir effectuer ensemble, c'est à dire avec l'effectif régimentaire au complet, la traversée de notre nouvelle cité de garnison. La presse locale avait largement diffusé les modalités de notre arrivée et elle ne s'était pas privée non plus de faire connaître les causes de cette mutation. La rue principale fut parcourue à vitesse réduite, sous les applaudissements de la foule qui encombrait les trottoirs. Parvenu au bas de la rue principale, à proximité d'une grande place surplombant la mer, l'Escadron se dirigea plein est en empruntant une petite route longeant une immense plage de sable fin. A notre gauche apparut bientôt les bâtiments de *Jeanne d'Arc*, la fameuse école de contre-guérilla, créée par Bigeard. Une flamme noire, portant en lettres blanches la devise *Croire et Oser*, flottait au sommet du mât à l'entrée.

A deux ou trois kilomètres, la carcasse rouillée d'un probable sous-marin échoué finissait de se désagréger sous le choc répété des vagues. Face à l'épave, s'ouvrait sur la droite, c'est-à-dire du côté terre, le portail d'accès au camp du 2^{ème} REP, le camp *Péhaut*, l'ancien cantonnement du 1^{er} RCP avant son départ vers la 10^{ème} DP.

Avec les honneurs de la garde, nos camions entrèrent dans le cantonnement, prirent son allée centrale et le traversèrent. A sa sortie, un chemin de terre escaladait une légère colline chapeauté par une petite maison d'habitation. Nous nous trouvions au milieu de nulle part, sur un terrain accusant une faible pente. Ce nulle part était la résidence que Monsieur De Gaulle venait de nous assigner, se refusant à nous faire bénéficier des locaux occupés jusqu'alors par le 9^{ème} RCP.

Vous avez dit : *Vengeance mesquine* ? Effectivement, je vous l'accorde.

Quand le moral n'y était plus, pour une raison ou pour une autre, il n'y avait rien ou pas grand-chose à faire, nous laissions au temps, le soin de faire le travail de réparation de l'âme. Chacun s'occupait comme il l'entendait, avant d'aller en groupe profiter de la plage. La plupart du temps, nous nous occupions de nos armes. Nous les démontions et chacune des pièces était nettoyée avec soin avec un pinceau préalablement trempé dans notre potion magique, c'est-à-dire un savant mélange d'essence et d'huile, avec beaucoup plus d'essence que d'huile, déposé dans un casque lourd. Nous procédions à ce travail dans notre tente. Et puis un jour de forte chaleur, un gars est rentré avec une cigarette. Par bonheur l'extincteur d'une jeep enraya aussitôt le mal.

Parfois en fin d'opération, quand nos camions nous ramenaient vers notre base avancée et que nous traversions une petite ville ou un gros village, il nous était accordé un temps de détente, histoire de pouvoir acheter une cagette de fruits, des boîtes de confiture, ou des tubes de lait condensé sucré.

Parfois aussi notre camarade Jean-Pierre Lamy, nous organisait un mini gala dont il était à lui seul, le producteur, le réalisateur et l'artiste, en somme il nous offrait un *one man show*. Il chantait une ou deux chansons, imitait un danseur de Flamenco assailli par des hordes de moustiques ou se livrait à des pitreries diverses qui pour un temps ramenaient un peu de gaieté et chassait des pensées les sombres pensées. Finalement nous retrouvions le moral au cours des opérations et celui-ci restait au beau fixe en cas d'accrochage.



Jean-Pierre Lamy en représentation

Installation à Philippeville

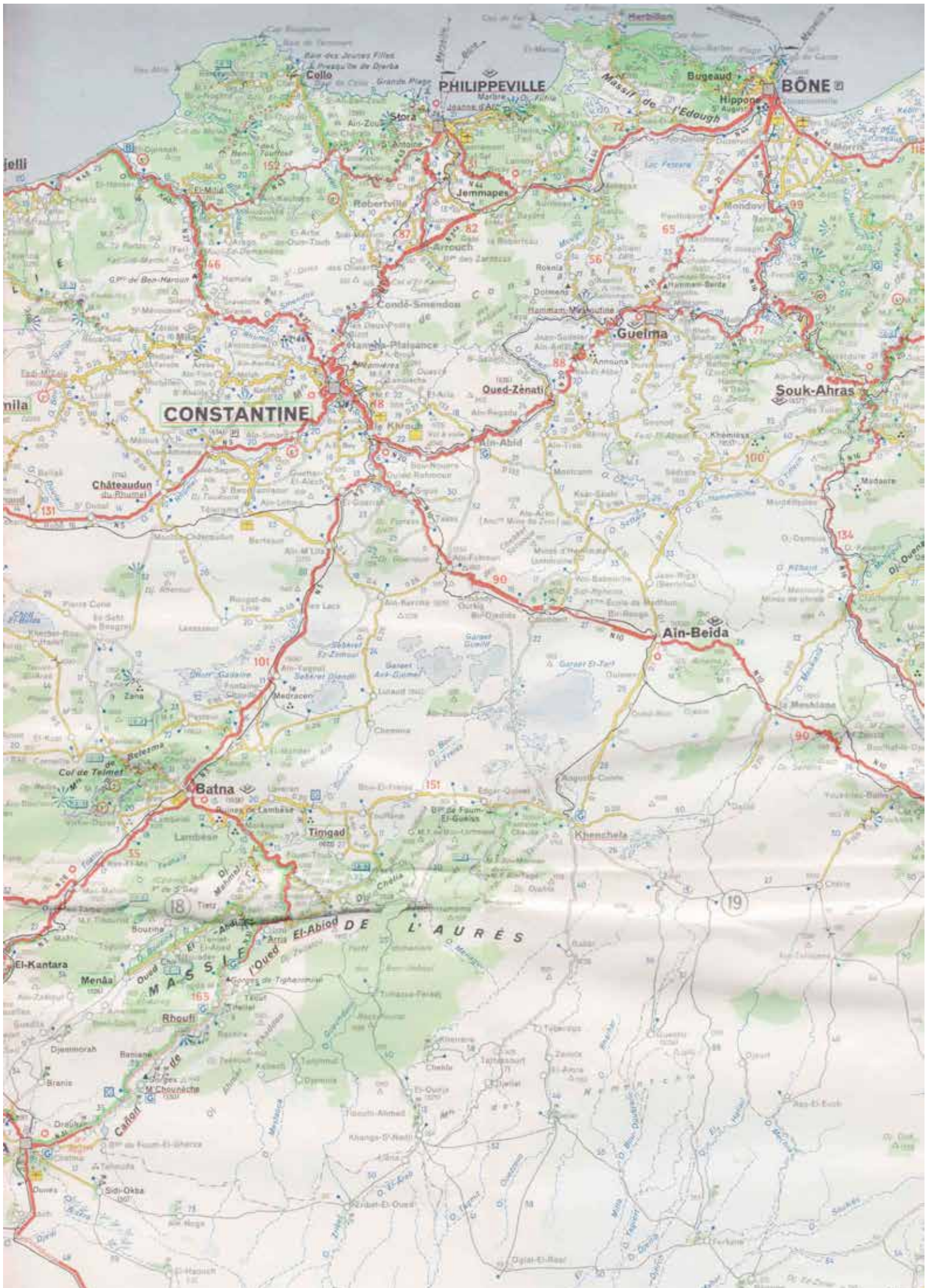
Dans les jours qui suivirent notre arrivée, il nous fallut aplanir le terrain à l'aplomb des tentes collectives afin que nos lits superposés soient sensiblement horizontaux, creuser des latrines, organiser un semblant de cuisine et impunément, en toute illégalité, nous raccorder sur un poteau électrique que la providence avait placé à proximité.

Quand l'installation sous les tentes fut considérée comme terminée, l'Escadron, en hommage à l'hospitalité de la Légion, défila en chantant dans l'allée centrale du camp.

Le 2^{ème} REP, nous accueillit comme sait habituellement accueillir la Légion, c'est-à-dire avec une profonde gentillesse. Leur foyer nous fut ouvert. Au fil des jours, une véritable camaraderie s'établit entre Bérêts Verts et Bérêts Rouges. Lors de l'aller ou du retour de permissions passées à Philippeville, il arrivait que l'on fasse camions communs. En vérité, nous fréquentions les mêmes lieux, c'est-à-dire les terrasses de bistrots et l'*Hôtel Saint-Martin*, sorte de bar doté de chambres dans lequel œuvraient de gentilles jeunes femmes. Sur ce point, il me revient en mémoire une anecdote qui à l'époque nous avait fort amusés. Le bordel, car il convient d'appeler les choses par leur nom, présentait un abord quelconque que rien ne différenciait des autres commerces. Sa façade portait une simple inscription : *Hôtel Saint-Martin*. Quelques marches séparaient la porte d'entrée de la rue. Après les avoir gravies, nous pénétrions dans un petit hall d'accueil. Sur la cloison opposée, une ouverture ornée de draperies diverses donnait accès à une coursive. À droite, les chambres de ces Dames ouvraient sur ladite coursive, à gauche s'étendait un confortable salon doté de fauteuils et de tables. Ce boudoir était en somme le lieu de présentation de nos hôtes. Sans doute à cause de la chaleur, certaines n'étaient revêtues que de simples robes fendues taillées dans un fin tissu pratiquement transparent, alors que d'autres, beaucoup plus simplement, ne portaient qu'un maillot deux pièces qu'aurait pu recouvrir, aux endroits les plus sensibles, un simple confetti. Soudain apparut de derrière la draperie un homme portant deux lourdes valises, suivi d'une jeune femme et d'un ou deux enfants. Très vite, il comprit sa méprise et opéra un demi-tour. Sa compagne sembla plus curieuse, comme désireuse de visiter les lieux, mais bien vite elle se ressaisit et tout ce petit monde se précipita vers la sortie. Quelle idée avaient eu les patrons en donnant le nom d'hôtel à un tel commerce.

Bien entendu, nous allions à l'*Hôtel Saint Martin* afin de passer un moment avec les hôtes qui occupaient ce lieu. Peu argentés, nous nous contentions du tarif minimum correspondant sensiblement à une dizaine de minutes. Cela nous coûtait alors, puisque les anciens francs prévalaient en ces années, cinq cents francs. Quatre cent cinquante francs étaient versés à la mère maquerelle qui, en contrepartie, nous remettait un jeton, que nous donnions à la fille avant de se diriger vers sa chambre. De plus, il était de coutume de lui abandonner un pourboire de cinquante francs. Bien souvent nous étions équipés de nos bottes de saut, le temps de les délayer et de les relacer aurait largement dépassé celui qui nous était imparti, aussi, nous les gardions aux pieds, nous contentant de rabattre nos étroits pantalons de treillis. Si par hasard, les dix minutes accordées étaient consommées, une sonnerie intempestive placée au-dessus du lit rappelait notre hôtesse à l'ordre. Ce temps de détente n'était finalement qu'une course contre la montre. Avec un tel entraînement nous aurions aisément pu nous mesurer à une horde de lapins.

Malgré les ordres reçus, nous ne parvenions pas à nous défaire de notre insigne de manche représentant un aigle noir plongeant, ailes semi-repliées, sur fond constitué de trois triangles juxtaposés aux couleurs de bérêts des régiments ayant constitué la 10^{ème} Division Parachutiste : Rouge, vert, bleu. Aussi, dans un premier temps, cet indicatif continua, par défi, à être porté seul, puis il se vit adjoindre celui de la 25^{ème} Division Parachutiste. Ce qui fait que nous portions conjointement les



deux insignes, cela, il convient de le reconnaître, faisait un peu désordre. Puis le temps passant, seul le tissu au symbole de notre nouvelle division resta sur nos uniformes. Une page venait de se tourner.

Dès notre arrivée à Philippeville, il nous avait été accordé la possibilité d'effectuer quelques sauts d'entretien. En fonction des vents dominants, l'avion décollait généralement face à la mer. Il accomplissait une large boucle, très loin au-dessus de l'eau, puis dès son demi-tour amorcé, nous nous levions de nos sièges accrochions nos mousquetons, le moniteur vérifiait l'équipement et donnait à chacun la claque dans le dos pour signifier que tout était en ordre. Sitôt la côte franchie, la lumière rouge passait au vert et l'atroce klaxon se déchaînait, ponctué par les *Go* et le claquement des sangles d'ouverture automatique.

Une fois, je fus témoin d'un phénomène climatique surprenant. Le *Noratlas* nous parachuta sans difficultés, puis se posa sur la piste qui était toute proche, embarqua un autre contingent et repartit pour une nouvelle livraison. Les premiers sortis étaient déjà au bout de leur parachute, quand un vent violent se leva brutalement entraînant les coupoles vers l'intérieur des terres. Un camarade atterrit dans une haie de cactus, ces plantes grasses géantes dont les feuilles en forme de raquette comportent des épines acérées. Quant aux fruits appelés figues de barbarie, leur peau souple mais épaisse est parsemée d'une multitude de fines épines transparentes de quelques millimètres de longueur qui pénètrent les chairs au moindre effleurement et provoquent d'horribles démangeaisons. On éprouva les plus grandes difficultés à le sortir de ce pétrin puis à dégager le parachute sans trop l'endommager.

Un autre incident beaucoup moins grave concerna Jean-Pierre Lamy, très simplement, poussé par ce vent imprévu, il dériva et pour finir, passa à travers le toit d'une mechta. Par la seule ouverture faisant office de porte et de fenêtre, on aperçut une nuée de poules en jaillir, escadrille de volatiles suivie par une bonne femme qui hurlait de terreur en tirant derrière elle une ribambelle de gamins. A croire que le diable en personne avait fait irruption par la toiture. Bien entendu, devant une telle scène nous étions écroulés de rire, incapables de porter le moindre secours tant au coupable qu'aux victimes. Bien qu'ayant subi un choc, Jean-Pierre ne semblait pas en piteux état, il disait souffrir légèrement du genou. Cinquante années plus tard cette aimable plaisanterie lui valut de passer sur le billard pour recevoir, me semble-t-il, une prothèse.

Une autre fois, notre inconscience faillit nous coûter cher, très cher même et ce parce que à force de partager nos joies, nos peines, nos actions, nous pensions que notre mascotte avait oublié quelque part son raisonnement de chien et que désormais elle pensait comme nous. *Goliath* qui avait l'habitude d'utiliser l'hélicoptère, sans que l'on prête la moindre attention à sa présence, fit de même lors d'un saut et tout naturellement, nous suivit dans l'avion. Calmement, il se coucha contre le poste de pilotage, c'est-à-dire à côté des premiers embarqués et des derniers à sauter. Ce chien était tellement intégré à l'Escadron que sa présence en quelque lieu que ce soit nous semblait des plus normales, à vrai dire nous ne prêtions pas plus ou pas moins attention à lui qu'à un autre camarade. Après sa boucle au dessus de la mer, l'avion se présenta au dessus de la zone de saut. La lumière verte s'alluma, suivie aussitôt de l'assourdissant klaxon. La sortie s'effectuant par les deux portes et, par jeu, les suivants poussant les précédents de l'épaule, l'avion se vidait rapidement. Personne ne pensait à *Goliath* qui tranquillement suivait le dernier et s'apprêtait aussi à passer la porte, sans songer un seul instant que nous n'étions pas en phase de posé héliporté et qu'il n'était pas équipé d'un parachute. Nous nous rendîmes alors compte que *Goliath* n'était pas parvenu à faire la différence entre un avion et un hélicoptère. Par bonheur, le largueur comprit immédiatement la situation, il bondit sur le chien et l'attrapa à plein corps au risque de se faire

mordre. Heureusement, ce jour là notre mascotte était de bonne composition, il accepta la retenue. Ce ne fut qu'à la restitution des parachutes que l'on eut connaissance de l'incident et que l'on fut pris de sueurs froides. Désormais, *Goliath* fut privé définitivement de promenade en avion. L'aimable plaisanterie consistant à sauter collés les uns aux autres valut quelques désagréments à certains. Il y existait notamment le risque de *pompage d'air*, phénomène que j'ai déjà évoqué plus haut. Une autre fois, un copain en faisant une glissade pour s'éloigner d'un parachute, ne vit pas un autre, voisin du sien, et passa à travers les suspentes de son parachute. Résultat, une voilure refermée, un parachute ventral tiré mais non ouvert a cause des turbulences et un atterrissage avec une seule voilure pour deux. Beaucoup de frayeur mais, par bonheur, pas la moindre casse. Quant à moi, il m'arriva un jour de subir un important retard à l'ouverture. Je sortis de l'avion et, comme habituellement, mon parachute se déploya normalement. Cependant, un phénomène m'alerta. Je sentais que je chutais, mais en plus je voyais les gars qui étaient sortis avant moi remonter. Je levai les yeux et je vis ma voilure, une belle voilure blanche qui froufroulait dans l'air en refusant de se gonfler, les bords d'attaque probablement collés par l'électricité statique. violemment, j'écartai les élévateurs et un magnifique champignon blanc s'ouvrit enfin. J'en fus quitte pour l'achat d'une caisse de bière, ce qui était de coutume pour celui qui se retrouvait accroché sous un pépin blanc. Pourtant, cet incident anodin qui m'avait plutôt amusé me donna à réfléchir. Quelle aurait été ma réaction ou celle d'un bonhomme effectuant son premier saut ? Il y a de fortes chances pour que le contact avec la planète se soit révélé brutal.



Le camp Pehaut à Philippeville

Les opérations continuent

Les opérations reprirent de plus belle dans les coins les plus pourris du pays, sans grands résultats hélas ! Nous n'en étions plus à la recherche de grosses bandes, ni même de katibas, elles avaient été démantelées. Les passages depuis la Tunisie étaient l'exception. Tous les prisonniers avouaient les difficultés qu'ils éprouvaient à acquérir armes, munitions, médicaments et aussi nourriture quotidienne. Sur le terrain, le FLN était battu, vaincu, annihilé, je dirais même humilié. A notre grand désespoir, après des marches harassantes, après des heures d'embuscade, nous nous heurtions à quelques pauvres types armés simplement de fusils de chasse ou de revolvers dont la jeunesse remontait au Siècle écoulé.

Début avril 1960, enfin du nouveau ! Une forte bande avait réussi à franchir le barrage et était entrée sur le territoire algérien. Ce fut l'alerte immédiate. Les camions passèrent dans les rues de Philippeville afin de récupérer les permissionnaires. Le ramassage fut très vite effectué parce que, hormis les bistrotts et les bordels, il n'y avait guère d'autres lieux de détente. Le convoi emportant le Régiment roula une grande partie de la nuit, beaucoup d'entre nous enroulés dans des djellabas récupérées sur des fellaghas malchanceux, dormaient à même le plancher du véhicule. Au matin, la longue file s'arrêta sur un site merveilleux, le lac aux Oiseaux. Je découvrais ce lieu enchanteur car je ne connaissais que très peu le Constantinois, mise à part la région de Djidjelli. La Kabylie était la zone la plus éloignée, au cœur de laquelle avaient pu nous conduire nos promenades hebdomadaires.

La route longeait cette immense étendue d'eau, parsemée d'une flore des plus variées. Au loin la ville de Bône laissait deviner quelques immeubles, sans doute les plus hauts. Une *Caravelle* décolla, marquant ainsi l'emplacement de l'aéroport de cette grande ville au caractère si typique. Les Bônois étaient, disait-on, les Marseillais de l'Algérie. Une phrase résumait l'emphase de leurs habituels propos :

Rien que tu vois le cimetière de Bône, que l'envie de mourir y te donne !

Sur les eaux du lac nageait et voletait une infinité d'oiseaux des plus divers, je distinguais différentes espèces de canards, mais aussi, me sembla-t-il, une ribambelle de flamants roses dans le lointain dont les silhouettes tremblotaient légèrement sous l'effet de l'évaporation matinale. Cette nappe d'eau douce s'étalant largement en bordure de mer constituait un havre idéal de réconfort pour les nombreux migrateurs qui s'étaient, ou allaient s'aventurer dans la longue traversée de la Méditerranée.

Bientôt les lourds hélicoptères s'annoncèrent. Ce fut tout d'abord un grondement lointain qui se transforma bien vite en un vacarme accompagné d'une tempête de poussière et de fétus d'herbe sèche due aux turbulences générées par le brassage de leurs pales. L'Escadron embarqua. Le vol s'effectua au dessus d'une région montagneuse recouverte de broussailles et d'arbres. Bref, un vrai piège qui ne permet de découvrir l'ennemi, tapi dans cette végétation, uniquement après que celui-ci ait ouvert le feu. Ce premier contact dans une telle situation s'avère toujours meurtrier pour les éclaireurs de pointe. Je songeais à nos camarades du 9^{ème} RCP qui, en ces mêmes lieux, avaient perdu une compagnie après que trois cents adversaires puissamment équipés d'armes automatiques et restés camouflés jusqu'au dernier moment en lisière de forêt, les aient pris sous leur feu avant de leur donner un assaut aussi brutal que soudain, alors qu'ils allaient aborder la zone boisée et ne disposaient d'aucun abri.

Les hélicos nous déposèrent dans une clairière. Méfiant, en cours de vol j'avais vérifié et lové ma bande de cinquante cartouches dans la sacoche de toile accrochée à même le fût de ma AA 52 et,



▲ Défilé du Régiment dans le camp Préhaut à Philipeville, Jean-Charles de Coligny homme de base avec les lunettes noires

▼ Le lac des Oiseaux



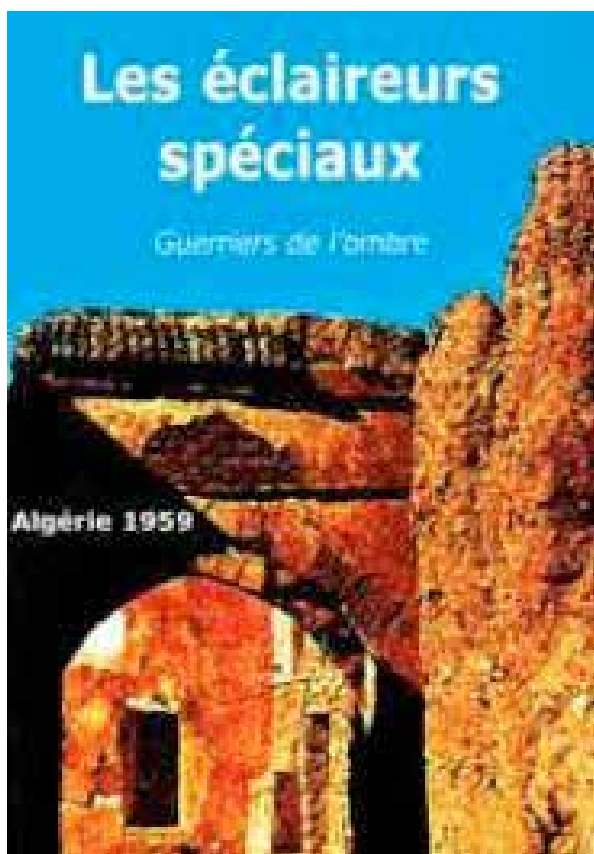
par précaution supplémentaire, j'avais demandé à mon chargeur de préparer une autre bande et de se la passer autour du cou de façon à être prêt à déclencher un feu d'enfer au cas où. L'aviation avait procédé à plusieurs passages afin de mitrailler, par prudence, la zone sur laquelle nous allions être débarqués ainsi que ses alentours immédiats. Bien entendu, nous n'avions pas attendu le posé complet et nous avons commencé à sauter alors que l'appareil se trouvait encore à environ deux mètres du sol. Ce fut le rush vers la lisière, la ligne d'éclaireurs rafalant à priori la ligne d'arbres. Le paysage était vide. Embuscades et ratissages se succédèrent sans résultats. Les types qui avaient passé la frontière s'étaient complètement dissous dans la nature et restaient invisibles aux yeux de l'aviation d'observation. Cette virée sur la frontière tunisienne me permit de faire deux découvertes.

Première découverte : Il existait des cerfs en Afrique du Nord, ou tout au moins il en existait dans cette région. Bien que nous n'ayons pas vu d'animal vivant, nous découvrîmes de nombreux bois au cours de notre fouille. Par la suite, j'appris qu'il s'agissait du cerf de Berbérie, c'est un animal légèrement plus petit que son cousin d'Europe. Son habitat se cantonne aux massifs situés au voisinage de la frontière algéro-tunisienne.

Deuxième découverte : Des commandos français opéraient dans la zone, mais curieusement ils ne portaient pas nos uniformes mais ceux de nos ennemis, c'est-à-dire le treillis kaki, ceinturon de cuir, casquette de toile du type qu'affectionnaient nos amis cubains. Surprise suprême, certains portaient des pattes d'épaule, non avec nos habituels galons, mais avec des étoiles, à l'image des gradés fellas. Un silence total fut la seule réponse à nos questions quand celles-ci se faisaient plus précises. Je pense que ce type de mission avait été dévolu aux gars du 11^{ème} Choc. Curieusement, ce régiment n'était pas rattaché au ministère des Armées, mais à celui de l'Intérieur. Je sus, plus tard, que des éléments opéraient, en toute discrétion, de l'autre côté de la ligne électrifiée, afin de semer le trouble tant dans l'armée tunisienne que dans les camps d'entraînement des fellaghas. Une fois même, ils réussirent, paraît-il, à déclencher une confrontation entre ces deux forces. Après quelques jours, nous reprîmes la route de Philippeville.

Lors de l'assemblée générale de l'ACUF (Association des Combattants de l'Union Française), qui s'était tenue en août 2006 à Neuvy-sur-Barengeon, le hasard a fait que j'ai rencontré à notre table, le colonel Lemonnier qui, à l'époque, était le lieutenant qui très probablement commandait ce détachement. La tenue fellagha leur permettait de se faire passer pour un groupe en provenance de Tunisie venant de passer le barrage et cherchant à gagner au plus tôt la Kabylie, considérée comme zone moins exposée. Recevant ainsi l'aide de villageois, de guides et de ravitailleurs, ce commando pouvait ainsi, non seulement remonter la filière logistique, mais avec un peu de chance être mis en contact avec un autre groupe rebelle errant dans la région.

Michel Lemonnier, le temps de la retraite venu, a écrit un livre relatant cette aventure. Bien entendu, intéressé par le sujet, je ne pouvais faire moins que d'en acquérir un exemplaire qu'il m'a gentiment dédicacé. Son titre : *Les éclaireurs spéciaux*.





T. Biskriou

Quelques faits

Ce fut vers cette époque qu'un accrochage eut lieu entre quelques bonhommes armés et une compagnie du Régiment. Je ne me rappelle ni la date ni la région avec exactitude. Un point reste certain, la mer était proche et le terrain était recouvert d'une épaisse forêt abritant de nombreuses hordes de singes. Au cours du ratissage succédant à la courte bataille, un camarade de cette autre compagnie aperçut, blottie haut dans la fourche d'un arbre, une forme humaine revêtue d'un treillis, il lui expédia aussitôt une rafale afin de parer tout éventuel envoi de grenade. Le corps chuta de branche en branche et tomba lourdement au sol. Surprise, c'était une femme. Les papiers retrouvés sur elle indiquaient qu'elle était de nationalité italienne et qu'elle exerçait le métier d'infirmière. Était-elle venue se perdre dans ce maquis par amour ou par idéal politique ? Nul ne connut et ne connaîtra la réponse. Elle-même ne put fournir d'explication, elle était morte bien avant de toucher terre.

La région de Djidjelli nous fut attribuée. Le terrain accidenté, les reliefs importants et la végétation, composée principalement de chênes verts et de chênes lièges, offraient un véritable sanctuaire à nos ennemis. Les troupes du secteur, pauvrement armées, mal encadrées et peu ou pas aguerries n'osaient pas fréquenter les zones autres que celles voisines des grands axes, quant à s'aventurer en pleine montagne, rechercher le contact ou monter des embuscades aux environs d'anciennes mechtas, ce n'était pas même pensable pour ces pauvres gars qui avaient eu la malchance de tomber dans des unités peu accoutumées à être confrontées au feu.

La plage de Djidjelli était magnifique, c'était une immense étendue de sable fin sur laquelle des vaguelettes venaient mourir dans un léger clapotis. L'eau était d'une clarté irréaliste. Selon la profondeur et la nature des tapis d'algues, elle variait du bleu au vert. En bordure de plage, se dressait l'*Hôtel-Casino*, c'était un établissement renommé qui, au temps de l'Algérie heureuse, accueillait nombre de touristes. La sœur de mon père et son mari, ainsi que mes deux cousins André et Jacques, y avaient passé quelques jours de vacances et nous les avions rejoints, le temps d'un week-end. Sur la terrasse empiétant sur la grève, le soir venu, un orchestre avait créé l'animation, des couples dansaient insouciantes, ignorant qu'ils vivaient là des temps qui plus tard ne seraient que souvenirs emplis de profonde nostalgie. Henri Salvador, susurrant en chanson racontant l'histoire d'un loup, d'une biche et d'un chevalier :

Une chanson douce que me chantait ma Maman,

En suçant mon pouce, j'écoutais en m'endormant

La petite biche est aux abois...

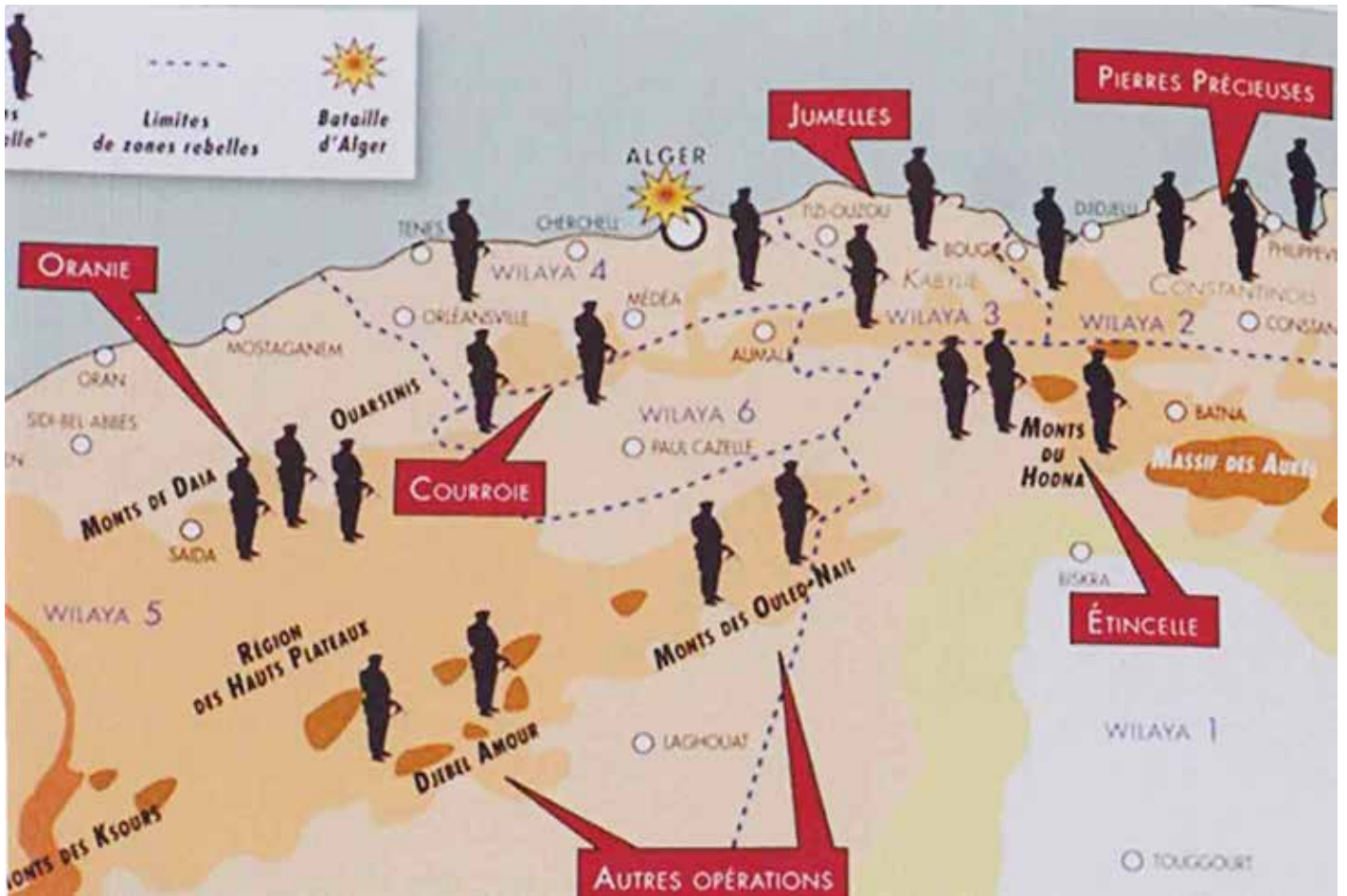
Après quoi, le chanteur enchaînait, toujours en chanson, l'histoire d'une abeille :

Une abeille un jour de printemps,

Voletait, voletait, gaiement...

À croire que l'auteur de cette histoire à dormir debout avait abusé de la bouteille ou fumé quelques joints, à moins que le résultat soit le cumul des deux. Pour la première, les paroles narraient l'histoire d'une biche qui allait être attaquée par un loup, mais par bonheur le *Chevalier Blanc*, passant par là, mit le loup en fuite, réconforta la pauvre biche qui, à la grande surprise de son sauveur, se transforma en princesse. Résultat le barbecue qu'il avait prévu d'organiser au château n'eut pas lieu, faute de venaison. Quant à la seconde, j'avoue à ma grande honte que j'ignore ce que devint cette pauvre abeille. Il se pourrait qu'à l'heure actuelle elle pointe au chômage à cause des pesticides.

Pour l'heure, le silence avait succédé aux chansons sirupeuses. La voix d'Henri Salvador s'était



▲ *Les opérations du 1^{er} RCP*

▼ *Le NC 854 de l'Aéro-club de Djidjelli survole la plage et l'Hôtel-Casino*



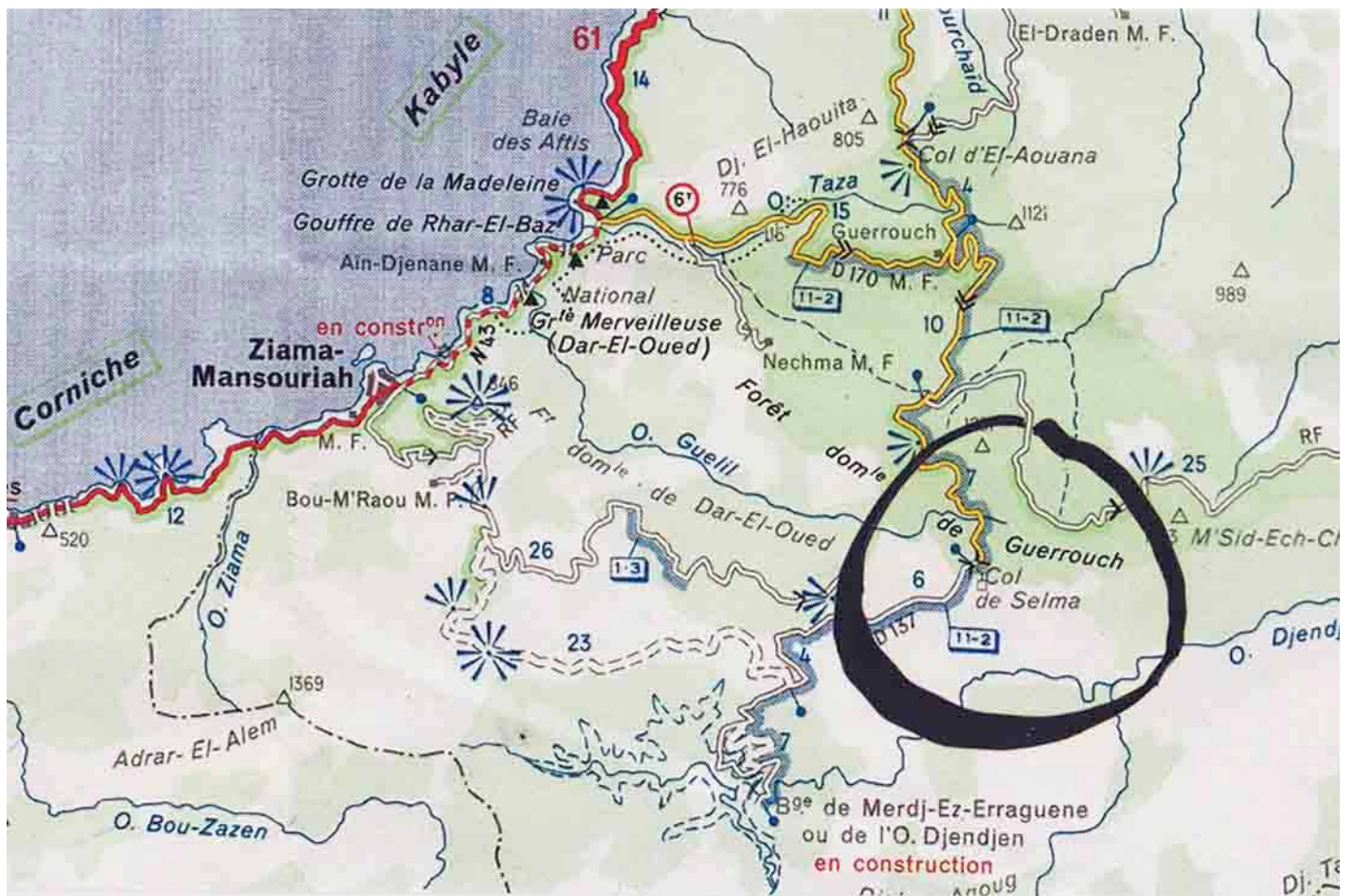
Plage casino djidjelli

tue depuis fort longtemps et l'accueillant hôtel avait été réquisitionné, me semble-t-il, par l'Armée. Quant à la biche, il y avait belle lurette qu'elle avait probablement été bouffée. Quant au chevalier, compte tenu de son train de vie et du coût monstrueux de l'entretien du château, il avait probablement dilapidé la fortune familiale puis, atteint d'un lumbago et de rhumatismes, il avait attrapé une cirrhose à force de téter la bouteille. Ensuite, il avait disparu dans les brouillards du temps passé. Seuls subsistaient les loups, et les loups c'était sans doute nous. En effet, tout comme eux, nous chassions en meute et nous avions les crocs acérés.

L'Escadron prit la route de Texenna et, ironie du sort, nos véhicules reçurent l'ordre de s'arrêter à hauteur des lieux qui jadis recélaient les bâtiments de la colonie de vacances de la Police. Les bâtiments avaient été rasés, pratiquement au niveau du sol, et les matériaux emportés. Il ne restait rien de ce qui avait constitué mon univers durant quelque temps, c'était bien loin tout ça, ça datait même de nombreuses années qui me paraissaient des siècles. En réalité, seulement une dizaine d'années s'étaient écoulées. Le ruisseau qui servait à nos ablutions cascadait toujours, son eau me semblait toujours aussi fraîche et aussi limpide qu'autrefois. Elle constitua l'essentiel de nos approvisionnements et nous y emplissions nos gourdes. Par bonheur, nous étions immunisés contre toutes les maladies que nous aurions pu attraper en temps normal et principalement la typhoïde. Ce site constitua notre camp de base pendant une semaine environ. Bien que mon séjour en ces lieux, en des temps antérieurs, ne m'ait pas laissé un souvenir impérissable, cette désolation m'atteignit car en fait, c'était le témoignage d'une partie de mon enfance qui s'était totalement effacé de ces montagnes. Je gardais toutefois le souvenir de notre moniteur, un nommé Lamblin, qui avait dû suivre sa formation dans un camp de *Marines*. Il ne parlait pas, il gueulait. Un jour il disparut, le chef de camp l'ayant instamment prié de préparer ses bagages et de rentrer sur Alger avec le premier autobus.

Nous rayonnions tout autour de mon ancien camp, cela de jour comme de nuit. Nous nous positions en embuscade au long de sentiers, nous ratissions aussi le terrain lors d'opérations de plus grande ampleur. Seul tombait dans nos filets un gibier de peu d'importance. Après ces quelques jours, nous redescendîmes vers Djidjelli, traversâmes la ville et nous prîmes la route de Bougie. A une vingtaine de kilomètres de là, après avoir suivi la magnifique côte rocheuse, notre convoi prit une étroite route de montagne qui nous mena sur les sommets en un point appelé Le Col de Selma, proche d'un lieu-dit nommé Bir-el-Hallouf, un lieu stratégique car il se présentait comme un promontoire couvert d'arbres, surplombant deux vallées. Les tentes individuelles furent montées au col de Selma, au milieu de nulle part, dans l'immensité d'une forêt de chênes-verts. Nous étions momentanément chez nous, en pleine zone interdite. Notre terrain de chasse s'étalait immense à nos pieds. S'il était vrai que les sangliers pullulaient, il était aussi vrai que les fells grouillaient car bêtes comme hommes n'avaient jamais été chassés. Nous étions décidés à changer la donne et d'y faire régner une totale insécurité. C'était dans ces lieux que, dans les années 1930, des chasseurs de Djidjelli avaient tué l'une des dernières, voire la dernière, panthère d'Algérie. Quel gâchis et quelle monstrueuse bêtise ! Cette pauvre bête ne dérangeait personne, elle se nourrissait de singes et de sangliers.

Nous éclations par sections afin de couvrir un maximum de terrain. Nous trouvant en crête, sur la ligne de partage des eaux, de nombreux vallons descendaient du côté ouest en s'évasant vers la mer, alors qu'à l'est nous surplombions une large vallée au fond de laquelle coulait un oued. Au temps de l'Algérie en paix, il était certain que cette région recélaient une forte population de paysans. Les restes de moulins à huile ainsi que les ruines de maisons forestières témoignaient de cette activité passée. Dès la nuit tombée, nous partions nous placer dans des coins pouvant servir



▲ Le col de Selma

▼ La dernière panthère tuée à Djidjelli



de points de passage. Il nous arriva, à maintes reprises, d'ouvrir le feu sur des ombres. Au matin, nous découvrions des traces de sang sans savoir si c'était une bête ou un homme que nous avions touché. Alors, on changea de méthode, nous nous déplaçons de nuit et durant la journée, nous nous faisons invisibles. Au début cela donna quelques résultats, mais bien vite l'ennemi trouva la parade. Bien que la zone demeurât interdite aux populations, il envoyait en avant nombre de femmes et d'enfants qui avaient pour mission de fouiller et de battre les broussailles situées de part et d'autre des pistes que devaient emprunter, avec un décalage dans le temps, les hommes en armes. Il était évident que nous n'allions pas ouvrir le feu sur ces gens là, c'est à dire sur des femmes et sur des gamins, même s'ils n'avaient pas à se trouver en un tel lieu. Quand nous étions découverts, nous nous contentions de jouer aux méchants. *Goliath*, quant à lui, jouait au chien méchant en aboyant et en faisant semblant de vouloir mordre. Ce jeu devait follement l'amuser, nous avions parfois l'impression qu'il tenait ce rôle en riant aux éclats, gentil comme il était je pense qu'il ne savait pas même mordre.

A notre tour, il fallut innover. Nous nous faisons discrètement visibles sur un lieu, comme si nous voulions nous cacher en étant beaucoup trop maladroits pour le faire dans les règles de l'art. Pendant ce temps, d'autres allaient se confondre dans le paysage, mais ailleurs. En ces cas là, nous ouvrons rarement le feu, si les types n'étaient pas nombreux nous préférons les attraper pour obtenir des renseignements. Un jour cependant, nous fûmes trahis. L'auteur de cette trahison fut un ami, il faut dire que l'on est toujours trompé par ses amis. En l'occurrence cette fois-ci ce fut *Goliath*. Afin d'être encore plus discrets, il avait été convenu que le chien ne bougerait pas de notre base avancée. Tout se déroula comme convenu, les éléments prirent position, notamment l'élément camouflé. Soudain au matin, un bruit de galopade se fit entendre, nous crûmes à l'approche d'un sanglier. Horreur, c'était *Goliath* qui avait suivi notre piste avec pratiquement douze heures de décalage et qui venait nous retrouver. Tout à sa joie de nous avoir rejoints, il aboyait jappait, sautait après nous. Il fallut bien entendu démonter l'embuscade. Une autre fois, dans des circonstances analogues, il se livra seul à une chasse au sanglier. La bestiole étant passée à nos côtés sans nous détecter, il ne put se retenir de la poursuivre, aboyant tout au long de sa course. Alors, il fut décidé qu'un commando, réduit à une douzaine d'hommes, jouerait aux fellaghas durant quelques jours. Ce qui signifiait que tout contact serait rompu avec le reste de l'Escadron, y compris le contact radio. Seule serait actionnée au profit du camp de base, la poignée du poste PP8 qui deux fois par jour et à heure fixe émettrait durant quelques secondes un crachotement. La liaison normale ne devant s'effectuer que sur ouverture du feu, de la part de l'Escadron ou du Commando.

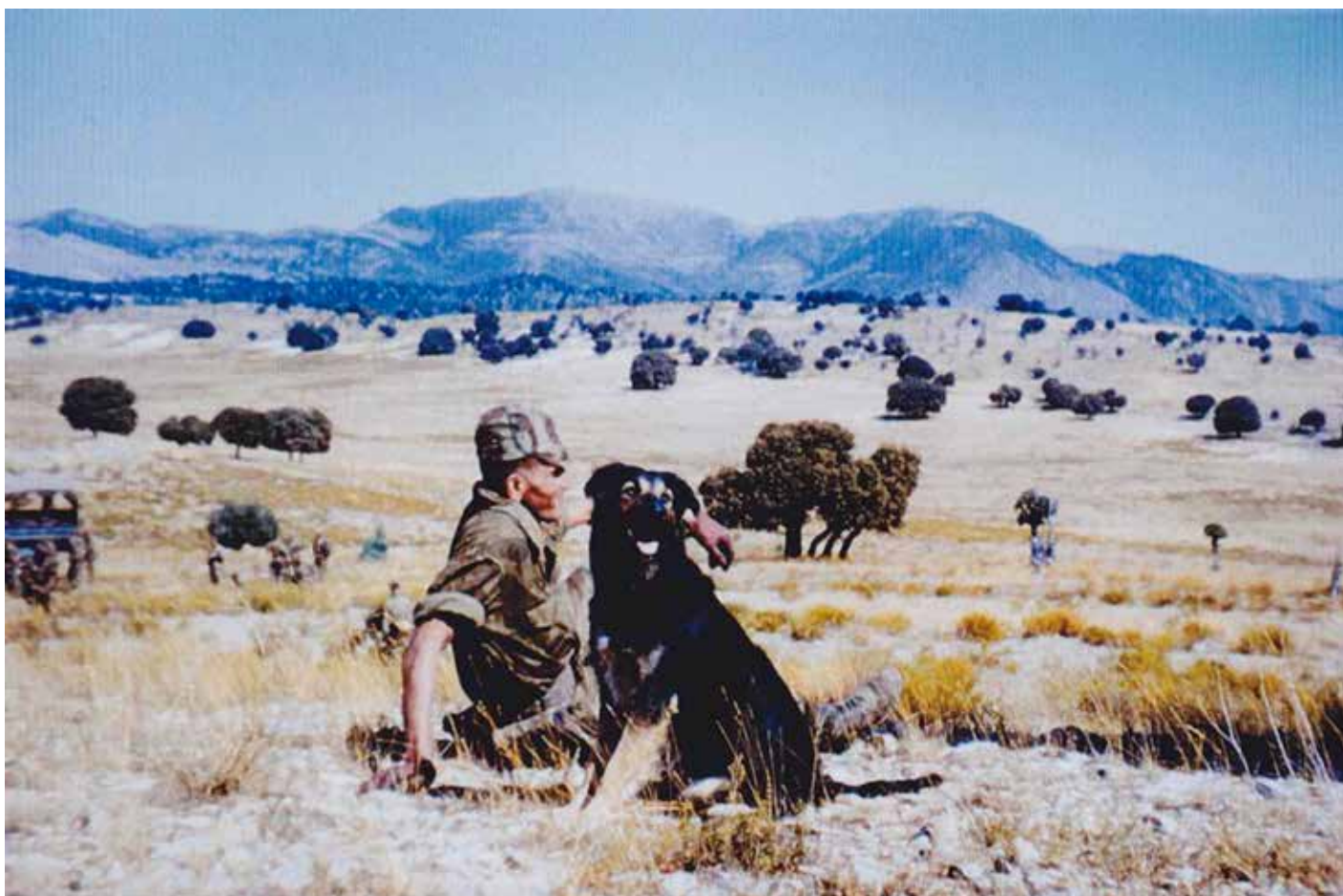
Ce dispositif perdu en pleine nature se composait d'un sergent, notre ami Jean-Charles de Coligny, qui termina sa carrière militaire avec le grade de colonel, de Labat, un autre sergent appelé natif des Landes, de Juclas (caporal-chef), de Laffaille et de moi-même. Nous étions renforcés par cinq Harkis qui s'étaient révélés de redoutables combattants parce que chacun voulait faire payer au FLN le massacre de membres de sa famille.

Comme à son habitude l'Escadron se mit en place dans une discrétion totalement indiscrete. La journée se passa ainsi, en fausse embuscade. La nuit venue, les membres du Commando se débarrassèrent de leur uniforme habituel, passèrent un treillis kaki et une coiffure typiquement fell, soit un béret noir, soit une casquette cubaine, pour certains une djellabah compléta la panoplie. Les visages furent passés au cirage noir. J'abandonnai ma fidèle AA 52 au profit d'une MAT 49, et nous fîmes provision de grenades, quelques engins au phosphore mais surtout des quadrillées américaines. Nos musettes furent remplacées par des sacs à dos avec vivres et eau pour prati-



▲ *Un chouf pris dans les broussailles*

▼ *Sarlanga et Goliath dans la région de Kenchela*



quement une semaine, le tout complété par une dotation supplémentaire de munitions de 9 mm. Toujours dans la même discrétion indiscrete, le reste de la compagnie regagna le camp de base nous abandonnant sur place, laissant croire aux éventuels *choufs* que le terrain était désormais libre. Nous plongeâmes dans la vallée afin d'être installés avant le lever du soleil en bordure d'une étroite piste sur l'autre versant. En ligne, espacés de quelques mètres, il fallut descendre à travers la végétation une pente qui s'accroissait à en devenir presque un à-pic au voisinage d'un ruisseau qui courait dans le fond. Une première halte et un regroupement s'effectuèrent au ras du filet d'eau, le temps de souffler un peu avant d'attaquer la pente de l'autre versant. La marche reprit. Bien avant l'aube nous posions enfin le pied sur l'étroit sentier au long duquel nous devions nous fondre. Durant cette marche, les Harkis marchaient en tête de façon à pouvoir répondre en arabe à tout guetteur ennemi. Combien de fois, lors de marches de nuit nous avons entendu cette interrogation sortir de l'ombre :

— *Schkoune ada ?*

Question qui peut se traduire par :

— *Qui est là ? ou Qu'est-ce que c'est ?*

Généralement l'éclaireur ne répondait pas, il balançait une rafale. Mais dans ce cas précis, un guetteur, et de plus un guetteur mort, ne présentait aucun intérêt, il nous fallait un plus gros morceau. Aussi, un Harki en faisant passer notre troupe pour une bande de fells égarés, pouvait inspirer confiance au bonhomme, ce qui aurait permis de l'approcher et de le cravater en douceur afin qu'il puisse nous fournir des renseignements sur l'organisation locale.

Arrivé sur les lieux, notre petit détachement se scinda en deux groupes distants d'une centaine de mètres et chaque groupe s'étala sur une quinzaine de mètres, se fondant dans les buissons. Nous étions invisibles de la piste. Le jour se leva sur dix types exténués. Un homme veillait, les autres dormaient sachant qu'à la moindre alerte, il suffisait de secouer le copain pour que le réveil se fasse en chaîne. Sur le versant d'en face, l'Escadron faisait son cinéma habituel afin d'attirer l'attention sur lui. Une journée s'écoula, puis une nuit encore. Rien ne bougeait, à part des sangliers qui passaient à quelques pas de nous. Inquiets, car ressentant sans doute une présence étrangère, ils levaient la hure mais ils ne nous détectaient pas et repartaient tranquillement.

Nous mangions nos rations couchés sur le ventre, il faut bien reconnaître que cette position n'était pas très pratique et quand une envie naturelle nous prenait, précautionneusement nous rampions en arrière et arrivés à quelques distance nous creusions un trou au poignard, trou que l'on rebouchait après et l'on regagnait notre emplacement initial. Bien que nous ayons du Nescafé dans nos rations, il n'était pas question de faire un quelconque feu et encore moins de préparer du café, car cette boisson embaume et signale une présence. Nous avons vécu, à notre avantage, l'expérience de cette odeur. Un matin, alors que nous approchions une ancienne maison forestière en ruine, notre odorat détecta une bonne senteur de café. Avec toutes les précautions d'usage on entama les manœuvres d'approche et l'on finit par apercevoir un bonhomme qui en préparait une pleine bassine. Ou le type aimait cette boisson d'une manière inconsidérée, ou il attendait une bande de copains. On préféra patienter avec lui mais à distance, dans l'attente de l'arrivée de ses futurs invités, mais soudain, le bonhomme sursauta et regarda dans notre direction. Avait-il été alerté par un reflet de jumelles ou de verre de montre ? Quoiqu'il en fût il se leva et partit en courant. Brégnau, un caporal qui se trouvait dans un bon axe de tir, lui envoya deux coups de carabine US, le type encaissa, l'on vit bien qu'il avait été touché, mais il bascula dans les buissons et disparut. Quelques traces de sang confirmèrent bien la précision du tir. La bassine de café continuait à répandre sa bonne odeur. Elle fut appréciée.



Départ au petit matin du caporal-chef Brégnau

Une journée s'écoula lentement, la nuit revint. Tout restait calme. A l'aube, un ou deux coups de fusil claquèrent sur l'autre versant, comme convenu le PP8 fut allumé :

— *Commando Orange écoute.*

— *Ici Orange autorité, démontez immédiatement le dispositif. Je répète. Démontez immédiatement le dispositif. Rendez-vous sur vos positions de départ. Heure d'arrivée estimée dix heures. Restez en contact radio permanent. Une opération d'envergure est en préparation. Ouvrez l'œil. Nous nous tenons prêts à vous tendre la main. Le Piper reste en éclairage. Chasse en appui immédiat. Dès rassemblement, incorporation à partir de nos bases dans dispositif régimentaire. A vous !*

— *Ici Commando Orange reçu 5 sur 5. Affirmatif pour contact 10 heures. Je répète : Dix, deux fois cinq. Piper à notre verticale. Panneau blanc en évidence sur le sac de l'éclaireur de pointe pour repérage aviation. Départ immédiat confirmé. Terminé pour nous.*

— *Terminé pour moi.*

Cet appel voulait dire que nous étions, sinon en potentiel danger, tout au moins en mesure de nous trouver au contact si nous tombions sur la bande signalée, ou plus exactement si elle nous tombait dessus. Il était probable qu'une katiba, soit plus de cent types, était susceptible de se tenir dans le secteur. Pour être plus légers, nous nous débarrassâmes du superflu, notamment les rations. Les boîtes de conserves collectives de un kilo environ, furent crevées au poignard et jetées. Avec précaution on entama la descente. Comme lors de l'aller, le regroupement s'effectua dans le ruisseau, les gourdes furent complétées.

Puis l'ascension commença sous un soleil brûlant. Nous étions à bout de force, plusieurs haltes furent nécessaires pour nous permettre de souffler en attendant de retrouver à l'heure convenue les amis. Ils furent heureux de nous voir apparaître, crevés, crasseux, mais en bonne santé malgré tout. Depuis des heures, ils se tenaient prêts à dévaler la pente pour nous porter secours en cas de mauvaise rencontre. C'était bien une katiba qui, grâce aux renseignements obtenus, grenouillait dans le coin ou qui ne faisait que passer dans le secteur pour tenter de rejoindre un sanctuaire moins dangereux pour elle, curieusement elle était commandée paraît-il par un Vietnamien. Effectivement, il y avait du monde dans le coin, les renseignements étaient bons, l'accrochage eut lieu assez loin de nous, dans le courant de l'après-midi. Ce fut une autre compagnie qui en bénéficia, malgré tout une grande partie de la bande parvint à s'enfuir. Parmi les morts, un asiatique fut relevé. Quand nous étions en planque dans de pareils coins, pour des raisons de sécurité, la mise en place de sonnettes s'avérait nécessaire. C'est-à-dire que trois ou quatre camarades se postaient, soigneusement repartis autour du groupe principal à une cinquantaine de mètres de celui-ci, afin que les gens en embuscade ne soient pas pris au dépourvu, malgré la présence d'autres guetteurs rapprochés, par l'intrusion inopinée d'un commando ennemi. Or un jour, il arriva qu'un camarade d'une autre section, un nommé Maréchal, envoyé en poste avancé mais lassé par cette attente solitaire trouvée bien trop longue suite à une totale absence de relève, remonta avec précaution vers le groupe. Horreur le groupe n'y était plus, le chef de section avait reçu l'ordre de départ et l'avait oublié. Sale affaire !

Se retrouver seul en cet endroit désolé, avec des fells qui épiaient et pouvaient se trouver à quelques pas, n'était pas très réjouissant. Le camp de base étant à quatre ou cinq kilomètres, ce pauvre Maréchal qui disposait ce jour là d'un fusil et non de son habituel AA 52 et de son Mac 50, fit monter une cartouche dans la chambre au cas où. Faire monter une balle dans la chambre de tir constituait une action que nous accomplissions au tout dernier moment et seulement quand l'ouverture du feu nous paraissait imminente. Précautionneusement il prit la direction du camp.



▲ *Ratissage en Kabylie*

▼ *Le radio Bourgeois, dit Nounours*



Il marcha ainsi quelque temps, quand soudain un bruit de branches piétinées se fit entendre, il observa et à sa grande surprise aperçut *Goliath* qui venait vers lui.

Pourquoi ce chien qui était avec le gros de l'Escadron était-il reparti brutalement seul à travers la nature ? Comment savait-il que ce camarade était perdu dans ces reliefs tourmentés ? S'était-il rendu compte que Maréchal manquait à l'appel ? Aucune réponse à ces questions ne put être apportée.

Marchant devant notre camarade à quelques pas, *Goliath* jouait les éclaireurs de pointe. Il ouvrait la voie en furetant dans tous les coins suspects, n'hésitant pas à fouiller les buissons importants et reniflait le sol afin de démasquer toute odeur inhabituelle. Alors que nous allions prendre notre repas, l'on vit soudain apparaître au haut du sentier nos deux amis. Nous fûmes tous en proie à une peur rétrospective quand nous eûmes les détails de cette marche solitaire. Granger, notre capitaine qui commandait l'Escadron, furieux d'une telle désinvolture inacceptable dans un régiment para, convoqua le chef de section, un nommé P., lieutenant de carrière, il lui demanda de rassembler aussitôt ses affaires. Sur le champ, il le fit reconduire à Djidjelli, l'excluant ainsi non seulement du Régiment, mais le déclarant désormais inapte à servir dans les troupes aéroportées. Je devais revoir P. une quinzaine d'années plus tard, alors que nous habitions en Auvergne. Il avait été nommé au poste de DMD, c'est-à-dire Délégué Militaire Départemental, il portait alors ses galons de commandant et avait un rôle d'interface entre les autorités civiles et les autorités militaires.

Le capitaine Granger fut élevé au grade de chevalier dans l'ordre de la Légion d'Honneur. Dans notre campement de fortune, il organisa une petite cérémonie afin d'arroser l'événement au profit de l'ensemble de l'Escadron. Ce fut parfait : Petits gâteaux secs et champagne. Il faut dire qu'au 1^{er} RCP, le champagne semblait pouvoir couler à flot dans les grandes occasions. La première compagnie, c'est-à-dire *Vert*, comptait dans son effectif un appelé portant un nom connu dans le milieu de la viticulture : De Castellane, fils du propriétaire de la célèbre marque. Je pense qu'il y avait un roulement constant du stock entreposé dans quelques coins secrets du PC du Régiment. Bien entendu, la boisson à bulles était sinon donnée, tout au moins probablement livrée à un prix des plus raisonnables. Il en était de même pour les oignons. Des agriculteurs mis au courant de cette coutume préconisée par le colonel Coustaux, livraient systématiquement au 1^{er} RCP, à titre gracieux, des sacs de ce produit.

Dans ce type de relief accidenté, nous aimions bien porter des *jungle-boots* de toile. Ces chaussures cumulaient tout à la fois la légèreté, le pouvoir antidérapant grâce à leurs épaisses semelles munies d'imposants crampons, et offraient aussi un bon maintien des chevilles, ce qui nous permettait également de les porter lors des sauts. Hélas, la solidité n'était pas leur apanage et l'usure apparaissait de manière précoce, une déchirure s'opérait notamment entre la partie toilée qui enveloppait le pied, et la partie caoutchoutée constituant la semelle.

Si le change des pointures les plus courantes s'opérait sans difficultés grâce à la compétence des services de l'Intendance, il n'en était pas de même pour les grandes tailles. Mon copain Jacques Laffaille, pour son malheur, chaussait du 46 ou du 48 et les magasins de l'armée ne disposaient pas à titre permanent de telles pointures. Elles étaient peu demandées et faisaient donc un peu exception. Étant partis pour une nomadisation de plusieurs jours, les chaussures de ce pauvre Jacques commencèrent à lâcher. A chaque jour, ou plutôt à chaque heure, la déchirure se faisait sans cesse plus importante. Bien évidemment, des appels radio furent lancés afin que soit livré cet équipement tant désiré lors d'un héliportage. L'intendance répondait toujours négativement : toujours pas de taille en stock. Puis vint le temps où la semelle se désolidarisa totalement du



▲ *Le capitaine Granger à la tête de l'Escadron de reconnaissance Orange*

▼ *H-34*



reste. Alors Jacques, avec une suspente de parachute, se l'attacha, directement sous le pied, se confectionnant ainsi une sorte de paire de spartiates, revue et corrigée TAP, ce qui faisait rire tout l'escadron, y compris *Goliath*.

Alors qu'un hélicoptère s'était à nouveau posé afin de nous livrer eau, nourriture, munitions, mais bien entendu pas les chaussures tant attendues, Laffaille, à bout de nerfs, confia, sur ses propres deniers, une somme à un nommé Noiret (le nom a été changé par pure gentillesse de ma part), afin de procéder directement à leur achat à Djidjelli. En effet, nous pouvions profiter parfois de telles rotations pour des soins médicaux, voire pour des achats intéressants toute la section, tels que cageot de fruits, caisse de boissons, etc. Noiret qui, après dix ans de carrière, se maintenait tant bien que mal au grade de caporal-chef, était un gentil garçon mais il ne fallait pas lui commander de l'eau tiède car il aurait aussitôt couru afin de demander ce produit dans la première épicerie rencontrée. Pour tout dire, ce pauvre Noiret n'était pas très malin, pire, comme cela se dit de manière vulgaire : Il était un peu simplet. Laffaille, outre ses quelques billets, lui donna donc pour consigne de lui ramener une paire de pataugas ou chaussures similaires, d'une pointure à sa taille, à acheter non chez le premier marchand venu, car la vente de ce produit faisait l'objet d'un certain embargo, mais où il pourrait trouver ces *jungle boots*. Il lui précisa de ne pas hésiter à prendre plus grand si besoin était, au cas où le fameux chausseur ne posséderait pas exactement la taille demandée. Dans cette éventualité, le bout pourrait éventuellement être bourré de papier journal. En entendant ces recommandations, je me retins de rire, car une taille supérieure au 48 doit être du 50, voire plus. Je me souvenais des chaussures de *Zavatta*, ou d'un clown de même nom qui oeuvrait au sein du cirque *Antonio*. Étant enfant, je m'étranglais de rire en le voyant évoluer sur la piste et involontairement je transposais l'image sur ce pauvre Jacques, crapahutant avec de telles godasses.

Les heures passèrent, puis le *flap-flap* des pales de l'appareil en approche précéda le grondement du moteur se répercutant à travers les reliefs. L'hélico se posa dans un nuage de poussière et d'herbes sèches. Noiret s'encadra à la portière avec un immense sourire, brandissant fièrement au dessus de la tête un carton à chaussures. Laffaille se précipita, joyeux, jetant au plus loin qu'il le put, les semelles caoutchoutées et les ficelles dérisoires qui étaient censées les maintenir à ses pieds. Tout cela se perdit à tout jamais, en contrebas, loin dans la pente, dans quelques taillis broussailleux. Noiret sauta de l'engin et lui tendit la précieuse boîte en lui disant :

— *Il restait un peu de monnaie sur la somme que tu m'avais donnée, alors je suis allé au bistrot en attendant l'hélico. Quant aux Pataugas, mon vieux on peut dire que tu as de la veine. Il n'en restait plus qu'une seule paire. Malheureusement elle ne correspond pas exactement à ta pointure, il ne restait que du 41. Alors, comme tu n'avais plus de chaussures, je te l'ai quand même prise, elle serrera peut-être un peu.*

Un hurlement de désespoir jaillit de la gorge de mon camarade. Désormais nu-pieds, Laffaille dut abandonner l'opération en cours. Rageusement, il embarqua dans l'hélicoptère en criant à Noiret, qui ne semblait toujours pas comprendre les motifs de cette soudaine fureur :

— *Si j'étais aussi con que toi, y'a bien longtemps que je m'srai suicidé en m'fautant une balle dans la tronche, ou en m'faisant péter une grenade dans la gueule. Le règlement des Armées devrait interdire d'être con à ce point. Putain mais c'est pas possible des mecs aussi cons que toi, il faudrait...*

Le reste des paroles se perdit dans le vacarme de l'appareil qui décollait. Alors que l'hélico s'élevait, l'on put, durant un certain temps, apercevoir par la porte restée ouverte, un bras qui s'agitait, un poing qui se tendait, ainsi qu'un visage rouge de colère qui semblait proférer des insultes et



Jacques Laffaille

des hurlements de rage, mais c'était sans importance, ils étaient depuis longtemps couverts par le vacarme de l'engin qui s'éloignait.

Jacques Laffaille était un camarade d'exception sur lequel chacun pouvait compter, il n'était pas rare de le voir profiter d'une liaison d'hélicoptère pour embarquer et revenir une heure après, les bras chargé d'un cageot de fruits à destination du peloton mais à côté de cela, il était toujours en quête d'un mauvais coup, pour cela il s'en remettait au hasard. Une fois, il trouva une victime, totalement innocente. C'était un gentil gars du peloton, un nommé Fruehauf, il se préparait à partir pour une permission bien méritée après un an de crapahut. Il avait entassé ses affaires dans le sac marin de dotation, sorte de gros boudin kaki, dans lequel entraient non seulement le paquetage, mais bien d'autres choses encore, telles que les affaires personnelles. Le tout se refermait dans le haut à l'aide d'un mousqueton. Le bienheureux permissionnaire rentrait pour quelques jours dans le berceau familial, en France. Il lui revenait donc de transporter le bagage contenant ses affaires en empruntant les moyens de déplacements mis à sa disposition par l'Armée, c'est-à-dire camion du Train jusqu'au port, puis bateau, puis probable camion ou bus du Train pour relier le port à la gare et embarquement dans un quelconque wagon de la SNCF avant de parvenir à destination, le tout pouvant se compliquer par quelques correspondances ferroviaires.

Sous prétexte de lui payer une bière, le futur partant suivit un complice et abandonna provisoirement ce sac au pied de son couchage. Profitant de cette absence provoquée, Laffaille choisit une pierre énorme qu'il enroula soigneusement dans la toile de tente, afin qu'elle ne salisse pas les autres affaires, il la glissa au fond du sac, remit en place les vêtements au-dessus et referma le tout. Quand vint l'heure du départ, le pauvre gars attrapa le sac par la bretelle pour la passer sur son épaule et trompé par ce poids inhabituel, partit brusquement en arrière tant le fardeau était lourd. Alors prenant un air de faux jeton, le coupable, lui proposa de l'aider en portant le bagage jusqu'au camion. Devant tant de sollicitude, la victime n'arrêtait pas de le remercier et mettait cet affaiblissement subit au compte d'une fatigue générale.

À son retour, il nous avoua qu'il avait été étonné de ce poids inattendu et il n'avait pu vider le sac, qu'une fois parvenu à destination, c'est là qu'il avait eu l'explication de cet étonnant excédent. Puis le temps passa. Laffaille avait été libéré peu de temps avant que je ne le sois. J'eus la joie, vers la fin 1961 ou le début 1962, de pouvoir le contacter à nouveau. Il vint un jour me rendre visite à Alger, j'étais marié et ma femme enceinte de notre fils aîné. Il s'annonça avec une énorme boîte de chocolats pour mon épouse. Il se préparait à partir vers le Congo Belge avec Bob Denard, me semble-t-il. Puis bien des années après j'eus la surprise de le découvrir sur un écran de cinéma. Embauché à cause de son physique dans *Borsalino*, il jouait aux côtés de Delon et de Belmondo, le rôle d'un boxeur. Au cours de ces dernières années, nous nous téléphonons très régulièrement. Bientôt âgé de quatre-vingts balais, le temps n'est plus, où il courait dans les sentiers des Pyrénées avec un pneu de voiture relié à sa taille par une corde, afin disait-il de garder la forme. Maintenant, à son grand désespoir, au lieu de traîner un pneu, il traîne ses rhumatismes et son arthrose. Et puis, parmi les copains proches, il y avait Sarlanga, dit *Le beau Germain*, Algérois de naissance. Excellent combattant, il s'était rengagé peu de mois après avoir été libéré. Doté d'un physique de jeune premier, il se voyait déjà détrôner Delon. C'était un bon camarade sur lequel nous pouvions compter. Un jour à Philippeville, en passant devant un bistrot nous perçûmes des appels à l'aide.

— *A moi les Paras ! A moi les Paras !*

Ce fut une ruée vers l'intérieur de l'établissement, bérets rouges et bérets verts mêlés. Alors s'offrit un spectacle qui valait le déplacement. Debout sur une table située dans une encoignure,



L'Algérois Sarlanga, dit Le Beau Germain

son poignard dans une main, le ceinturon dans l'autre avec la boucle prête à frapper, Sarlanga faisait face à une meute de biffins qui ne lui voulait pas que du bien. L'entrée fracassante de cette multitude de bérets apaisa immédiatement les assaillants qui préférèrent nous laisser le champ libre. D'après les explications confuses de notre ami, tout avait démarré après une histoire de bonne femme. Comme dans toute histoire de ce genre, il n'y a pas grand chose à comprendre, alors je me suis gardé de tenter de le faire.

Quand le putsh des généraux eut lieu en 1961, la première image que je vis fut celle de mon ami Germain revêtu de la tenue camouflée qui, debout sur une voiture ou une jeep, invitait à grands gestes la foule à je ne sais quoi. Lors du rapatriement des Pieds-Noirs, il s'installa sur la Côte d'Azur. J'appris par Laffaille son décès autour de 2010.

Un soir, l'Escadron prit la route longeant la mer. Avec un plaisir évident, je m'aperçus que nous prenions la route du cap Aokas, lieu touristique que j'avais fréquenté avec mes parents alors que j'étais encore enfant, je devais avoir quatre ou cinq ans à cette époque. Bientôt apparut l'hôtel dans lequel nous avions goûté des jours heureux. Il ne restait plus grand-chose de ce lieu voué au tourisme. Il se présentait désormais sous la forme d'un bâtiment depuis longtemps abandonné et complètement délabré. Toujours la même chose, cette maudite guerre avec un malin plaisir effaçait tous les jalons qui avaient marqué ma prime jeunesse.

Nos camions nous débarquèrent au voisinage d'une petite plage butant sur un promontoire rocheux qui délimitait une anse. Notre chef de section nous expliqua que, suite à un renseignement considéré comme très fiable, un commando zonal d'une trentaine de types assurait la sécurité d'une maison forestière dans laquelle des chefs de la rébellion tenaient une importante réunion. En conséquence, il fallait tomber par surprise sur ce beau monde et faire des prisonniers pour en tirer d'utiles renseignements. Au pire, c'est-à-dire en cas de combat, il convenait d'éliminer un maximum de monde sauf un ou deux gars afin qu'ils parlent. Effectivement, peu après ce court briefing, les *Banane* s'annoncèrent, elles se posaient deux par deux sur la plage, dans chacune d'elle embarquaient huit hommes. Aussitôt, le gros hélico s'élevait à la verticale puis plongeait légèrement en tournant afin d'acquérir de la vitesse, avant d'entamer son ascension tout en prenant son cap. Lors de l'embarquement précédant le notre, l'appareil s'éleva de un mètre environ. Un horrible vacarme, pareil à une explosion, retentit et la *Banane* retomba lourdement au sol, mais heureusement sur ses roues. Un axe entraînant l'un des deux rotors s'était rompu. Passagers et équipage en ressortirent aussitôt, totalement indemnes. Mais le problème restait entier, il n'était pas question d'abandonner, en attendant sa réparation ou son évacuation, un hélicoptère en pleine nature et de plus en secteur hostile. Notre section fut aussitôt désignée pour veiller sur lui. Ce furent trois jours d'absolue détente qui se passèrent en baignade et en farniente. Et puis l'un de nous, sans doute poussé par la faim, émit l'idée de pêcher, idée aussitôt approuvée à l'unanimité. Nous possédions tout le matériel nécessaire, puisque nous étions pourvus d'une quantité impressionnante de grenades.

La pêche, ou plus exactement le massacre, débuta. Nous balançons nos engins simultanément par trois, afin de constituer un triangle équilatéral d'une vingtaine de mètres de côté. Après les explosions nous plongeons, la profondeur variant entre deux et trois mètres, permettait une exploration aisée. Tout d'abord, contrairement à ce qui se dit habituellement, ce n'est qu'une infime partie des poissons qui consentait à remonter. Nos victimes en grande majorité restaient soit le ventre en l'air, soit en total déséquilibre sur le fond rocheux. Pour quelques poissons de belle taille récupérés, nous avons tué des centaines de bêtes dont les plus grosses atteignaient la longueur d'un doigt. En vérité, nous n'étions pas très fiers de notre exploit.



Le sergent Labat entre dans une faille pour fouiller

Deux ou trois jours après, une équipe de l'ALAT, arriva enfin. Les rotors furent démontées en quelques minutes et le gros engin se vit remorquer à vitesse des plus réduites par une autochenille, jusqu'à son atelier. Nos vacances avaient pris fin.

L'Escadron regagna sa base avancée du col de Selma. Si dans les broussailles les sangliers se bouscullaient, dans les chênes verts c'était les singes qui pullulaient. D'impressionnants groupes de magots hantaient les lieux, signalant souvent par des cris notre approche. La viande fraîche était appréciée, et généralement c'était ces pauvres sangliers qui en faisaient les frais quand par malchance nous ne pouvions cravater un mulet servant d'engin de transport au FLN. Nous avons constaté, avec surprise, que tirés au pistolet-mitrailleur MAT 49, avec des balles de 9 mm, les cochons tombaient sur place, alors qu'au fusil MAS 56, tirant des balles de 7.5 mm disposant d'une vitesse initiale nettement supérieure, ils disparaissaient dans la nature, pour aller s'effondrer beaucoup trop loin, dans quelques bauges secrètes.

Un sergent qui avait fait un séjour en Afrique Noire nous apprit que là-bas, les populations mangeaient différentes espèces de singe, lui-même en avait goûté et en avait apprécié la saveur. L'information fit son petit bonhomme de chemin dans les esprits. Pourquoi ne pas tenter l'expérience. Un beau matin, la rencontre des deux groupes se produisit, c'est-à-dire nous qui battions les buissons à la recherche de fells et eux qui sautaient d'arbre en arbre dans leur quête de glands. Une bête fut tirée et ramenée au camp. Elle fut dépouillée et confiée au cuistot. La carcasse ressemblait étrangement à un enfant, ce qui en rebuta plus d'un. Découpé, mariné dans l'abominable vin rouge de l'intendance, je dois reconnaître pour en avoir goûté un très petit morceau en civet, que la saveur n'était pas du tout désagréable, mais la vision du corps en attente de découpe, m'avait un peu rebuté. Cette viande rouge au goût de gibier prononcé rappelait fortement le lièvre. Notre curiosité étant satisfaite, la chasse cessa et à nouveau une coexistence pacifique s'établit entre nos deux groupes.

Sales, gelés, trempés de pluie après deux jours et deux nuits d'embuscade, nous regagnions à l'aube notre base, après avoir coupé au plus court à travers la montagne. La route en terre battue apparut enfin. C'était la voie, pratiquement en ligne de crête, au long de laquelle nous avions établi notre base avancée. Elle reliait la route côtière, à hauteur de l'agglomération de Duquesne (actuellement El-Aouana), au barrage d'Erraguéne, alors en construction. Ne disposant pas de carte à grande échelle et des dizaines d'années après cette époque, je ne peux ni jurer sur la bible, ni jurer sur le Coran, voire même sur la Torah, qu'il s'agit bien de la route qui figure sur la carte routière actuelle, mais je persiste à croire que c'est bien elle qui zigzague en blanc, sous la désignation de N 137, bien qu'en ces temps épiques, il me semble bien qu'elle était très étroite et sans doute non revêtue. Sur cette voie, en poursuivant de deux ou trois kilomètres, se dressait un poste tenu par des compagnies de je ne sais quel régiment. Ce lieu jouait plutôt le rôle d'une forteresse que celle d'une base de départ pour lancer quelques chasses à nos amis du FLN. Il est vrai que chacune des sorties de ces pauvres gars s'accompagnait de la mise en œuvre d'un matériel imposant : Autochenilles, GMC avec tourelle de mitrailleuse 12,7 mm. Quant aux hommes, ils étaient casqués et équipés d'un armement totalement désuet. Ils nous faisaient pitié et eux nous enviaient, croyant à peine que, tout comme eux, nous étions des appelés. Ils avaient pour mission principale la protection du personnel ainsi que celle des engins travaillant à la construction du barrage. En arrivant à proximité de l'imposant casernement, une bonne odeur de pain chaud vint nous chatouiller les narines. Du pain chaud ! Nous avons presque oublié que cela pouvait encore exister. En approchant, nous apparut par l'ouverture d'un soupirail, s'ouvrant au ras du sol, une boulangerie dans laquelle s'affairaient quelques militaires attachés semblait-il à la confection



Le sergent-chef Loreau (au fond) et Juclas fouillent des éboulis dans le Djurdjura

des fournées du jour destinées à la garnison. Du pain frais et surtout du pain chaud, c'était un luxe que nous avions oublié depuis belle lurette. Le seul produit qui portait le nom de pain, que nous percevions était la boule classique de l'armée, avec la date de fabrication marquée sur la croûte avant cuisson. Nous étions heureux quand nous constatons que ladite fabrication remontait à moins de dix jours. Malheureusement, une telle fraîcheur était l'exception, et combien de fois il nous arriva de trouver, en la coupant, la mie transformée en une sorte d'agglomérat moisi. L'un des préposés à la boulangerie nous aperçut, il nous regarda longuement et bien que nous n'ayons formulé aucune demande, il comprit notre envie. Il se retourna vers ses camarades et tint un bref conciliabule avec eux, puis se dirigea vers nous en portant son doigt en travers de la bouche, nous faisant signe de nous taire. Un des gars avec lequel il s'était entretenu le suivait tirant une corbeille emplies de pains croustillants. Avec un sourire complice, il nous passa une à une toutes les baguettes à travers les barreaux. Chacun de nous à voix basse lui disait un petit merci, avant de la partager aussitôt. Ce fut sans doute le meilleur pain qu'il m'ait été donné de manger. Après des décennies je remercie encore ce gars là qui nous avait offert, au risque de se voir punir, des pains, de simples pains au goût si merveilleux. Si cet ami est encore de ce monde et si cet article venait par pur hasard à lui tomber sous les yeux, qu'il sache bien que je n'ai toujours rien oublié de son merveilleux cadeau et je l'en remercie encore du fond du cœur.

Ce genre de crapahut se poursuivit sans grand succès, mais avec une immense fatigue, dans ces reliefs tourmentés de la Petite Kabylie. Je dus rentrer d'urgence à l'infirmerie militaire de Djidjelli, au camp *Chevalier*, à la suite d'une grave otite qui me faisait énormément souffrir. Durant cette absence momentanée, l'Escadron accrocha une bande qui aussitôt rompit l'engagement, néanmoins trois fellaghas restèrent au tapis et un fusil-mitrailleur Bren fut récupéré. Hélas, le vieux Bajul paya de sa vie ce bref succès. Ce fut une mort idiote parce qu'elle fut accidentelle. En effet, peu après que la bande eut décroché en laissant sur place son arme collective et trois cadavres, les sections se mirent en ligne de façon à ratisser le terrain. La visibilité était des plus mauvaises de par l'importance de la végétation. Pour une raison indéterminée, ne s'expliquant que par le décalage involontaire de la ligne de traque, suite à de multiples contournements d'obstacles, Bajul se retrouva caché par un mur végétal à environ cinq mètres devant un voltigeur. Ce dernier, apercevant confusément une forme et persuadé qu'il avait un ennemi devant lui, ouvrit le feu. Bajul mourut probablement sans comprendre ce qui lui arrivait. Une fois de plus la France venait de perdre un de ses fils. Bajul était déjà un vieux soldat âgé de plus de trente ans. Il avait fait la campagne d'Indochine au cours de laquelle il avait été blessé à plusieurs reprises, il ne lui restait plus que deux doigts à la main droite, le restant ayant été emporté par une rafale reçue dans son pistolet-mitrailleur alors que son groupe donnait un assaut. Il avait été élevé au grade de sous-officier à maintes reprises, puis redescendu au grade de caporal-chef, puis de caporal et avait même parait-il atteint le plancher, soit le statut de soldat de deuxième classe, avant de reprendre un peu de galon. La fête et peut-être la bouteille en étaient les principales responsables. Quoiqu'il en soit, un gentil camarade, un de plus, venait de rejoindre Saint Michel.

Le ménage étant considéré en grande partie effectué dans la zone de Djidjelli, le Régiment continua à grenouiller en Petite Kabylie, mais les compagnies étant largement réparties. Il nous arrivait de patrouiller avec nos jeeps. Il faut reconnaître que c'était moins fatiguant de grimper en haut des pitons, non à pied à travers les broussailles mais plutôt en suivant une piste empierrée, ouverte ou entretenue par le Génie. Il nous arriva de tirer au canon de 105, simplement pour ne pas perdre la main et éviter à la rouille de piquer les fûts. Pour cela, il nous arriva de nous installer sur une faible éminence dominant de quelques mètres un réservoir naturel ou non, destiné à récupérer les eaux



Albert Bajul, vieux soldat né en 1929, ancien d'Indochine, tué le 14 août 1960

pluviales et les eaux de ruissellement. D'une dimension d'environ quinze mètres de diamètre, sa profondeur, compte tenu du relief voisin, devait tourner autour de quatre ou cinq mètres. Comme cible, le lieutenant Déchin nous avait désigné un rocher à l'aspect caractéristique, situé pratiquement au sommet de l'autre flanc de la vallée et distant à vol d'oiseau, d'environ 1 500 mètres.

Dés qu'il eut confirmation que la cible était bien identifiée par le tireur, il sortit ses jumelles de leur étui et les braqua sur la roche afin de juger de la précision du tir. Notre ami de Coligny profita de cette inattention momentanée, prit une l'une des grenades qui garnissaient son brélage, la dégoupilla et attendit. Dès le coup parti, il la lança nonchalamment dans le plan d'eau et adopta l'air le plus innocent possible. Quelques secondes passèrent une explosion sourde retentit, semblable à l'écho du coup de canon, et puis une immense colonne d'eau monta vers le ciel et retomba en véritable averse sur notre pauvre chef de section, qui n'avait rien vu venir, du fait de son observation à la jumelle. Par bonheur, il avait le sens de l'humour :

— *C'est un curieux phénomène qu'engendre la déflagration d'un tir au canon à proximité d'un plan d'eau. Je ne sais pas et je serais curieux de connaître quelle influence cela peut avoir sur la précision du tir. Aussi si ça devait se renouveler, nous laisserions nos jeeps à la garde de deux d'entre vous et le restant du peloton, se rendra à pied en haut de l'autre versant voir à quel endroit exact, l'obus a percuté.*

Curieusement, les tirs suivants ne générèrent aucun phénomène de trombe.

Le lieutenant Déchin était un chef de section d'exception qui préféra l'honneur à sa carrière dans les derniers jours de l'Algérie française. Nous l'apprécions et le respectons. Un jour, il entendit l'un de nous se plaindre car, en roulant en jeep, pare-brise baissé, nous récoltions dans les yeux des tas d'insectes. Il ne dit rien et la semaine suivante, il revint avec sa musette pleine de lunettes de motocyclistes qu'il distribua au peloton. Il avait assumé ces frais sur son compte personnel.

La Petite Kabylie offrait un aspect particulier, elle était une sorte de Provence transposée au sud de la Méditerranée. Par endroits, son relief présentait des similitudes avec les collines qui bordent la Côte d'Azur. On y trouvait, outre l'Arbre-Roi qui est et reste l'olivier, des chênes-lièges et des figuiers. Mais cette douceur qui invitait à la nonchalance cachait un redoutable piège. Il ne fallait pas se laisser gagner par ce semblant de quiétude, car sous cet aspect paisible, se dissimulait un bouillonnement d'individus bien implantés dans ce maquis. Lors de notre premier déplacement en zone hostile, la première chose qui se présenta au pied d'un arbre, fut une magnifique cartouchière en cuir, porteuse de toute une ribambelle de cartouches multicolores. C'était trop beau pour être vrai et ça sentait le piège à con, c'est-à-dire la cartouchière reliée à une mine ou autre chose de semblable. Bien à l'abri, l'objet fut tiré à l'aide d'une suspente. Hé bien non, pas de piège, c'était un cadeau du ciel. Mais tout le coin sentait tellement le fell, avec ses multiples pistes qui se croisaient, que l'Escadron décida de monter plusieurs embuscades. Le deuxième peloton ce me semble, décida d'amplifier la nasse en dissimulant au bord d'une piste semblant très fréquentée, une mine bondissante. Quelque temps après, la détonation nous alerta : qui était la victime : Sanglier ? Chacal ? Homme ?

Oui c'était bien un homme, mais pas celui que l'on attendait. Égaré, ou trompé par le nombre de pistes qui s'entrecroisaient, l'élément de l'embuscade avait pris le mauvais trajet et avait sauté sur sa propre mine. L'éclaireur de pointe, Florian Crespo, qui était à l'Escadron depuis un peu plus d'un mois, venait de payer cette tragique erreur de sa vie. Je ne pensais pas qu'une mine aussi modeste pouvait faire autant de dégâts. Ces pauvres restes furent entassés dans une toile de tente et comme tant d'autres, il rejoignit son petit village à bord d'un cercueil de chêne offert par l'intendance.



▲ René Sauvage et son AA 52 dans le Djurdjura

▼ Patrouille en Jeep en Kabylie : Sarlanga, Beltra de dos et René Sauvage au volant



Les Aurès

Au début de l'été, l'Escadron prit la route du sud, la direction du massif des Aurès.

La ville de Kenchela nous fut octroyée à titre de base avancée. Je ne connaissais absolument pas cette région d'Algérie et je fus aussitôt frappé par la majesté de ses sites. La dorsale de cette chaîne montagneuse nous écrasait de sa masse. Ses flancs étaient dépourvus de toute végétation et son sommet, ou plus exactement le plateau sommital, qui se prolongeait loin vers l'ouest, se dressait défendu par des parois rocheuses verticales. La piste longea durant quelques kilomètres cette immensité. Plaquée sur une pente la carcasse d'un avion. Si mes souvenirs sont bons, il me semble qu'il s'agissait d'un T-6, à moins qu'il s'agisse d'un B-26. Ces restes témoignaient de l'ardeur des combats qui s'y étaient déroulés. La piste plongea ensuite vers une zone dans laquelle maquis et forêts de pins se succédaient. Cet endroit sentait le fell à plein nez, cette sensation se confirma quand apparurent quelques GMC incendiés et basculés dans le fossé, les carcasses ne semblaient pas rouillées, l'attaque était donc relativement récente. Qu'étaient devenus les pauvres gars qui occupaient ces véhicules ?

Le lieu était propice à une embuscade, la voie passait au creux d'une sorte de vallon, surplombé de part et d'autre par un relief recouvert de fourrés. Nos véhicules parvinrent enfin dans une plaine et longèrent le pied de la montagne dont la pente était comme griffée par des vallées qui s'y ouvraient. Leurs fonds étroits se trouvaient totalement à sec. Ces lits devaient probablement servir d'exutoire en coulant du nord vers le sud et les eaux de ruissellement devaient se répandre dans la plaine lors des rares mais abondantes pluies.

Le convoi s'arrêta enfin au débouché de l'une de ces vallées. L'Escadron se déploya et remonta vers l'amont en ratisant. Des sangliers fuyaient devant nous. Curieusement, nombre d'entre eux n'étaient pas entièrement roux ou noirs, ils portaient de larges taches blanches, rappelant en quelque sorte la robe de certaines races de vaches. Une bête qui s'était aventurée trop près d'un groupe de voltige, s'écroula sous une rafale de pistolet-mitrailleur. Très vite, elle se vit privée de ses cuisses et de ses épaules, opération faite au poignard, sans trop respecter les normes d'hygiène. A la première pause, chacun y tailla un morceau de son choix et le fit griller sur des feux allumés à la hâte. Etait ce le goût de l'aventure, mais ce fut un véritable régal.

Des gars du 2^{ème} REP firent beaucoup mieux, ils parvinrent à attraper quelques marcassins au voisinage d'une source. Bien ficelées sur leurs sacs de combat, toutes les bestioles prirent lors de la première liaison, la direction du camp *Péhaut*, à Philippeville. Une immense porcherie dans laquelle nombre de cochons et de sangliers évoluaient servait à améliorer l'ordinaire des Légionnaires. La nourriture des bêtes étant quotidiennement assurée par les eaux grasses du camp, aussi leur entretien ne constituait pas une dépense excessive, ce qui permettait le maintien, voire même l'agrandissement de cet élevage. Au soir, nous reprîmes le chemin menant vers nos camions. Plusieurs jours se passèrent à fouiller de nombreux lieux, tous plus impressionnants les uns que les autres par la beauté sauvage qui s'en dégageait. Nos chasses nous amenèrent un jour jusqu'à un col qui nous fit découvrir l'infini des étendues du pays. Au sud, la vue se perdait sur les confins sahariens, tandis que vers le nord, elle butait sur des reliefs lointains. Au bas du col, c'est-à-dire à faible distance du pied de la montagne, un canyon semblait s'ouvrir, mais nous n'en distinguions ni les détails, ni même le fond.

Au matin du 8 septembre, nos camions nous ramenèrent à la fameuse vallée aux sangliers, à environ cinq kilomètres de la maison forestière de Chentgouma. A peine débarquées, les voltiges s'étalèrent en ligne de façon à la ratisser en totalité, c'est-à-dire en se répartissant de manière telle que les hommes constituaient une sorte de filet couvrant les deux sommets, les deux flancs et le



Commandant Alain Bizard

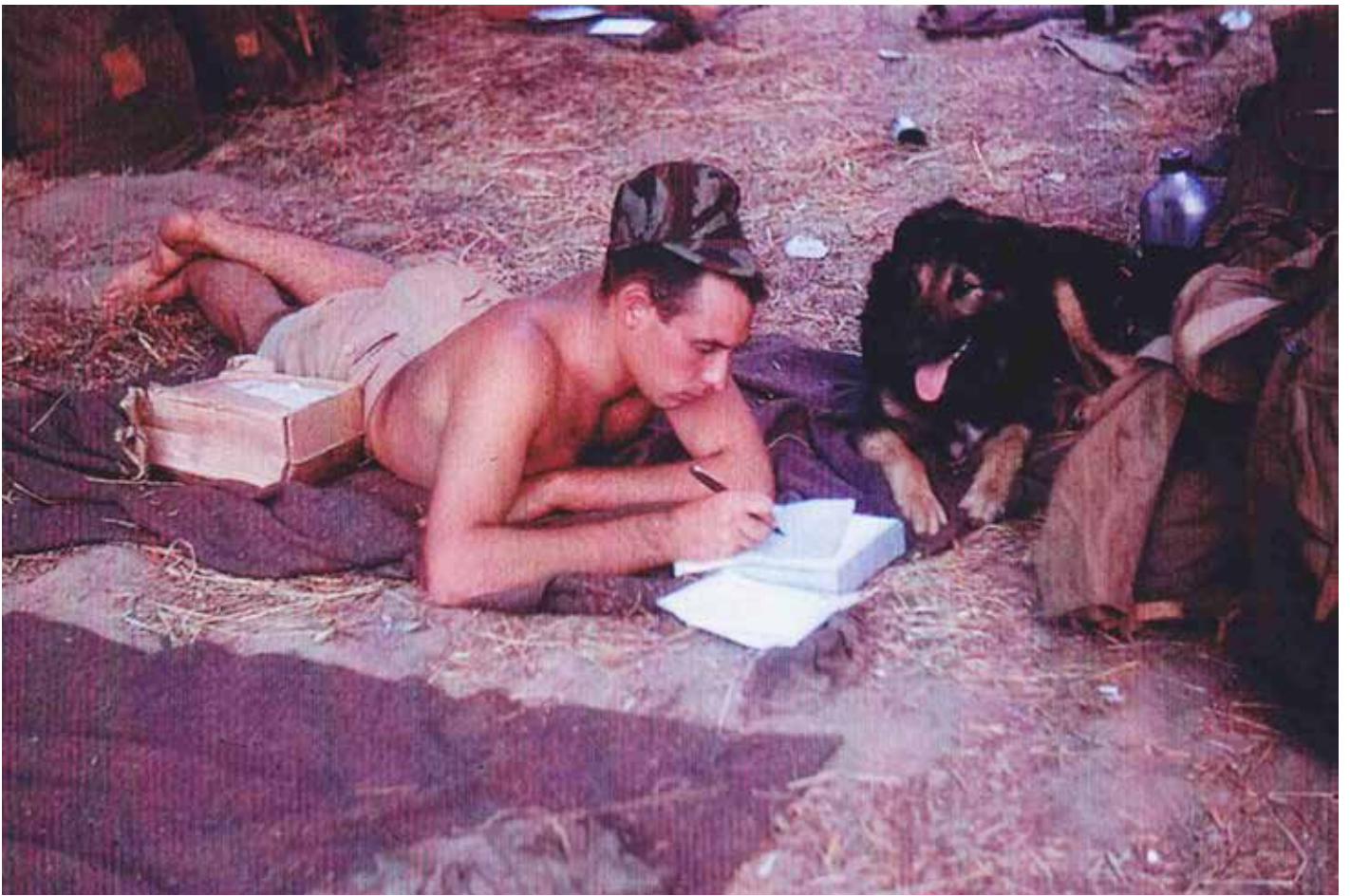
fond. Au top radio, l'ensemble se mit en marche, en remontant vers l'amont, soit une direction sud-nord. Le 2^{ème} REP, en bouclage au sommet, attendait les éventuels fuyards. La vallée se faisant de plus en plus étroite au fur et à mesure de la montée, obligea, une puis deux compagnies à abandonner le dispositif. Il était en effet inutile de se mettre au coude à coude pour terminer cette fouille. La liaison s'effectua avec les compagnies en bouclage des paras de la Légion. Rien n'avait été levé. Une fois de plus c'était la bredouille. Nous reçûmes l'ordre de retourner à nos véhicules qui nous attendaient dans la plaine. Une large piste en terre serpentant sur le versant est nous y conduisait. La première compagnie, indicatif *Vert*, s'y engagea, suivie de l'escadron, d'un autre élément du 1^{er} RCP et des compagnies du 2^{ème} REP. Curieusement, sans nous donner le mot, la longue file s'étira. Une distance d'environ cinq mètres séparait chaque homme. Habituellement, sans être attroupés, il arrivait de temps à autre, en fin d'opération, à deux camarades de marcher côte à côte, simplement pour parler. En ces instants c'était loin d'être le cas.

Pourquoi avoir pris une telle précaution alors que le terrain venait d'être fouillé ?

Je ne pourrais répondre à pareille question et aucun de mes camarades d'alors ne serait en mesure de le faire. Nous n'étions pas angoissés, bien au contraire, certains de temps à autre lâchaient une boutade déclenchant les rires. Moi-même, ayant trouvé sur la piste une splendide plume d'aigle, je l'avais fichée sur ma casquette. Nous n'avions pas conscience d'être sur nos gardes, pourtant, inconsciemment nous l'étions. Cet état de veille était peut être dû à un silence inhabituel en des lieux sauvages où la nature s'exprime d'ordinaire en toute liberté. Je suis certain que personne n'avait sciemment prêté grande attention à ce calme apparent. Ce phénomène dut agir sur nos subconscients et provoquer hors de notre volonté cette mesure de prudence. Il se pourrait que ce soit l'instinct animal ou celui provenant des premiers âges de l'humanité qui avait fait tinter quelque part au plus profond de notre cerveau une petite clochette d'alerte au constat du manque de chants d'oiseaux, à l'absence d'envol de perdrix sous nos pas. Était-ce peut-être l'abondance de la végétation composée de plantes de maquis qui par endroits nous interdisait toute visibilité au-delà de quelques mètres, ou plus simplement l'instinct du combat qui nous alertait de la présence d'un danger diffus. Tout cela s'exerçait à notre insu sans que nous en ayons pris réellement conscience. Les camions allaient bientôt être en vue, après quelques tournants de la piste. Le moral était au beau fixe, dans les jours prochains nous devons retourner à Philippeville pour une petite semaine d'un repos bien mérité.

Soudain, des coups de feu claquèrent à notre droite, provenant du versant de la vallée opposé à celui sur lequel nous cheminions. Une compagnie de chez nous venait d'apercevoir la katiba que nous recherchions en vain depuis des jours. Elle avait pris pour cible les éléments qui s'étaient imprudemment dévoilés. La radio crachota signalant que l'ennemi se tenait à une cinquantaine de mètres de nous au-dessus de la piste, apparemment en embuscade. Cachés par la multitude d'arbustes, les fellaghas nous étaient invisibles depuis la voie que nous avions empruntée. Eux, le ratissage passé, avaient eu le temps de basculer de la vallée voisine et devinant notre itinéraire de retour, avaient préparé avec soin, leurs postes de combat, afin de tirer dans le tas, comme un chasseur dans un vol d'étourneaux. Mais voilà, nous n'étions pas des étourneaux et eux, prudents, compte tenu de nos interdistances, n'avaient pas ouvert le feu, jugeant que leurs tirs ne seraient pas suffisamment efficaces.

L'Escadron reçut l'ordre de rester sur place en bouclage au long de la piste, alors que *Vert* d'un côté et *Gris*, la compagnie d'appui renforcée d'une unité du 2^{ème} REP, d'un autre côté, entamaient un mouvement d'encercllement en se déployant largement sur les flancs afin de pouvoir se rejoindre au sommet et former ainsi une immense nasse qui enserrerait l'effectif ennemi.



▲ *René Sauvage et Goliath*

▼ *Amélioration de l'ordinaire*



Ce dispositif ennemi montrait que les rebelles, probablement tapis dans la vallée voisine, avaient installé des choufs dans des caches indécélables. Ces types, peu après notre passage, avaient informé le gros de leurs troupes que leur temps d'agir avait sonné. Une centaine de combattants s'était donc échelonnée au long de notre chemin de retour, pour nous causer un maximum de pertes.

Comprenant, avec un temps de retard, qu'ils allaient être encerclés, la plupart des fellaghas se précipitèrent également vers le haut du versant, entamant ainsi une course avec les compagnies qui allaient les piéger, alors que d'autres fellas, mais en minorité, filaient vers le bas et tentaient de percer notre bouclage. Une grenade explosa à une centaine de mètres d'*Orange 3*, tuant un lieutenant appelé, le lieutenant Muller, mais la tentative de fuite fut repoussée au pistolet-mitrailleur. Profitant d'un léger talus qui bordait la piste, j'y posai, en le calant, le bipied de la AA 52 et j'attendis. Le contact fut enfin pris entre nos amis et la troupe rebelle. Pratiquement assurés de trouver le passage libre, et n'imaginant pas un seul instant que leur axe de fuite leur était désormais interdit par le rapide bouclage mis en place, les fellaghas vinrent se heurter à un mur de feu. Les tirs amis étant dirigés vers le bas de la pente, l'ensemble de leurs projectiles nous passaient allègrement à peu de distance au dessus de la tête. Alors que ma AA 52 était en batterie et prête à accueillir tout visiteur indésirable, un jeune toubib appelé, qui se tenait accroupi à moins d'un mètre de moi, avait dégainé son MAC 50, son geste ne m'avait pas choqué outre mesure. Soudain, un coup de feu inattendu claqua à mes oreilles. Fébrile et inexpérimenté, ce jeune sous-lieutenant, tout juste sorti de sa fac de médecine avait, sans que je m'en rende compte, fait monter une balle dans le canon et sans doute stressé, dans un geste convulsif, il avait involontairement appuyé sur la détente. La balle était venue se ficher dans le talus qui nous abritait, créant un jet de poussière devant mon visage. Il avait failli me flinguer. Bien que première-classe et lui lieutenant, je lui demandai fermement de ranger immédiatement son arme, la mitrailleuse s'avérant nettement suffisante pour le protéger. Il vit que je n'étais pas d'humeur à plaisanter, car en ces temps et en ces lieux, la plaisanterie n'avait pas sa place. Il voulut obéir à mon ordre mais complètement déboussolé par l'imminence du combat, il tira la culasse en arrière, éjectant la seconde balle qui avait pris place dans le canon mais l'approvisionnement à nouveau avec la troisième en refermant la culasse. Je sentis qu'il était affolé et incapable de raisonner logiquement. Je lui pris fermement le pistolet, enlevai le chargeur, éjectai la munition. Fis manœuvrer la culasse par deux fois, remis les munitions dans le chargeur, replaçai celui-ci et enfin lui tendis l'arme en l'assurant que je lui dirai de tirer si le besoin s'en faisait sentir. Bien qu'il gardât son arme en main, je me sentis aussitôt en sécurité.

La radio crachota à nouveau. La première compagnie, indicatif *Vert*, commandée par le capitaine Mosconi, venait de perdre des gars. Voyant arriver les voltigeurs vers eux, des fellaghas cachés derrière une barre rocheuse avaient levé les mains en signe de reddition. Les Paras les avaient donc invités à se diriger vers eux, les bras en l'air. Alors s'étaient brusquement dressés aux côtés des futurs prisonniers plusieurs de leurs copains, qui rafalèrent nos amis dont l'attention avait été brièvement détournée. Trois morts de notre côté, ainsi qu'un blessé sauvagement mutilé au poignard et abandonné par les ennemis après qu'ils se soient emparés des armes. Nous n'étions donc plus en présence de soldats. Face à nous il y avait des bêtes malfaisantes indignes du respect que l'on doit à tout combattant.

Soudain, Jean Charles de Coligny qui était sergent appela l'équipe F.M, venait d'apercevoir une dizaine de types à environ 200 mètres de nous qui se regroupaient afin de passer en force notre bouclage. Accroupis derrière des buissons, ils se rassemblaient en un groupe compact et se préparaient à bondir en faisant boule de feu. Compte tenu du relief et de la végétation, les amis



Capitaine Andernos Mosconi (champion de Parachutisme)

positionnés sur la piste en vue de toute interception et situés à une trentaine de mètres de cet élément adverse n'avaient rien discerné. Bien allongé derrière la AA 52, confiant en mon chargeur qui s'apprêtait à accrocher les bandes les unes aux autres, je déclenchai mon tir.

A noter que chacune des bandes était constituée de cinquante cartouches clipsées sur des maillons métalliques s'accrochant et s'articulant les uns par rapport aux autres. Les munitions quant à elles se divisaient en trois types toujours positionnés dans le même ordre :

- Une balle traçante reconnaissable à son embout à pointe verte. En la suivant des yeux il était facile de repérer le point d'impact.

- Une balle incendiaire, reconnaissable à son embout marqué de rouge. Le projectile contenait probablement du phosphore qui s'enflammait également à l'impact.

- Trois balles normales cuivrées.

Et à nouveau une balle traçante, etc.

Je pris comme cible le centre du groupe, vu que tout ce beau monde se tenait dans un mouchoir de poche. A ce moment mon homologue de la compagnie d'appui, ou d'une compagnie du 2^{ème} REP, sans doute alerté par mon tir, découvrit mon objectif et me prêta aussitôt main forte en ouvrant le feu à son tour. Le groupe ennemi était désormais pris sous un puissant tir croisé, il ne disposait d'aucune échappatoire. Après avoir tiré deux bandes par courtes rafales, soit une centaine de cartouches sans compter celles accordées par le 2^{ème} REP, toutes velléités de passage en force semblaient annihilées, plus rien ne bougeait en face. Les balles incendiaires avaient enflammé les broussailles, et le feu se propageait au milieu des corps. C'était fini.

A une vingtaine de mètres de nous, un fellagha fou de terreur tenta par surprise de sauter la piste en passant à travers notre bouclage, il fut abattu d'un coup de fusil en plein bond et tomba sur le dos au milieu de la voie.

Vert fit sa jonction avec nous, il ne restait plus grand monde de la katiba. Durant toute la nuit un C-47 tourna au dessus de nous, balançant une luciole à chacun de ses passages. Ce soleil artificiel nous permettait de discerner les moindres détails du paysage. Au matin, la vallée fut à nouveau fouillée. Quelques fugitifs furent retrouvés et des armes encore récupérées, dont des carabines Stati.

Au prix d'une katiba détruite, nous avons payé une note élevée : Le Régiment comptait six tués auxquels s'ajoutaient quelques blessés. Je pense que le 2^{ème} REP enregistra des pertes similaires aux nôtres. Nous restions toutefois à peu près dans la norme car il fallait compter un mort chez nous pour dix en face. En fin d'opération, à proximité de nos camions, j'eus le plaisir de rencontrer à nouveau le capitaine Barbe qui commandait une compagnie du 18^{ème} RCP, notre Régiment frère venu renforcer le dispositif. Le capitaine Barbe commandait, je le rappelle, la compagnie d'instruction du 18^{ème} RCP au camp d'Idron. Si j'avais pu partir en Algérie en temps voulu, c'était probablement grâce à lui que je le devais. Il avait dû considérer que mes récriminations étaient largement justifiées.

Les armes ayant été récupérées par le 2^{ème} REP, indicatif *Pastiche*, puisque l'objectif détruit se situait sur son axe de ratissage, l'Escadron ne bénéficia nullement du résultat qu'il avait obtenu en éliminant le groupe ennemi qui avait dû laisser une dizaine d'armes sur le terrain.



▲ *Napalm*

▼ *Mise en place au col de Selma*



Retour à Philippeville

Comme promis, quelques jours de permission nous furent accordés à Philippeville. Cependant un grave incident gâcha la fête. Alors que le 1^{er} RCP, le 14^{ème} RCP et le 2^{ème} REP se trouvaient en ville et festoyaient dans les mêmes lieux, un camion de la Police militaire dont l'équipage était constitué uniquement de Tirailleurs s'arrêta à la hauteur d'un groupe et voulut faire du zèle. Une parole en entraînant une autre toujours plus violente que la précédente, une bagarre s'ensuivit. Apeurés les Tirailleurs sautèrent dans leur camion pour s'enfuir, mais parmi eux il s'en trouva un qui, plus affolé que les autres, ouvrit le feu à la MAT 49. Un Para du 14^{ème} RCP s'écroula tué par la rafale. Ce fut alors une ruée, un assaut à main nue. Après une poignée de secondes, l'ensemble des armes du service d'ordre se retrouva en possession des paras qui, il faut bien le reconnaître, hésitèrent un instant sur la suite à donner. Peu d'alternatives s'offraient : Soit rafaler ces soldats indignes, soit les passer à tabac. Par bonheur et grâce à l'intervention inopinée d'un officier parachutiste, ce fut la deuxième solution, la plus sage qui fut retenue. Je sais que la leçon fut très sévère, de nombreuses dents furent cassées à coups de bouteilles de bière. Le haut commandement imposa que désormais ne patrouillerait, dans les rues de Philippeville, qu'une police militaire composée uniquement de Parachutistes quand un régiment parachutiste s'y trouverait en permission. De ce fait, il n'y eut jamais plus d'incident.

A nouveau, l'Escadron pu sauter. Finalement, c'était une sorte de drogue qui nous procurait une profonde béatitude. J'eus aussi l'impression que nous avions encore quelques points de friction avec nos amis Tunisiens. Une répétition de saut opérationnel fut organisée dans le voisinage de l'aérodrome de Philippeville. Tout ce que nous portions pesait très lourd, ce poids se ressentait surtout à l'atterrissage sur un sol relativement durci par la sécheresse. Outre les rations pour deux jours, quelques affaires personnelles, le nécessaire de toilette, le couchage, deux gourdes remplies, mon arme individuelle et la AA 52 au canon version mitrailleuse de plus, je m'étais muni de quatre bandes de cinquante coups. Inutile de préciser que genoux, vertèbres lombaires et chevilles encaissèrent la majeure partie du choc. Je n'aurais cependant pas cédé ma place pour un empire, depuis le temps que j'espérais ce règlement de compte de l'autre côté de la frontière. Hélas à mon profond désespoir, au cours des jours qui suivirent les tensions relationnelles semblèrent s'apaiser. Il n'empêche que mes vertèbres, elles, n'oubliaient pas et n'oublieront jamais la dureté de mon atterrissage.

Souffrant des dents de sagesse qui avaient eu l'idée saugrenue de pousser horizontalement et non verticalement, je consultais le dentiste du régiment en vue de leur extraction. Ma libération, compte tenu des permissions libérables habituelles, devait être effective dans les premiers jours de novembre, voire à la fin du mois d'octobre, alors que je conserverai mon statut militaire jusqu'aux premiers jours de décembre 1960. Aussi, je ne tenais pas à être handicapé lors de mon retour à la vie civile par cette histoire de dents, que celles-ci fussent de sagesse ou non. Je m'installai dans l'ambulance spécifique à la dentisterie. Il y régnait, grâce au toit métallique, une chaleur effroyable. Le chirurgien, un appelé effectuant son temps avec le grade d'aspirant, m'y accueillit. Je lui expliquai mon problème et il me fit ouvrir la bouche, m'endormit la gencive et commença à manœuvrer sa pince. Je me réveillai brutalement, la chaleur, la fatigue accumulée et les odeurs de médicaments m'avaient fait perdre brutalement conscience. La séance continua. Une première dent cassa, laissant sa racine ancrée dans ma mâchoire. Re-évanouissement, non de douleur mais d'intense fatigue. Quant à la deuxième, malgré tous les efforts du pauvre gars, elle s'arc-bouta pour rester où elle était. L'après-midi fort avancée lui fit abandonner la partie. Il s'occupa alors de mon admission au plus tôt au service de stomatologie de l'hôpital de Constantine. Au matin,



▲ René Sauvage patrouille en jeep

▼ Départ en embuscade à la tombée de la nuit



je fus conduit à la gare de Philippeville, je n'avais plus une tête humaine, une double chique me déformait les joues et m'empêchait pratiquement d'ouvrir la bouche. Je bénéficiai du confort d'une chambre prévue pour quatre personnes. Dans le lit voisin était allongé un gars du 2^{ème} REP qui, à la suite d'une bagarre, avait arrêté avec les dents un tabouret de bar lancé à la volée. Sa parure buccale s'était joyeusement égrenée sur le sol du bistrot, tandis que ses mâchoires se fracassaient. Le chirurgien, après lui avoir ôté ses chicots brisés, avait immobilisé l'ensemble avec du fil métallique en attendant que tout cela veuille bien se ressouder avant la pose d'un appareil. Comme seule nourriture, il disposait de lait dans lequel avaient été battus des jaunes d'œufs.

A mon tour je passai sur le billard. Le toubib étant un bon professionnel, l'affaire fut rapidement réglée. Tout comme mon voisin, je ne pouvais plus ouvrir la bouche, tant mes gencives étaient meurtries et enflées. Alors je fus soumis à un régime alimentaire identique au sien.

La Saint Michel arriva, tandis que les copains faisaient la fête à Philippeville, je souffrais dans mon lit de douleur, muni d'une paille j'aspirais mon lait à la moindre soif, à la moindre faim. Un officier parachutiste vint me remettre quelques menus cadeaux de la part du Régiment. Mon voisin reçut un paquet de la part du sien. J'appris que cette Saint Michel avait revêtu une solennité certaine, puis pour compenser cela il s'était ensuivi des festivités dans les endroits les plus fréquentés de la cité, c'est-à-dire dans les bistrots, dans les bordels, dans les restaurants. La Police militaire parachutiste complice avait laissé faire. J'eus aussi la joie de recevoir la visite de la mère et de la sœur de l'un de mes camarades : Lucien Reynier qui habitait à Constantine. Outre leurs sourires et leurs mots gentils, elles me laissèrent une boîte de chocolats... que je ne pus déguster dans l'instant. Finalement, après quelques jours, tout rentra dans l'ordre. Je regagnais le camp *Péhaut Goliath* vint à ma rencontre sur le chemin d'accès au 2^{ème} REP, il m'accueillit par moult démonstrations de tendresse et de joie, sautant sur ses pattes arrières pour tenter de me balancer quelques grands coups de langue à travers la figure. Pauvre *Goliath*, l'heure de notre séparation définitive arrivait à grands pas. J'étais prêt désormais à affronter la vie civile, mais par bonheur j'allais encore pouvoir rejoindre les copains dans les Aurès et avec eux, pendant un mois, ensemble, en meute, nous traquerions les fellas.

En évoquant la visite de la sœur et de la mère de mon camarade Lucien Reynier, il me revient en mémoire à son sujet son désespoir de n'avoir pu durant un temps, être breveté parachutiste. Lors de la visite d'incorporation à Pau, les toubibs avaient décelé dans ses urines un taux élevé d'albumine. En attendant une amélioration, il lui avait interdit de suivre le stage à la BETAP en vue de l'obtention de la fameuse *Plaque à vélo*. Les mois avaient succédé aux mois et ce pauvre Reynier était parti avec l'ensemble de son contingent vers l'Algérie après les six mois de classe réglementaires. Son affectation à l'Escadron s'était déroulée normalement, il avait été intégré dans notre peloton et de ce fait, il crapahutait comme les autres et prenait autant de risques, mais voilà, quand nous allions sauter, Lucien assis dans un camion, nous regardait et surtout nous enviait. Chose bien plus injuste, alors que nous percevions une solde mensuelle d'environ dix mille francs anciens, lui percevait nettement moins que nous. Cette importante différence provenait de la solde à l'air, montant qu'il ne percevait évidemment pas puisqu'il ne sautait pas. A chacun de nos retours en base arrière, il consultait systématiquement le médecin attaché au Régiment afin d'être expédié à l'école de saut de Blida, mais à chaque fois c'était le même scénario, il pissait dans un verre et après le test il essuyait un refus : Trop d'albumine !

Excédé, il se confia un jour à notre lieutenant et lui fit part de son amertume. Celui-ci en parla probablement à Granger. Bref Reynier obtint enfin l'autorisation de se rendre à Blida, Mais il reçut une mise en garde du commandant de l'Escadron :



Le sergent-chef Loreau (à droite avec une grenade fumigène) et le radio Bourgeois

— *Attention, avant de démarrer ton stage de saut, tu vas obligatoirement passer par l'infirmierie pour subir une visite médicale complète et bien entendu il y aura une analyse d'urine. Si l'albumine est détectée tu seras impérativement refoulé et je ne pourrai plus rien faire pour toi, tu reprendras aussitôt ton sac et tu rentreras. Avec un peu de chance, ton moniteur aura pitié de toi, tu resteras donc sur place jusqu'à la fin du stage afin de te permettre de regarder les autres sauter. Je pense que ce n'est pas tout-à-fait ce que tu souhaites et te connaissant, il est probable que tu seras assez futé pour faire pisser un copain à ta place au moment voulu. Je sais que tu es capable d'effectuer ce tour de passe-passe sans te faire prendre. Alors je ne peux que te souhaiter bonne chance, j'ai confiance en toi. Tu as toutes les billes en main, c'est maintenant à toi de jouer, tâche de revenir breveté. Considère que cela n'est pas un souhait, c'est tout simplement un ordre.*

Alors que nous partions en opération, Reynier, était déjà parti pour l'école de saut de Blida. A notre retour, il nous attendait devant le poste de garde avec un sourire qui lui fendait la figure en deux. Sur sa poitrine, accroché à sa veste de combat, brillait l'insigne de métal tant convoité.



Adieu !



En H-34 au-dessus des Aurès

A Kenchela et la pêche aux oiseaux

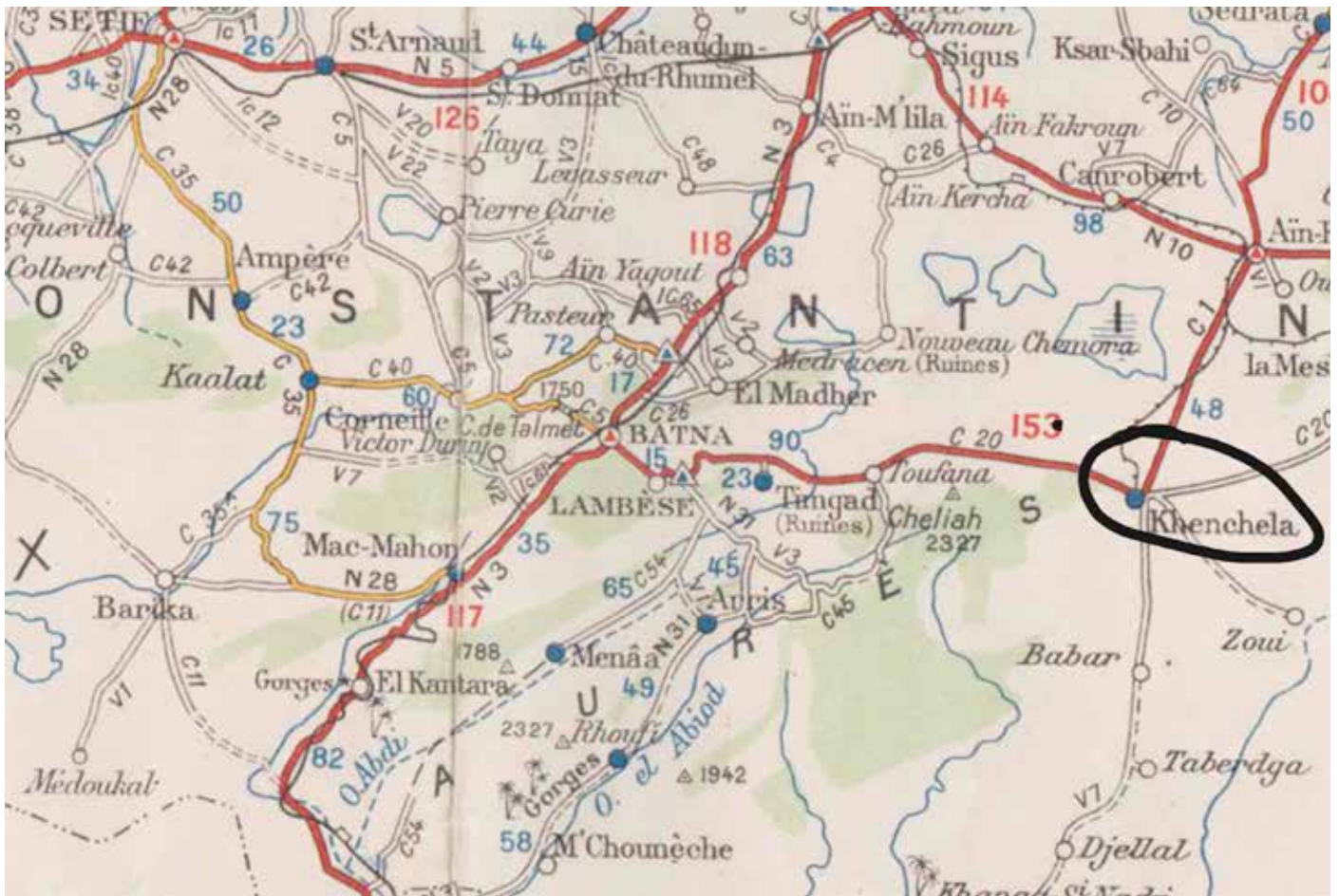
Je rejoignis le Régiment par la première liaison. Nous prîmes à nouveau la direction de Kenchela. Une suite d'opérations dans ce secteur s'ensuivit, sans grands résultats d'ailleurs, bien que la zone ait été hantée par une katiba.

Et puis vint le jour tant redouté mais aussi tant attendu par certains, le dernier jour d'opération avant le définitif retour en base arrière, puis la vie civile. Nous avons passé une partie de la nuit sur le col que nous connaissions déjà. Au matin, le ratissage s'opéra côté nord. Dans le cours de la matinée, nous pûmes apercevoir loin dans la plaine, nos camions qui approchaient du lieu de recueil. Plus exactement ce fut le nuage de poussière soulevé, qui nous permit de deviner leur venue. Nous avons été informés dès notre départ en vue de la fouille du terrain, que selon toutes probabilités la fameuse katiba tant recherchée se trouvait sur notre itinéraire, c'est-à-dire entre nous et les véhicules. Le Piper cerclait au dessus de nous, très bas afin d'observer le moindre détail. La chasse et deux B-26, tournaient haut, prêt à plonger sur tout objectif désigné. La matinée se passa sans alerte et en début d'après-midi la jonction s'opéra avec les troupes en bouclage. Pour mon dernier jour d'opération je n'avais pas eu droit à l'accrochage annoncé. Soit la katiba s'était dérobée, soit le renseignement n'était pas de première qualité. La longue chenille composée de tout l'effectif du régiment se dirigea alors vers le lieu de rendez-vous. Mille hommes marchant en file indienne constituent un important cordon. M'apparut alors la merveille : Je découvrais, dans toute sa splendeur, le canyon que j'avais pu discerner de fort loin quelque temps auparavant, mais qui en ce dernier jour s'ouvrait sous mes pas. Je pense que c'était le cadeau que m'offrait mon pays pour me remercier de ce que j'avais accompli pour lui.

Un à-pic d'une centaine de mètres de profondeur s'ouvrait brusquement dans la plaine sur un gouffre constitué d'une vallée d'environ 150 mètres de large délimitée par des parois verticales de couleur variant du jaune au rouge. De chaque côté, une piste en zig-zag avait été creusée à même la paroi de la roche, sa largeur autorisait tout juste un mulet bâté à l'emprunter sans risque de chute dans l'abîme. Le fond plat de ce canyon rec

lait les restes de quantité de cultures vivrières. Étalant leurs palmes, des palmiers dattiers semblaient apporter leur protection à nombre de fruitiers qui se pressaient sous les ombres de leur panache. J'y distinguai des orangers et des abricotiers, facilement identifiables tant à leur feuillage qu'à la forme de leurs ramures. Des ruines d'habitation témoignaient de l'hospitalité des lieux au temps de l'Algérie en paix. Cette vallée semblait s'étirer loin de part et d'autre de notre point de passage, en fait ce devait être le lit d'un cours d'eau qui dans l'instant était à sec. Les hommes de tête étaient déjà ressortis sur l'autre rive, les derniers n'étaient pas encore entrés dans le gouffre. Le lieu me semblait magique et me fit songer à un paysage biblique, à une oasis cachée au fond de quelque site secret. Des tourterelles et des pigeons sauvages nichaient au creux des parois dans une multitude de cavités. Le paysage me parut si enchanteur, qu'intérieurement je me promis de revenir en ces lieux quand serait enfin venu le temps de l'apaisement, si apaisement il devait y avoir un jour.

Il est probable que ce soit en de tels lieux qu'opéraient jadis les pêcheurs d'oiseaux. Étant gamin, j'avais lu un article sur cette pratique. Des hommes pêchaient des oiseaux du haut de falaises comme tant d'autres le font habituellement avec les poissons, du haut de rochers surplombant la mer. Ces pêcheurs se tenaient au bord du gouffre et laissaient dériver dans le vent, bien en contrebas, une longue ligne constituée d'un fil de pêche très fin, au bout duquel un insecte ou un leurre était fixé. Les oiseaux attirés par l'appât, attrapaient en plein vol ce qu'ils pensaient être de la nourriture et se faisaient ainsi piéger. Il se pourrait que les victimes aient été les pigeons sauvages, qui par centaines nichaient dans les moindres anfractuosités de la paroi verticale.



Kenchela, l'aérodrome est au premier plan

La démobilisation

Les camions nous ramenèrent à notre base avancée de Kenchela. Sous des rires forcés tous les libérables ressentait le même malaise : Nous abandonnions nos camarades, ou plus exactement nos frères avec l'impression de les laisser accomplir une mission qui n'était plus nettement définie. Il leur revenait de se battre encore et toujours. Certains allaient même y laisser leur vie, mais pour quel motif au juste ? Désormais Monsieur De Gaulle ne daignait, pas même du bout des lèvres, parler d'une Algérie faisant partie intégrante du territoire national. Il évoquait, dans son verbiage professoral, tour à tour l'indépendance, puis l'association étroite avec la France. En réalité, Monsieur De Gaulle, beaucoup trop imbu de sa personne, ne proclamait désormais que des idées émises par Monsieur De Gaulle seul, et ces idées, au fil du temps, devenaient des certitudes exposées d'une voix chevrotante au ton changeant, que soulignait l'amplitude de sa gestuelle.

Bref, ce général agissait en véritable gourou sur une partie de la nation et faisait fi des souhaits d'une immense majorité de la population d'Algérie qu'il voulait ignorer en marquant à son encontre un mépris certain. Nous nous dirigeons droit vers l'inconnu. Du côté sud de la Méditerranée primaient l'interrogation et l'angoisse, alors que sur la rive nord, une cinquantaine de millions de Français se fichaient comme d'une guigne d'une éventuelle amputation du territoire national et de l'avenir de leurs concitoyens.

Le capitaine Granger rassembla ceux qui allaient bientôt abandonner l'Escadron, notre cher Escadron à l'esprit si particulier. Esprit qui alliait à la fois la noblesse caractérisant les Chasseurs à l'impétuosité et parfois aussi à la férocité des unités de Commandos. Il remit à chacun d'entre nous, en souvenir de ces temps qui à tout jamais allaient marquer notre vie, le célèbre livre de Bigeard : *Aucune bête au monde*. Il remercia chaque homme individuellement pour son action, il lui dit toute sa gratitude pour sa participation au maintien de la légende du 1^{er} RCP et plus précisément de celle de l'Escadron. Puis, les yeux dans les yeux, tout en lui serrant longuement la main, il lui souhaita bonne chance pour sa vie future. Je remis avec un brin de solennité la AA 52 à Guichet qui, durant des mois, avait fidèlement tenu à mes côtés le rôle ingrat de chargeur, je lui confiais mon arme individuelle, le pistolet MAC 50. Je reçus en échange sa MAT 49. Puis je fis dédicacer le livre que je venais de recevoir, d'abord par le capitaine Granger qui écrivit :

Au Chasseur Sauvage du 3^{ème}, en souvenirs de nos cris, de nos chants et de nos combats, pour notre, pour son Algérie Française.

Ensuite, je le présentai à mon chef de section, le lieutenant Déchin qui ne cachait pas la méfiance qu'il éprouvait envers le chef de l'État. A son tour il marqua :

Au Chasseur-Parachutiste Sauvage, tireur à la pièce qu'il a crapahuté sans faiblir pendant de longs mois.

Puis je demandai à chacun de mes camarades d'écrire un petit mot sur les pages de garde. Je vendis mon appareil photo au plus offrant, j'organisai pour cela une sorte d'enchères. Je donnai ma djellaba que j'avais en son temps récupérée sur un fell. C'était un beau cadeau, elle était en excellent état et ses rayures noires et grises constituaient un parfait camouflage dans les zones rocailleuses. J'ajoutai en prime mon sac de couchage. Je rassemblai mes affaires. J'avais gardé pour la fin mon temps d'adieu à *Goliath*, je désirais que ces dernières minutes lui soient exclusivement réservées. Il comprit le sens de mes paroles, je lui déposai une bise sur la truffe il me gratifia d'un coup de langue sur le nez et me tendit la patte. Adieu mon vieux *Goliath* et espérons le : À Dieu, si hommes et chiens sont à nouveau réunis dans un monde autre.

L'embarquement dans les camions fut des plus tristes. C'était toujours le même rituel qui étreint

Colonel **BIGEARD**
Serg^t-Chef **FLAMENT**

aucune bête
au monde

PENSÉE MODERNE

la gorge tant de celui qui part que de celui qui reste. On serre une dernière main, on profère une dernière promesse :

Oui oui, les gars, promis, je vous adresserai une longue lettre en vous disant comment ça se passe, promis juré, vous la recevrez d'ici une petite quinzaine de jours.

Bref on dit n'importe quoi parce que l'on ne sait plus quoi dire, que le cœur est gros et que les yeux sont emplis de larmes. Pour la deuxième fois, on quitte une famille. La première c'est quand on part de chez soi, pour voler de ses propres ailes. La seconde c'est ce que je vivais à l'instant présent. Par la force des choses, on laisse une fratrie en sachant bien que certains d'entre ces proches mourront inéluctablement dans les prochains jours ou les prochains mois, sans doute pour rien. Alors doucement les camions démarrent, se frayant un chemin parmi ceux qui vont continuer le combat et dont les mains ont du mal à desserrer celles des partants. En guise d'adieu, on envoie une dernière rafale en l'air en prenant garde de ne pas ajourer la bâche du Simca. Les véhicules accélèrent, la voie étant enfin dégagée, la poussière se soulève. C'est fini. Derrière le nuage il y a une centaine de frères que l'on abandonne avec peu d'espoir de les revoir un jour. Cette opacité poussiéreuse est en fait le rideau qui vient de tomber à la fin de l'acte, il sépare désormais le passé du futur, il marque la véritable frontière entre une part de vie écoulée, exaltante mais dangereuse d'une durée de vingt-huit mois, et une existence future, atone mais sereine d'une durée probable de plusieurs décennies. En quelques minutes le présent a fait place au passé. Comme seul témoin de ce phénomène restera le souvenir.

Bien que la séparation physique soit consommée, chacun par l'esprit retournait toujours là-bas. Ce *Là-bas* était multiple : Il était une falaise rocheuse des Aurès, il était une grotte dans la montagne kabyle, il était un maquis touffu voisin de la frontière tunisienne, il était une forêt de chênes de Petite Kabylie, il était le lit d'un oued courant dans la Mitidja au cours parsemé de lauriers roses, il était une vallée encaissée du djebel Amour, il était un éboulis monstrueux du Hodna, il était une piste apparemment paisible du Djurdjura, il était un piton de l'Ouarsenis, il était un empilement rocheux du Bou-Zegza, il était une étendue caillouteuse au pied de l'atlas Saharien. Tous ces *Là-bas*, tous ces lieux d'une beauté sauvage, faisaient resurgir les fantômes de ceux qui n'étaient plus. La grande loterie de la guerre, la grande loterie de la mort y avait couché des amis. Ils avaient posé leur sac et avaient rejoint Saint Michel ainsi que la cohorte de ceux qui étaient partis avant eux. Ils y avaient retrouvé les massacrés et les fusillés de la France Libre, ceux de la campagne des Vosges parés de draps blancs *réquisitionnés* dans les habitations dévastées, afin de se confondre avec la neige, ceux d'Indochine tombés dans quelques rizières, mêlés à la multitude des disparus de Dien-Bien-Phu. Dans ces coins perdus, oubliés de Dieu, nous avons recueilli les derniers souffles de ceux que le destin avait désigné du doigt, pieusement nous leur avons fermé les yeux et transporté leur corps sanglant jusqu'au lieu de leur évacuation.

Chacun revivait un épisode de ces temps maintenant passés. Nous évoluions déjà dans des temps de Mémoire. Nous nous taisions, un grand silence régnait dans la cabine, quelques abrutis à notre passage gueulaient leur court refrain habituel : *La Quille*. Nous étions si plongés dans nos pensées qu'aucun d'entre nous ne prenait la peine de répondre par le tout aussi habituel *Bras d'honneur*. Ils étaient tous là, ceux qui auraient dû être assis à nos côtés dans ce voyage vers la vie civile, ou ceux que nous aurions dû serrer dans nos bras en guise d'adieu. Ils erraient dans nos âmes telles des ombres depuis qu'ils s'en étaient allés définitivement un jour de combat. Aujourd'hui, certains reposaient à tout jamais dans leur tenue camouflée, gardant pour les Siècles des Siècles leur éternelle jeunesse, d'autres pour leur plus grand malheur, diminués pour toujours, avaient déjà entamé leur séjour en enfer dans une quelconque Institution des Armées. Je ne pus me retenir

de murmurer leur nom, tous morts ou vivants que nous avons transportés, parfois sous les tirs, jusqu'à l'hélico chargé de les évacuer :

Akni, blessé à la tête dans le Hodna, puis entré dans un centre d'invalides.

Bajul, ancien d'Indochine, mort dans le Constantinois.

Cadet, amputé d'une jambe après avoir reçu une vilaine blessure près de Djidjelli.

Castam, grièvement blessé en Kabylie.

Crespo, déchiqueté par une mine bondissante

De Rietmaten, tué dans le Hodna.

Ermacora, grièvement blessé en Kabylie.

Fromont tué en Kabylie.

Gabrielli, brûlé vif, coincé sous un hélico en feu.

Gueldrecht, gravement brûlé lors d'un accident d'hélicoptère.

Guillemin, tué en Kabylie d'une balle en pleine tête, lors d'une action commando.

Lacassy, tué en Kabylie.

Lambolley, ancien d'Indochine, tué en Kabylie.

Legrand, tué en Kabylie.

Malherbes, grièvement blessé en Kabylie.

Mauduit, tué pour avoir obéi à un abruti étranger au régiment.

Mauzon, grièvement blessé dans le Constantinois.

Mostefai, grièvement blessé en Kabylie.

Muller, lieutenant, tué dans les Aurès.

Poulain, tué en Kabylie d'une décharge de chevrotines.

Pourteau, blessé dans le Hodna, probablement handicapé à vie.

Rosa, tué en Kabylie au fond d'un oued.

Rojas, tué devant une grotte dans le Hodna.

Thomas, mort d'une typhoïde quasi-foudroyante.

Tomiki, mort d'une balle en plein cœur dans le Hodna.

Watin, blessé dans le Hodna, handicapé d'un bras.

Willemant, tué dans le Constantinois.

Sur un effectif constant de 120 hommes, le pourcentage d'amis hors de combat révélait notre ardeur à servir l'Algérie, car à travers elle nous voulions sauvegarder la France et ses valeurs. Nous étions certains que si notre Patrie se voyait amputée de cette province située en terre d'Afrique, elle irait à sa perte en un long mais irrémédiable déclin, dû en priorité à l'envahissement du sol de la métropole par des hordes de populations venues principalement du Maghreb. Peu à peu, au nom des principes républicains, l'Islam s'instaurerait et la France deviendrait une république islamique avec comme principe de base, non les Droits de l'Homme, mais la Charia. La France, fille aînée de l'Église ne serait plus alors qu'un très lointain souvenir.

Un chef de la rébellion n'avait-il pas déclaré :

Soit l'Algérie sera française, soit la France sera algérienne.

Les formalités de démobilisation s'accomplirent au sein même du cantonnement de l'Escadron,

voisin du camp du 2^{ème} REP. Le soir de notre arrivée à la base, un camion fut tenu à notre disposition pour nous mener à Philippeville. Nous avons, contrairement à ce que l'on pourrait penser, le moral au plus bas.

Était-ce dû à la rupture définitive avec nos camarades qui poursuivaient, hors notre présence, le combat que nous menions depuis bientôt deux ans ?

Était-ce l'appréhension d'affronter la vie civile ?

Ou alors beaucoup plus simplement souffrions-nous déjà de la nostalgie d'une vie d'aventures qui venait de prendre fin ?

Par habitude, nos pas nous menèrent à l'*Hôtel Saint Martin*. Les filles semblaient éprouver autant de peine que nous, non pour des raisons mercantiles, mais beaucoup plus simplement, par sentiment. Nous avons nos habitudes, car avant de suivre nos éphémères compagnes dans leur chambre, il nous arrivait souvent d'aborder de nombreux sujets totalement étrangers tant au lieu dans lequel nous nous trouvions que du métier pratiqué par nos hôtes. Quelques verres furent pris au bar, puis vint le temps des adieux. Toutes nous invitèrent à partager ce dernier moment d'intimité avec elles. Quelques uns acceptèrent, d'autres refusèrent. Quand vint l'instant du départ, l'émotion étreignait les cœurs. Elles nous embrassèrent comme on embrasse un vieil ami que l'on ne reverra plus. La porte fut franchie, les marches descendues pour la dernière fois. Tout était désormais terminé, après un dernier signe de la main, ou un baiser envoyé du bout des doigts, la porte se referma. Un restaurant nous accueillit. Nous feignîmes la joie de retrouver des saveurs depuis bien longtemps oubliées. En réalité, chacun s'en foutait complètement et une boîte de ce maudit *Sanchou*, accompagné d'un oignon cru, aurait fait l'affaire.

Puis ce fut le retour.

Le camion nous abandonna à proximité du foyer du 2^{ème} REP qui, par bonheur, était encore ouvert. Après plusieurs tournées de Pelforth brune, nous empruntâmes la route de terre qui menait à notre cantonnement, en tentant de le faire dignement, c'est-à-dire au pas, rythmé par nos chants parachutistes. Hélas tant le rythme que les paroles ne s'accordaient guère à notre avance chancelante.

Le lendemain, un toubib militaire, appelé du contingent, nous examina rapidement. Chacun fut déclaré en parfaite forme physique ce qui, ma foi, n'était pas faux. Vint ensuite le temps de rendre nos uniformes, notre armement, puis de faire nos bagages et d'endosser nos vêtements civils. Curieusement, malgré nos accoutrements, nous étions trahis par un je ne sais quoi qui ne trompait personne sur notre récente identité, nous avions encore des gueules de Paras. Avec mon copain Barbe, nous décidâmes de rendre visite à un coiffeur civil, c'était là une façon de retrouver une tête à peu près convenable afin de ne pas effrayer le bon peuple dans les prochains jours. A notre retour au camp, je ne sais pas lequel parmi les libérables, découvrit un texte qui a l'origine était probablement un poème écrit en hommage à nos morts, chacun s'empressa de le recopier sur la page de garde du livre *Aucune bête au monde*, que nous avait offert le capitaine Granger.

Ô vous qui reposez bien droits dans vos cercueils, dans les plis d'un pépin

Vous servant de linceul. Que ce soit en Alsace en Bretagne, en Indo, en Algérie,

Vous êtes tous présents, et du fond de vos trous, que pensez-vous paras ?

Oui quels sont donc vos songes. Je dois être fou pardieu ? Est-ce qu'un mort songe !

Et pourtant chaque jour, je pense à vous amis qui reposez si loin en pays ennemi.

Je pense à toi vieux frère. Je pense aussi aux autres, allongés sanglants sur la piste

Votre mort peut-être a évité la nôtre. Dieu sait si le destin capricieux mais fatal

*À vraiment bien choisi pour faire la part du mal. Sachez que des amis, des vrais
Défendent vos mémoires. Ils ramenèrent vos restes, pour que près d'un clocher
Dans un coin de chez vous, vos familles et vos frères, et puis très souvent nous,
Pussions aller fleurir vos tombes de soldats qui êtes morts debout, oui debout,
Debout en plein combat. Et plus tard l'hiver, le soir à la veillée, nous raconterons
Nous les vieux, les usés, nous raconterons votre histoire, en la brodant un peu.
Et les autres diront : Écoute le vieux gâteux. Mais nos petits-enfants bien sages,
Bien sages et, bien gentils, eux, ils écouteront, et eux auront compris notre histoire.
Compris que loin là-bas au-delà de la mer, nous défendions jadis un pays : l'Algérie !
Ils sauront que des gars, qu'ils soient Aviateurs, Marins, Biffins, Paras ou Légionnaires
Dans ce pays sont morts, au temps où le soleil aux quatre coins du monde
Éclairait nos couleurs 24 heures à la ronde. Et lorsque le jeudi et même le dimanche
Dans un grand cimetière, tout là-bas sous les branches, ils verront une tombe
Où il sera marqué : Soldat mort pour la France, tel jour et telle année, en tel lieu
De quelques fleurs des champs, de coucous, de pervenches, Ils fleuriront la pierre
Et recueillis et silencieux, pieusement ils s'inclineront sur ce vrai fils de France.*

Parachutistes mes frères, si le destin nous a désormais séparés, nos cœurs continueront à battre à l'unisson. Vous continuerez le combat sans ceux de ma classe, donc sans moi. *Goliath* m'aura vite oublié, ce qui est normal, il a trouvé parmi vous tellement d'autres copains. Ma AA 52 sera servie par un autre, un jeune que j'ai vu arriver à l'Escadron, en provenance de Pau, intimidé de nous côtoyer, nous les Anciens, à cause de la légende qui s'attachait à nous. Le temps ayant accompli son œuvre, à son tour ce bleu est devenu un Ancien qui déjà a su, sait et saura se montrer digne de ses prédécesseurs, tout comme nous l'avons fait, et comme l'ont fait nos aînés. Alors que j'aurai revêtu l'austère habit civil, vous continuerez dans votre treillis bariolé, à parcourir les pistes, à affronter le feu, et à goûter à la folie collective des sorties d'avion quand le largueur, par prudence, préfère s'éloigner de la porte et laisse le stick se jeter en masse dans le vide. Mes frères je vous envie, je ne vous dis pas Adieu, mais beaucoup plus simplement Au revoir.

Le train devant nous amener à Alger, partant tôt, je passai ma dernière nuit dans un petit hôtel situé près de la gare, Un tortillard poussif nous ramena vers la capitale en passant par le petit bourg de Maillot et le pied du Lalla Khedidja. Nous ne pouvions détacher notre regard de son sommet et du carré de forêt de cèdres s'accrochant à son flanc. Le sol devait encore porter les empreintes de nos rangers.

Le voyage dura le temps d'une journée. Au soir, Alger nous accueillit tristement. La population portait le masque de l'inquiétude et la grisaille de novembre accentuait cette lugubre impression. Notre pays dans son entier s'interrogeait sur son devenir. Malgré tout, une lueur d'espoir subsistait au fond des ténèbres : L'Armée ne se résignerait jamais à l'abandon de cette terre de France, d'une part à cause des sacrifices qu'elle y avait consentis, et d'autre part à cause des engagements pris et des promesses faites aux populations ayant participé au long combat commun.

Sur les murs commençait à fleurir un sigle qui avait tendance à se multiplier, et sur lequel je m'interrogeais longuement : OAS. Après m'être renseigné, j'appris finalement que sous ces trois lettres se cachait un mouvement de résistance appelé : Organisation de l'Armée Secrète. Le but de ce mouvement : Garder l'Algérie au sein du giron de la France par la lutte armée.

Retour à la vie civile

Le temps passa, marié en mars 1961, j'entraînais mon épouse, qui n'avait que peu quitté sa Provence natale, à goûter par la force des choses la vie du bled. Nous nous installâmes d'abord dans le village des Trembles, agglomération peu distante de Sidi-Bel-Abbés. Puis ce fut le retour vers Alger. Désormais compte tenu de l'insécurité grandissante, je préférais me déplacer seul.

Un jour, je pris la direction de Constantine, seul au volant de mon véhicule. Je passai par Maillot, longeant le pied du Lalla Khedidja, je saluai son sommet avec nostalgie. Au soir j'atteignis ma destination. Je signalai ma présence au responsable de l'agence et pris une chambre confortable à l'*Hôtel des Princes*, établissement situé en plein centre.

A tout hasard, je passais un coup de fil à mon vieux copain Lucien Reynier qui avait été libéré deux mois après mon départ. Par bonheur il était là et il était libre, je l'invitai à dîner. Une nouvelle fois je lui rappelai combien la visite de sa mère et de sa sœur à l'hôpital m'avait touché. Un peu perdu depuis son retour à la vie civile, sans grandes spécialités professionnelles, il me confia qu'il s'était résolu à préparer un examen d'ambulancier. Puis bien entendu, la discussion roula sur l'avenir de notre Algérie. Tout comme moi, il n'avait pas beaucoup d'espoir, hors la lutte armée. Il me confia qu'un jour le hasard lui avait fait rencontrer à Constantine des camarades de l'Escadron. Ils étaient de passage et en profitaient pour améliorer leur ordinaire en faisant leurs habituels achats de lait condensé et de confiture. Ils avaient bu un coup ensemble et au départ, sentant que la situation des civils pouvait être dangereuse, certains lui avaient remis en toute discrétion quelques grenades détachées de leur brélage. Il avait apprécié le cadeau et, en toute illégalité, il le détenait à son domicile au grand dam de sa pauvre mère qui l'incitait à s'en débarrasser au plus tôt. Il m'apprit que, d'après certains échos, *Goliath* aurait été non seulement nommé caporal, mais qu'en plus il aurait reçu une citation. Compte tenu de sa conduite, le capitaine Granger l'aurait fait inscrire aux effectifs de l'Escadron sous le nom de *Philippe Goliath*. Tant d'honneurs, parce que ce satané clébard avait récupéré un fell qui se cachait au plus profond d'une grotte. Si ces échos étaient avérés, je peux dire bien haut : *Bravo mon chien !*

Au matin, alors que j'étais au volant de ma jeep, véhicule m'autorisant à rouler hors des voies carrossables, j'aperçus deux motards arrêtés sur le bord de la route. Tranquillement je les dépassai. Dans mon rétroviseur, je les vis bondir sur leurs machines, entamer la poursuite et me doubler. En arrivant à ma hauteur, l'un des deux me fit signe de me garer. Je stoppai mon véhicule sur le bord de la voie, me demandant quelle faute j'avais bien pu commettre. Après avoir abandonné sa moto, celui qui m'avait sommé de stopper s'avança vers moi, il me sembla reconnaître cette silhouette, cette façon de marcher et ce sourire ouvrant sur des crocs à tout bouffer :

— *Alors Sosso, tu fais la gueule aux copains ?*

C'était Barbe, un Bônois, un camarade de l'Escadron. Nous avions tous deux été incorporés au camp d'Idron à Pau en juillet 1958, et bien entendu nous avons été libérés en même temps à Philippeville. C'est ensemble que nous étions allés rendre visite à un coiffeur la veille de notre libération, afin qu'il fasse de son mieux pour tenter de nous donner une allure de civil.

Barbe était entré dans la police et souhaitait y faire carrière, il démarrait au bas de l'échelle et comptait gravir un à un les échelons de la hiérarchie. Une fois de plus la discussion s'orienta sur notre devenir en Algérie, je lui donnai des nouvelles de Reynier, avec lequel j'avais passé ma soirée de la veille, et puis nous dûmes nous séparer comme le font non des amis, mais des frères. Je présume que les automobilistes furent surpris de voir au bord de la route, un motard et un civil, se serrer aux épaules en se disant un au revoir qui en fait était un probable adieu.



La tombe et la plaque de Goliath à l'intérieur du camp de Pau-Idron récupérée, par la Compagnie d'éclairage et d'application

Après avoir procédé à mes relevés topographiques dans la région de Constantine, je mis le cap sur une palmeraie située dans les environs de Biskra. Je fus reçu avec une infinie gentillesse par un dignitaire local, revêtu du burnous blanc sur lequel se détachait le rouge de la légion d'honneur. Il m'invita à séjourner dans sa somptueuse demeure, typiquement saharienne. C'était un ensemble de bâtisses formant un patio intérieur, dans lequel palmiers et bougainvilliers avaient trouvé leur place autour d'une fontaine qui se déversait dans un bassin. Dans les ramures, des tourterelles avaient élu domicile et leurs doux roucoulements ajoutés au paisible bruit de l'eau ponctuaient la sérénité qui se dégageait de ces lieux.

Sa proposition d'hébergement revêtit une forme qui prêta à sourire, ce que je me gardai bien de faire. Au lieu de parler d'hospitalité, il m'offrit l'hospitalisation. Je dus refuser avec infiniment de regret cette proposition, une chambre ayant été retenue préalablement à Biskra. Alors il voulut m'offrir un chiot, c'était là un cadeau magnifique, car la bête était un jeune sloughi, lévrier typique du Sahara, utilisé généralement pour la chasse à la gazelle. De plus, compte tenu de la situation du propriétaire l'animal devait probablement être de pure race, c'est-à-dire magnifique.

Après avoir hésité un bref instant, je dus également décliner cette offre avec infiniment de diplomatie, car dans le monde musulman, il est indécent de refuser un cadeau. J'invoquai pour cela l'étroitesse d'un minuscule appartement dans le centre de la ville d'Alger, sans possibilité de faire courir la bête dans un quelconque parc, à proximité de mon habitation. Je lui dis dans le langage ampoulé typique de l'Islam, que Le Très Haut, Gloire à lui, n'avait pas créé de si nobles animaux pour les faire vivre loin de leur lieu de prédilection, c'est-à-dire du désert et de ses immensités. Je lui demandai de pardonner mon refus, mais c'était en signe de respect à son égard que je m'interdisais de maintenir ce magnifique chien dans des conditions qui feraient son malheur. Ce serait contraire à la volonté de Dieu qui veille à tout et au bonheur des êtres auxquels il avait accordé la vie. Il sembla se rallier à mes arguments et il parut me pardonner mon refus.

Après Biskra, je mis le cap sur Kenchela. Une trentaine de kilomètres après avoir traversé Batna, j'arrivai sur le site des vestiges de Timgad, l'ancienne ville romaine de *Thamugadi*. C'était en l'an 100 que l'empereur Trajan avait fait procéder à sa fondation par la Troisième Légion Auguste. Les habitants de la cité quelle que fut leur origine détenaient la citoyenneté romaine. Contrairement à ce qui longtemps avait été admis par nos doctes gens spécialistes en sciences humaines, Timgad, tout comme Lambèse, ne faisaient pas partie d'un dispositif militaire destiné à l'encerclement du massif des Aurès, foyer de rébellion inexpugnable. Bien au contraire, les berbères, les véritables habitants de ce massif s'étaient montrés favorables à une *Romanisation* ainsi qu'à une Christianisation. La région à vocation rurale, produisait des céréales, des olives et du petit bétail. Farine, huile, viande suffisaient amplement aux besoins locaux, c'est-à-dire aux besoins des populations. D'autre part le commerce consistant en la vente des excédents des produits de première nécessité aux Légions Romaines générait une richesse locale qui était loin d'être négligeable et qui n'était en rien préjudiciable à l'économie paysanne.

Bâti avec ses temples, ses thermes, son forum et son grand théâtre, l'ensemble occupait un immense espace estimé à une cinquantaine d'hectares. Une large avenue en légère pente ascendante, recouverte de dalles de différentes dimensions mais parfaitement jointes, menait à l'Arc de Trajan, modèle ayant probablement servi à l'étude architecturale de notre Arc de Triomphe parisien. Des ornières dues à l'usure creusées à même la pierre par des roues des chars, témoignaient de l'importance de la circulation de toutes sortes charrois. Quelques belles plaques de mosaïques subsistaient encore malgré leur exposition aux intempéries. Ressortant en relief sur un mur de pierre, un énorme sexe d'homme, indiquait tout comme l'aurait fait une flèche, la direction d'un

probable bordel. Afin qu'il se détachât mieux de la grisaille de la roche, quelques plaisantins l'avait peint en bleu, mais cette peinture récente avait probablement été appliquée par les militaires qui tenaient garnison à quelque distance de là.

Un sentiment d'angoisse m'étreignait. La vie en ces lieux, jadis intense, avec les cris des marchands, les roulements de chariots, le martèlement des enclumes, les chants des Légions, en résumé tous les bruits de l'humanité quand elle vit en société. Désormais une chape de silence s'était étendue sur ce site, le croassement d'un corbeau mélancolique trouait de temps à autre la lourde torpeur. J'évoluai en solitaire dans une cité morte qui ne présentait que ses squelettes de pierre dont certains se dressaient vers le ciel comme pour le prendre à témoin de son infortune. D'autres personnes, par milliers, avaient foulé les dalles sur lesquelles me portaient mes pas. Une civilisation florissante avait disparu, engloutie en quinze siècles. Aujourd'hui, seuls des pans de murs et des restes de monuments témoignaient de la splendeur de ces temps passés.

Un jour, des silhouettes de cavaliers en provenance de l'est, venant du fin fond de la péninsule Arabique, portant haut arcs, cimenterres et Coran, s'étaient détachées sur les crêtes de la chaîne des Aurès. Leur galop les avait rapidement menés dans la plaine, puis au cœur de la ville, de cette ville dans laquelle j'errais. Leur chevauchée, tels les cavaliers de l'Apocalypse, avait en peu de temps anéanti ce monde chrétien. La conversion avait été brutale, elle s'était résumée en deux mots : *L'Islam ou la mort*. Bien entendu, l'Islam avait triomphé, mais la vie s'en était allée pour faire place à ce désert minéral. Depuis des siècles le pays était plongé dans une profonde léthargie. Les hommes, les intempéries, le temps avaient peu à peu vermoulu les poutres et les huisseries, provoquant la ruine des villes érigées par la civilisation romaine. J'étais le témoin de quinze Siècles d'immobilisme. Qu'en serait-il dès lendemains si la France, après une présence de 130 ans, se retirait de cette terre d'Afrique ? Je m'abstins de toute réponse ! Je regagnai mon véhicule encore plus soucieux de l'avenir.

Arrivé dans le bourg de Kenchela, j'allais sur les lieux où l'Escadron avait jadis établi son camp, c'était le site qui avait vu ma libération, il portait encore en lui toute la douleur d'un adieu échangé avec les camarades, après une dernière recherche de katiba. Je gardais au cœur l'espoir que notre unité y aurait conservé sa base avancée. Hélas en y arrivant, je constatai que l'emplacement était vide, le Régiment devait soit grenouiller ailleurs, soit être rentré à Philippeville. Je pense que cette dernière hypothèse restait la bonne. En effet, le 20 mai 1961, la France avait, de manière officielle, déposé les armes, suite à une trêve unilatérale qu'elle s'était imposée. A tout instant les fells que nous avions bloqués en territoire tunisien et que nous rêvions d'anéantir dans leurs terriers, s'apprêtaient à entrer en Algérie sous les vivats de la foule indigène en délire.

Pour la première fois dans l'histoire de l'Humanité et sans nul doute pour la dernière fois, le vainqueur d'un conflit s'était rendu au vaincu pieds et poings liés en se soumettant à ses impératifs. Triste image d'un pays se voulant le phare du monde ! Je ne m'attardais sur cette lande déserte. J'avoue en ces tristes moments que j'aurais ressenti un immense plaisir à retrouver, ne serait-ce que durant de brefs instants, les camarades de combat et l'ambiance qui prévalait jadis.

Après quelques jours de travail, mon programme d'études étant bouclé, je repris le chemin de l'agence de Constantine. Je franchis les portes de la ville en soirée, curieusement je me sentais fiévreux. Au matin en me réveillant, le mal semblait avoir empiré, j'éprouvais de grandes difficultés à respirer convenablement, tous ces symptômes me rappelaient ceux que j'avais ressentis quand j'avais été frappé par une congestion pulmonaire. Je prévins le chef d'agence de mon indisposition. D'office il m'envoya chez un médecin qui diagnostiqua aussitôt une rechute. Je rentrai aussitôt à Alger par avion.

L'agonie de l'Algérie Française

Je vécus l'agonie de l'Algérie Française pratiquement jusqu'à la fin, puisque ce fut vers le 28 juin que je pris l'avion qui me ramena sur le territoire de la Métropole. Ainsi je pus enfin rejoindre ma femme et mon fils que mes beaux-parents avaient eu la gentillesse d'héberger pendant deux mois. Par décence, je ne m'étendrai pas sur cette période de fin du monde qui mit fin à plus de cent trente années de présence française. Nous avons tous vécu ces temps de guerre civile et, cinquante-six ans après ce drame humain, j'éprouve beaucoup de difficultés à en parler. Il me semble impensable, encore aujourd'hui, que ma France, la France de mon enfance, la France que nous présentaient nos instituteurs à travers ses gloires, son histoire et son esprit, bref la France que nous idéalisions, ait pu se rendre complice, à travers son peuple et son gouvernement, de tant de trahisons et de tant de bassesses ayant conduit au massacre de plusieurs milliers de ses enfants.

Quand je dis "Ses enfants", j'évoque tant les communautés d'origine européenne qu'indigène, et quand je nomme la communauté indigène, j'y inclus tant les Harkis que les fellaghas. Ceux-ci auraient souhaité une paix honorable afin qu'ensemble la population d'Algérie puisse repartir sur d'autres bases. Le chef de l'État n'a pas voulu s'abaisser à traiter avec les combattants de l'intérieur, il a privilégié les politiciens de l'extérieur. Nous avons vu le résultat catastrophique que cela a généré. Les accords d'Évian en sont le parfait exemple.

Aujourd'hui, le peuple de France verse des larmes de crocodile sur le sort qui fut réservé aux Harkis. Chaque 25 septembre, de beaux discours sont lus par les préfets au pied des Monuments aux Morts, des gerbes sont déposées y compris par certains gradés qui en 1962 se sont déshonorés en désarmant par ruse les supplétifs placés sous leurs ordres, sans compter ceux qui firent briser à coups de crosse les doigts des malheureux qui s'accrochaient aux ridelles des camions qui les abandonnaient à leurs bourreaux.

A la fin de la cérémonie, alors que les autorités vont saluer les porte-drapeaux, retentit *La Marche des Africains*, célèbre marche qui ne l'oublions pas fut interdite par qui vous savez, dès la fin de l'année 1961 en Algérie.

Puis, afin de laisser la plaie béante, il y a des émissions de télévision qui, de temps à autre, mettent en lumière et surtout à l'honneur quelques traîtres du genre déserteurs ou porteurs de valises. Ils sont systématiquement encensés par le présentateur et les gens présents sur le plateau les applaudissent. Triste époque qui voit glorifier les complices de ceux qui tuèrent leurs enfants ou d'éventuels proches parents. Je ne citerai aucun nom par respect envers mon ordinateur. Certains d'entre ces renégats se virent récompensés par nos institutions, malgré le sang qu'ils avaient sur les mains. D'autres, dans les années post-1962, se virent décerner la Légion d'Honneur. D'autres encore furent nommés à de très hauts postes dans certaines administrations, voire se sont retrouvés à la tête d'un ministère. Je n'invente rien, c'est comme ça. Tentez d'y comprendre quelque chose. Moi, il y a belle lurette que j'ai jeté l'éponge, car il me semble invraisemblable et je dirai même : Indécemment, d'honorer à la fois, victimes et bourreaux. Une telle subtilité m'échappe !

Soit nous honorons les victimes ayant donné leur vie en servant la France.

Soit il y a une volonté d'honorer les traîtres à la France et à ce moment là leurs adorateurs devraient pouvoir être éjectés du pays, à grands coups de pompes au cul, si besoin en était.

Je pense que la logique d'hier et celle d'aujourd'hui sont différentes. Cette incompréhension est probablement générée par mon esprit borné qui n'a pas encore réussi à intégrer qu'un salaud est avant tout un brave et honnête homme, qui dans des conditions particulières a agi selon sa conscience au détriment de la communauté nationale.

Mais là je me suis laissé aller à cracher ma bile, je le déplore, mais ça soulage parfois !

La date de l'indépendance approchant, je pris la décision de partir. Je le fis en empruntant un avion affrété par le journal *L'Écho d'Alger*. Il se posa sur l'aérodrome de Montpellier.

La veille de mon départ j'aurais tant voulu aller m'incliner une dernière fois dans les cimetières au sein desquels reposaient mes proches. Ce fut impossible à cause du permanent danger d'enlèvement. Je me contentais seulement d'aller à Blida dire un au revoir à mon oncle et à ma tante, et un adieu à ma grand-mère qui vivait chez eux. Je savais que plus jamais je ne la reverrai.

J'aurais tant voulu poster la lettre suivante à une foule d'inconnus qui se foutaient de l'Algérie comme de leur premier slip Kangourou, afin qu'ils comprennent la douleur qui était la nôtre, mais je ne pus le faire et de plus cela n'aurait servi à rien car, grâce à la propagande des *Bien-Pensants*, nous n'étions que des coupables méritant amplement le sort qui désormais nous était réservé.

Alger (La Redoute), le 27 juin 1962.

Mon cher ami,

Cette lettre est la dernière que je posterai de notre Algérie tant aimée, garde l'enveloppe, elle aura pour toi une grande valeur sentimentale. Le cachet République Française qui y figurera restera parmi les derniers qu'un malheureux tampon de notre administration des PTT frappera. Pour lui ce sera Mission terminée. Après sa dernière frappe, il sera négligemment jeté dans l'une des nombreuses poubelles qui ont jalonné au cours des siècles l'histoire de la France. Dans moins d'une semaine, un autre, aux armes de la République Algérienne (si république il y a) prendra sa relève

Ce courrier te parviendra-t-il ? Je l'ignore !

Je te l'envoie malgré tout, avec l'esprit d'un naufragé qui lance une bouteille à la mer. Si tu ne le lis pas, d'autres que toi le liront peut-être et prendront alors conscience de mon désarroi qui en fait est le désarroi de tout un peuple. Alger la Blanche n'existe plus. Maintenant il ne me reste d'elle qu'un lointain et merveilleux souvenir. Aujourd'hui notre belle ville est cauchemardesque. Les ordures, n'étant plus ramassées depuis des lustres, jonchent les rues à la grande joie de hordes de rats. Les enlèvements d'Européens se multiplient. Certains sont parfois retrouvés, mais retrouvés morts, bien évidemment.

Près de la rue Fontaine Bleue, rue que si souvent nous avons empruntée en Vespa, a été ramassé le corps d'un jeune Métropolitain qui venait d'être démobilisé et qui avait eu la sottise de croire aux bonnes paroles de nos dirigeants. Il était resté là, souhaitant apporter son aide à une Algérie nouvelle. Il a été découvert complètement vidé de son sang. L'opération a été pratiquée avec toute la science nécessaire mais voilà, au lieu de lui prélever la quantité habituelle, le médecin lui a prélevé la totalité. Avec ton humour coutumier, tu me rétorqueras sans doute que l'erreur est humaine. Certes, mais dans ce cas précis sommes-nous en présence d'humains ? Je te parlerai plus longuement et de vive voix, si le destin nous le permet, des disparus, des charniers découverts au voisinage de la basilique de Notre Dame d'Afrique ainsi que des Européennes, de préférence jeunes et jolies, qui sont enlevées parfois devant nos militaires impassibles, car ils ont reçu l'ordre formel de certains petits chefs de laisser faire, au motif que désormais c'était une histoire entre Algériens dans laquelle l'Armée française n'avait pas à se mêler. Les luxueux bordels réservés aux futures huiles du pays seront ainsi parfaitement approvisionnés. Dans ce contexte, je viens d'apprendre que Jean-Louis et Odile Charpenet viennent d'être enlevés à Oued-El-Alleug. Je ne sais si tu te souviens d'eux, ils étaient les petits-enfants du propriétaire du domaine sur lequel travaillait mon grand-père Séchet. Que va-t-il advenir d'eux ? Je songe notamment à Odile, fille

fragile et délicate qui va sans doute connaître la souillure avant d'affronter la mort. Honte aux traîtres qui ont permis cela !

Dans le silence d'un monde complice, nous endurons un génocide.

Bref, tu comprendras aisément que notre Algérie, notre belle Algérie, est morte. Elle a rendu son dernier soupir sous les vivats de la nation française en liesse. Elle vient de s'écrouler dans la poussière de l'arène politique. Elle n'a pas reçu la lame mortelle de face. Non, elle a reçu dans le dos le fer de celui qui avait été appelé pour la protéger. Maintenant, la foule hystérique, soulagée de voir ce magnifique symbole enfin à terre, réclame pour le "Héros" de cette forfaiture, les oreilles, la queue et autres nobles trophées. Puis suivront les bouchers qui arracheront les chairs afin que rien ne subsiste de ce cadavre gênant et que s'efface à tout jamais dans la mémoire du peuple le geste de lâcheté qui a clos le combat. Il convient que l'oubli se fasse au plus vite sur ces tristes pages de l'histoire de France. Quant aux ossements, les chacals s'en chargeront, ils sont assez nombreux à rôder en ce moment aux côtés de quelques hyènes faméliques et s'ils ne parvenaient pas à les faire disparaître assez tôt, alors quelques cages de vautours seront ouvertes afin de parfaire le nettoyage. Il y a tant de charognards qui décrivent des orbites autour des palais gouvernementaux. J'ose toutefois espérer, pour l'honneur de notre Patrie, que la foule, gardera mauvaise conscience d'avoir permis la mort alors qu'elle pouvait demander la vie. Je crains cependant que le fugitif espoir de quiétude généré par l'égoïsme de la nation française qui a fait le choix de se séparer d'une part immense du territoire légué par nos pères, ne soit en fait qu'une consolation virtuelle de courte durée, permettant de fuir ou de vouloir ignorer la vision d'une réalité de demain.

Inexorablement, comme dans le cas de soeurs siamoises, la mort de l'Algérie entraînera probablement celle de la France. Notre pays sera très vite submergé par une multitude affamée démunie de tout, y compris de l'essentiel. Il succombera alors sous la masse et perdra jusqu'à son âme. Feue la France !

Jusqu'au bout, j'ai cru au miracle, jusqu'au bout j'ai lutté. Mais aujourd'hui, il faut être réaliste. Nous avons gagné la guerre sur le terrain, mais notre victoire nous a été volée par les politiciens de tous bords. A qui ou à quoi a donc servi le sacrifice d'amis tombés à mes côtés dans les coins les plus sauvages qui, en fait, constituaient les sites les plus beaux de ce pays ?

En t'écrivant cela, je vois fugacement passer devant mes yeux les paysages de la Kabylie, du Hodna, du djebel Amour, des Aurès, de l'Ouarsenis, du Sahara et des confins sahariens. Je revois aussi des amis allongés dans leur treillis bariolé et ensanglanté sur une quelconque piste de djebel ou en d'autres lieux perdus, probablement oubliés de Dieu. Leurs paupières à tout jamais fermées et la pâleur de leur visage nous prouvaient, à nous qui étions leurs frères de combat, que malgré le panache et le courage déployés, l'invulnérabilité n'était jamais acquise.

Mon pauvre ami, tout ce sang versé de part et d'autre n'a finalement servi à rien, je dis bien « A rien », sinon qu'à endeuiller des milliers de familles. La décision d'abandon ayant été probablement prise dès 1958. En réalité, bien que nous ayons été compris par qui tu sais, c'est nous qui n'avons rien compris du discours verbeux et chevrotant de l'homme au képi étoilé que nous avons appelé pour notre malheur, à la tête de l'État.

Demain un avion affrété par le quotidien l'Écho d'Alger, me ramènera sur la terre de la Mère Patrie, terre qu'en vérité je connais fort peu. Depuis mon enfance, je n'y ai passé que quelques mois de vacances seulement, sans compter mes six mois de classes obligatoires au centre d'instruction parachutiste de Pau. Bien qu'ignorant tout de la profession de journaliste, des amis m'ont d'office fait réserver une place à bord. Il est maintenant temps de changer d'air, celui d'ici

risque de m'être très nocif dans les jours prochains car, vois-tu, à travers l'Algérie j'ai beaucoup trop aimé la France et cela m'est difficilement pardonnable. J'ai cru comprendre que je faisais partie d'un peuple méprisable qui n'avait pas sa place au coeur de notre métropole. Il est bien finalement que mon grand père Séchet ne soit plus de ce monde. Il avait participé à la Grande Guerre dans l'Armée d'Orient en laissant ma grand-mère seule, perdue en plein pays kabyle avec quatre enfants en bas âge. Il n'avait jamais émis le moindre regret car c'était pour la France, disait-il, qu'il était parti en août 1914 pour ne revenir qu'en mars 1919.

Je remercie le ciel d'être seul. Ma femme et mon fils Patrick, maintenant âgé de deux mois, sont désormais à l'abri d'aléas fâcheux chez mes beaux-parents, à Marseille. J'ai souhaité, par sentiment et non par bravade, que mon fils aîné voie le jour sur la terre de ses aïeux. Il sera le dernier et le seul de cette sixième génération à avoir foulé de ses chaussons de laine le sol de ce pays. La première génération étant celle de mon ancêtre Gaston-Noël Sauvage, né à Mende et arrivé ici aux lendemains de la conquête. Gaston-Noël Sauvage connut l'Algérie à l'âge de vingt-huit ans, Patrick Sauvage, mon fils, aura connu la France à l'âge de quinze jours. J'ai pu le faire embarquer avec sa mère autour du 10 mai sur un vol Alger-Marseille au départ de Maison-Blanche. Ils n'ont pu décoller qu'en fin de journée, mais l'essentiel est qu'ils aient pu partir.

Dans la matinée, pour une ultime fois, mon regard s'est porté sur le paysage qui, durant un peu plus de vingt années, m'avait été tant familier, et en vérité tellement habituel, que je ne le voyais plus. Aujourd'hui pourtant tout m'a semblé différent. En cette ultime soirée, je regarderai le soleil décliner lentement derrière les grands oliviers sauvages multicentenaires. Comme à son habitude, il enflammera d'orangé le ciel du couchant et l'ombre tombera lentement, illuminant une à une les milliers d'étoiles. Ensuite, le rideau de la nuit s'abaissera en voilant pour toujours à mes yeux ce spectacle de la nature. Il voilera également tout mon passé sur cette terre d'Algérie que je croyais mienne à jamais.

Après ce soir, ce sera terminé. Je ne verrai plus le ballet crépusculaire des grives et des étourneaux inquiets, criaillant et tournoyant en vols compacts autour de la ramure des arbres majestueux en quête d'un abri nocturne, je n'observerai jamais plus le vol zigzagant des martinets en chasse et je n'entendrai plus leurs cris stridents. Comme à l'habitude, tout ce tapage s'apaisera soudain quand au soir la fraîcheur se fera sentir et qu'un léger rideau de brume se lèvera. Un semblant de quiétude ou d'anxiété s'emparera alors des êtres et des choses.

Jadis, quand régnait le temps de la concorde et de la fraternité, seul le chant monotone d'un crapaud solitaire troublait le long silence de la nuit. Aujourd'hui, le crapaud a préféré se taire, réfugié au plus profond de son trou il doit entendre avec frayeur les explosions du plastic et les sèches rafales des pistolets-mitrailleurs qui ont désormais remplacé sa mélodie. Le crapaud chantait la paix, maintenant les armes chantent la guerre.

Que m'importe la tristesse des temps et l'angoisse du moment. Quand le crépuscule viendra et qu'il effacera à tout jamais la vision de ce panorama, il conviendra que ma mémoire puisse alors prendre la relève de mes yeux et que fidèlement et jusqu'au dernier soir de ma vie, elle me restitue l'image du pays qui fut ma réelle patrie et qui, dans une poignée d'heures, m'aura rejeté. Demain sera un autre jour, je connaîtrai l'aube d'une vie nouvelle sur un autre continent. Je ne l'ai pas souhaité, je ne l'ai pas voulu, je subis. D'autres, pour de sombres raisons politiques, ont décidé de mon devenir. Il s'avère vital que je trouve asile sur la terre que mes aïeux ont quittée depuis 130 ans. Mes futurs concitoyens, ceux dont les ancêtres n'ont pas osé franchir la mer par ignorance, par manque d'ambition ou tout simplement parce qu'ils n'en voyaient pas la nécessité, manifesteront très probablement à mon égard des sentiments de rejet. Je serai le loup dans

la bergerie, l'étranger dans la cité close, le renégat chez les biens pensants. Tout cela tu le sais bien, tant d'injures, de mensonges, de calomnies ont été proférées à notre rencontre !

Que pouvons nous y faire mon pauvre ami, l'étiquette de vilain colon nous est collée pour la vie sur la partie la plus basse et la plus charnue de notre dos !

Comment dire, comment expliquer, comment prouver à toutes ces bonnes âmes de Métropole, que les pauvres gens qu'ils voient débarquer par pleins bateaux avec pour toute richesse leur vingt kilos de bagages, sont pour la plupart d'entre eux, des miséreux qui travaillaient durement, afin de retirer un profit bien inférieur à celui que recevait pour la même peine un travailleur de France. Il faut dire que sous le ciel d'Algérie nous ne connaissions pas la morosité des jours gris. La mer, le soleil, notre cuisine venue de tous les bords, de tous les ports de la Méditerranée, ont tenu éloigné de nos rivages toute apparence de tristesse. Nous avons toujours ri quand nous aurions dû pleurer, nous avons même embrassé quand nous aurions dû haïr.

Je demande le jugement de l'histoire. Il sera clément à l'égard de notre peuple déchiré et déjà éclaté : Nouvelle diaspora du siècle. Je reste certain que nous, filles et fils de pionniers, nous n'aurons pas à rougir de notre passé, il n'y a que fierté à avoir sorti un pays du néant par l'ensemencement de ses terres, par la quasi-éradication de maladies mortelles, par la construction de villes, par la scolarisation grandissante des tribus les plus reculées. La générosité et le désintéressement ont prédominé. La mission que la France nous avait confiée a été remplie, et même bien au-delà de la tâche assignée.

Nos Monuments aux Morts témoignent de notre attachement à la nation. Les dés ont été jetés, nous avons perdu la partie. Ils étaient pipés !

Demain je partirai. Je le ferai sûrement la tête haute, mais avec les yeux mouillés de larmes. L'avion qui m'emportera me ramènera en peu de temps, au pays de mes ancêtres. Celui-ci deviendra alors ma terre d'accueil, terre sur laquelle mes enfants grandiront, terre qui me verra vieillir avant de me recouvrir quand mon corps sera refroidi par la mort. Mais même à six pieds sous terre, il est certain que je ne me sentirai pas «chez moi». Pour l'éternité, je resterai un perpétuel déraciné. Appuyé au muret du perron sur lequel s'ouvre notre cuisine, j'ai regardé avec avidité, la gorge serrée, ce monde sur lequel tout droit m'est désormais déni. Il supporta mes premiers pas au temps de mon enfance, j'appris à l'aimer durant mon adolescence, je l'ai défendu farouchement au temps de ma jeunesse et voilà que, parvenu au seuil de ma vie d'homme, je suis contraint de l'abandonner à tout jamais.

Au premier plan fleurissent les bougainvilliers que mon père avait plantés, ils enserrent de leurs branches les quelques traverses vermoulues assurant une toute symbolique clôture à notre jardin. C'est le royaume des papillons que j'attrapais au filet avant de les crucifier sur une planchette de liège afin de les porter à mon prof de sciences naturelles. Au-delà de cette dérisoire barrière, un petit chemin empierré borde la large vallée qui s'évase tout en serpentant jusqu'à la mer, elle est mieux connue des gens du lieu sous le nom de «Ravin de la femme sauvage». J'ai toujours pensé qu'à la création du monde, cette dépression était un bras de mer qui s'enfonçait dans les terres. De nombreuses coquilles incluses dans une épaisse couche de tuf témoignent de ce passé marin. Puis, par delà l'autre versant, les coteaux cascotent jusqu'à l'immensité fertile de la Mitidja que les reliefs cachent à ma vue. J'en devine cependant la limite à sa ligne de butée au pied des contreforts de l'Atlas. La montagne constitue le fond du tableau, les différents tons de vert se marient harmonieusement aux dégradés de bleu. Je devine les vallées qui s'ouvrent sur la plaine. A ma droite, perdu dans la brume, le massif de Médéa me fait songer à l'étroite route taillée à même le rocher dans les gorges de la Chiffa et à son célèbre Ruisseau des Singes. Parcourant

des yeux la ligne de crête, je distingue les monts de Chréa qui culminent au pic d'Abdelkader, au-dessus de Blida, la Ville des Roses. Ensuite, une ombre telle un coup d'épée donné dans le flanc de la montagne, désigne les gorges de Sakamody, voie d'accès privilégiée avant «les événements» qui, passant par Tablat, menait vers Bou-Saâda et le Grand Sud. Le sanatorium de Rivet, depuis longtemps abandonné, contraste par sa blancheur éclatante sur le sombre de la verdure qui l'entoure. Du regard je survole la chaîne du Bou-Zégza pour m'attarder sur celle du Djurdjura. La distance m'interdit de découvrir les paysages pittoresques de la Kabylie, ses pics, ses vallées, ses villages coiffant chaque mamelon.

Existe-t-il de par le monde un pays aussi beau ?

J'ai eu du mal à tourner le dos à ce panorama qui avait servi de cadre à ma vie et dont la beauté m'apparaît seulement maintenant, à cette heure, à l'heure de l'adieu, à l'heure de la déchirure, à l'heure du bannissement.

Hier, grâce à la voiture mise à disposition par la société qui m'emploie, je me suis rendu à Blida pour dire un au revoir à des proches, mon oncle, ma tante et ma grand-mère. Ils ont décidé de tenter l'aventure en restant dans cette Algérie nouvelle. Arrivé aux Quatre-Chemins, je suis tombé sur un long convoi de véhicules de toutes sortes : Cars, autos, camions, hérissés de drapeaux verts et blancs agités par les passagers qui s'y entassaient. Profitant d'un arrêt, un des gars est descendu et sans méchanceté, mais probablement par défi, a accroché l'un de ces drapeaux à l'antenne radio de la voiture.

Que dire, que faire, face à la multitude ?

Ce drapeau n'est pas le mien, et ne le sera jamais ! Certains de mes camarades sont morts en allant l'arracher aux mains de ceux qui voulaient le hisser à la place de nos trois couleurs.

J'ai ralenti, laissant le cortège s'éloigner, je me suis arrêté, j'ai détaché l'oriflamme. J'allais le mettre au fossé quand j'ai retenu mon geste en pensant à ceux que nous avons si durement combattus et qui étaient morts les armes à la main pour défendre un idéal dont je tenais le symbole. Ces gens là n'étaient pas des terroristes, mais simplement des combattants, des soldats, ils étaient dignes du respect que l'on doit à tout homme qui met sa peau au bout de ses idées tout en sachant que sa chance de survie reste des plus aléatoires.

J'ai revécu en un éclair la journée du 26 mars 1959 quand, à la poursuite d'Amirouche, à Bordj-R'Dir dans le massif du Hodna, trois compagnies de chez nous, étaient tombées sur un élément retardateur mis en place afin de ralentir notre chasse. Une quinzaine des leurs, nous avaient tenus en échec durant une journée entière, bien à l'abri dans des «trous-bouteilles». Seul un assaut avait pu avoir raison d'eux seulement en fin de soirée. Inutile de te dire que de notre côté nous avons eu de la casse, dix tués, une trentaine de blessés, sans compter un avion d'observation probablement amoché et une Banane transformés en passoires. Affalé dans l'un des trous, un fellagha abattu avait fixé sur la paroi de son abri un drapeau vert et blanc à l'aide de chevilles de bois enfoncées dans la terre. J'ai admiré le geste de ce bonhomme. Malgré le mal qu'il nous avait infligé, j'ai regretté que ce combattant ait perdu la vie au cours de cette lutte sans merci.

Te rends-tu compte, de ce que nous aurions pu faire ensemble, avec des types comme lui ?

Alors, en souvenir de ce gars dont j'ignorais tout et que pour la première et dernière fois j'avais vu mort au fond d'un trou, sa main ensanglantée encore crispée sur son arme, j'ai soigneusement plié l'étoffe et je l'ai posée à mes côtés dans la voiture. Sans autre encombre je suis arrivé à Blida et j'ai rejoint la famille. Tous portaient le masque de la lassitude. Nous avons bien entendu simulé la gaieté, mais le cœur n'y était pas. Mémé m'a parue fatiguée et même désabusée. Confusé-

ment, j'ai ressenti au fond de moi, que je la voyais pour l'ultime fois. L'âge est là, je n'imagine pas un seul instant qu'un jour elle puisse songer à abandonner la tombe de «Pépé Sauvage» qui restait l'un des buts privilégiés de ses promenades quotidiennes. Elle avait fait construire le caveau en 1947, en prévoyant sa place afin de reposer à ses côtés quand son heure serait venue. Il se pourrait aussi que ces marches solitaires la conduisent à s'incliner sur son futur ? L'âme humaine est si complexe !

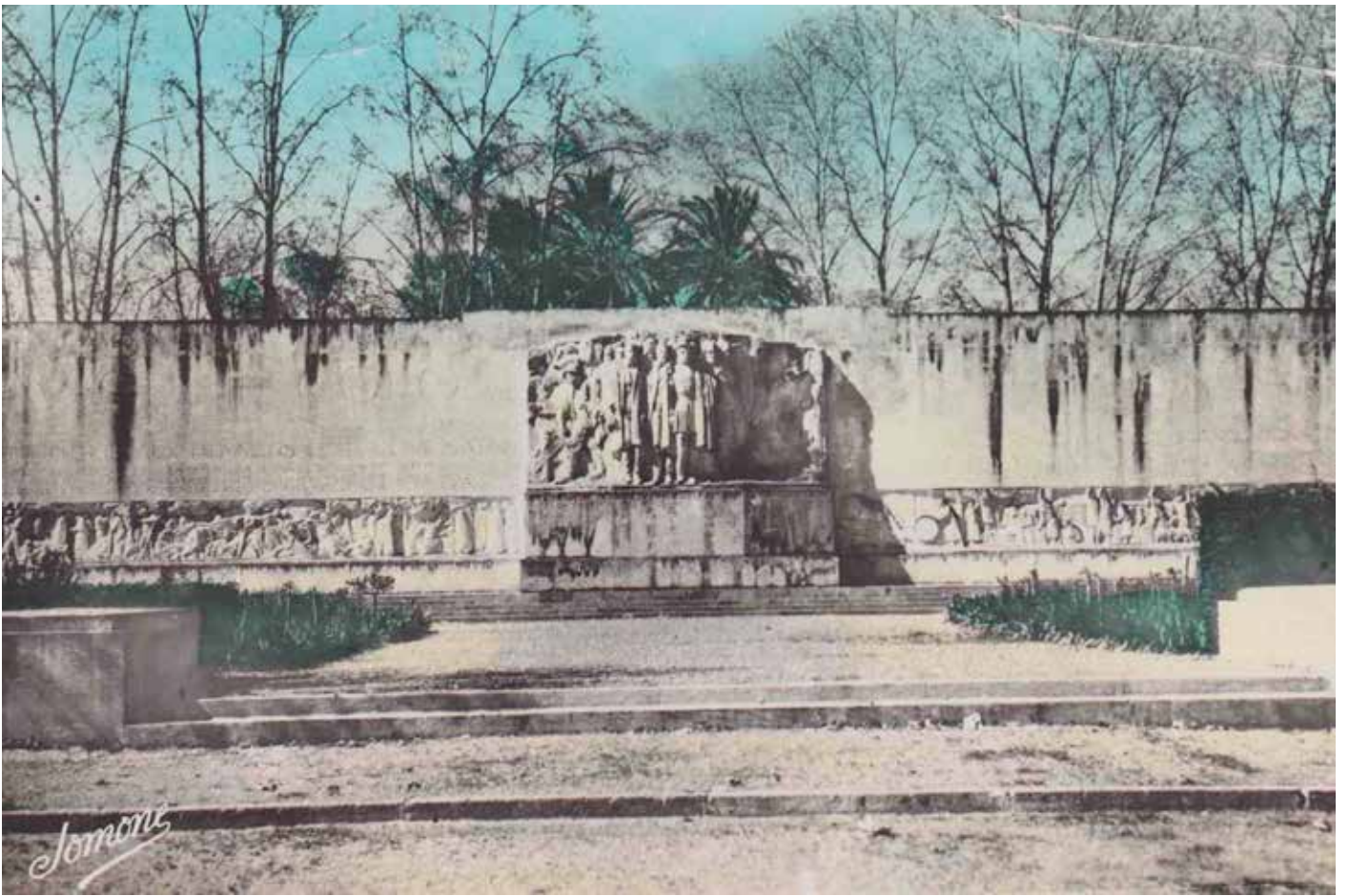
Le danger restant constant de par les fusillades et les enlèvements qui se multiplient, j'ai préféré repartir de Blida, tôt dans la soirée. Elle m'a alors remis à l'intention de mon fils Patrick une pièce de layette qu'elle venait de tricoter. J'ai souri, car de toujours nous l'avons connue avec ses longues aiguilles à la main et sa pelote de laine coincée sous le bras.

Accompagné de tous, j'ai franchi le portail de fer qui ouvre sur la rue. La séparation comme tu peux t'en douter a été des plus tristes. Mais cette sensation de définitif adieu s'est avérée si forte, qu'après avoir roulé quelques mètres seulement je me suis arrêté et, revenant sur mes pas, je l'ai à nouveau longuement embrassée sur ses joues flétries. Elle a souri, faisant plisser ses paupières sur le bleu de ses yeux, elle m'a une nouvelle fois recommandé la prudence. Ni l'un ni l'autre n'avons été dupes de la comédie que nous jouions. Le long sillon d'une larme coulant au long de l'arête de son nez l'a trahie. J'aurais également souhaité dissimuler la brillance de mes yeux, mais il n'est guère possible de cacher ses sentiments quand l'émotion étreint la gorge et serre le cœur. Longtemps dans mon rétroviseur j'ai aperçu la petite silhouette de noir vêtue qui agitait la main. Moi je répondais à cet adieu, en saluant du bras par la vitre ouverte. Le tournant de la rue nous a brutalement séparés, je crains que cette séparation soit éternelle. Ce maudit tournant, mon ami, est l'un des tournants les plus pénibles que le destin m'ait forcé à prendre.

J'ai pu regagner Alger sans difficultés. Sur la route, peut-être à haute voix tant j'étais bouleversé, j'ai dit tout mon amour à ceux que je devais laisser définitivement dans l'ombre des cyprès d'un cimetière. Humblement je leur ai demandé de pardonner ma désertion. Qu'advient-il de leurs âmes si, comme le disent certains, elles erraient parmi les vivants. Que deviendront-elles perdues, solitaires sur cette terre d'Islam ?

J'ai espéré ne pas avoir oublié dans cette litanie un seul de ces lieux d'éternel repos : El-Affroun, Blida, Boufarik, Rovigo, Sidi-Moussa, Rébeval, Dellys, Alger, L'Arba, Maison-Carrée, Chebli. Ces noms sonnaient comme une mélodie au ton de nostalgie. A chacun d'eux m'est apparue l'image d'une tombe. Désormais, chacune des fêtes de la Toussaint les verra vides de fleurs, puis la mousse, les herbes folles et les arbres les recouvriront sans nul doute. Les racines et les troncs broieront le marbre, absorberont le bois des cercueils ainsi que les os blanchis qu'ils contenaient. L'oubli se fera alors sur cent-trente années de présence française.

Passant devant le Monument aux Colons, édifié à Boufarik, je ne pus m'empêcher de m'arrêter et de le regarder longuement. C'est une oeuvre gigantesque élevée à la gloire de ceux qui, au péril de leur vie, avaient sorti l'Algérie du néant. Le nom Suel y figurait, c'était celui du grand-père de ma grand-mère paternelle. Mon arrière arrière-grand-père venait de la région d'Uzès. Voilà mon cher ami, ce que je souhaitais te dire avant qu'un vieux zinc, au bout d'une longue course cahotante sur la piste de Maison-Blanche, parvienne dans un bruit assourdissant à s'arracher, ou plus précisément à m'arracher à ma terre, à notre terre d'Algérie, à notre terre chérie. Dans l'attente d'une rencontre dans l'étroitesse hexagonale, loin des grands espaces de notre sol natal, reçois mon cher ami toute l'affection d'un futur émigré qui pour l'instant se sent perdu entre un monde qui n'est plus le sien et un monde pratiquement inconnu qu'il se devra de conquérir. Ton vieil ami René.



Le monument de Boufarik

Adieu à l'Algérie

Le lendemain, j'embarquai dans le car qui devait nous amener à Maison-Blanche. La tristesse régnait. L'accès à bord de l'avion fut quasi immédiat, c'était un bon vieux DC 4 d'Air Algérie, en meilleur état cependant que les *Dakota* qui, en partie, constituaient la flotte de l'Aérotec. Celui-ci aurait le triste privilège de me mener vers le nord et non pas vers le Grand Sud. Il m'éloignerait à tout jamais de mon Pays, de ma, de notre, véritable Patrie : L'Algérie.

Je trouvai place à côté d'une dame, je pense, sans en être certain, qu'il pourrait s'agir de Marie Elbe, journaliste connue et écrivain à ses heures. Dans leur vrombissement rageur, les moteurs nous arrachèrent à notre terre. L'avion, tout en prenant lentement de l'altitude, prit un cap sud qui l'amena pratiquement à la verticale de Rovigo puis, continuant son virage au-dessus de la plaine de la Mitidja et longeant pratiquement le pied de l'Atlas, il se dirigea vers Bouïnan, Souma et Blida. Rovigo se situait maintenant loin derrière la queue de l'appareil. J'adressai mentalement un ultime salut à mon grand-père Camille Séchet, endormi depuis dix ans sous la terre que je regardais d'en haut pour la dernière fois.

En survolant Blida, la ville des roses, si chère à mon cœur, je ne puis empêcher d'avoir une pensée émue pour ma grand-mère à qui j'avais fait mes adieux la veille, ainsi qu'à mon grand-père René Sauvage qui reposait depuis quinze ans déjà dans le cimetière contre lequel venait buter le pied de la montagne. J'associai dans cet adieu tous les membres de ma famille qui avaient vécu et s'étaient éteints sur ce sol, sol qu'ils avaient rendu fécond après avoir versé beaucoup de sueur et aussi parfois beaucoup de larmes. L'immense damier composé à l'infini des différentes cultures qui étaient à l'origine de la richesse du pays, n'était déjà plus français.

Prolongeant sa large boucle, l'avion frôla Oued-El-Alleug. Aussitôt les souvenirs affluèrent, je songeai en un éclair aux temps heureux des vacances que je passais à la ferme Drouin chez Pépé et Mémé Séchet, je songeai à Jean-Louis et à Odile, les petits-enfants du propriétaire, enlevés, disparus et enfermés je ne sais où à moins que tous deux aient déjà été égorgés. Je pensais aussi à *Bibi*, ce gentil cheval de selle qui acceptait sans broncher le mauvais cavalier que j'étais et qui ne s'effrayait pas des coups de carabine quand assis sur son dos je tirais sur quelques cailles imprudentes.

Par une délicate attention, l'équipage garda sensiblement un cap nord-est qui menait vers Alger dont la blancheur resplendissait sous le soleil. Les hommes qui oeuvraient au poste de pilotage, probablement conscients du ressenti des passagers, nous offraient un tour d'honneur au-dessus de la Mitidja et de la capitale. Comme ce vol avait été affrété par l'*Écho d'Alger*, il reste aussi fort possible que ce grand tour au-dessus de la plaine de la Mitidja ait été notifié sur le document d'affrètement. La trajectoire nous amena sur le centre de la ville, la Grande Poste en marquait le cœur.

C'était la deuxième fois que je survolais ce monument. La première fois ce vol s'était déroulé à bord de l'un des *Noratlas* qui nous amenaient sur la zone de saut de Montebello pour un saut d'entraînement regroupant l'ensemble de l'Escadron et de la Compagnie d'appui. Ayant décollé de Maison-Blanche, le responsable de cette escadrille avait privilégié le suivi de la côte jusqu'à la hauteur de Bérard et du Tombeau de la Chrétienne. Arrivé à hauteur de ce monument, la formation avait entamé une large boucle au-dessus de la mer afin de survoler à nouveau le mausolée, mais cette fois-ci perpendiculairement au rivage. Notre zone de saut débutait au pied de la colline, côté Mitidja. Les avions ayant adopté, peu après le décollage, une formation autorisant le largage. Les portes étaient restées ouvertes et le hasard m'ayant accordé la chance de sauter

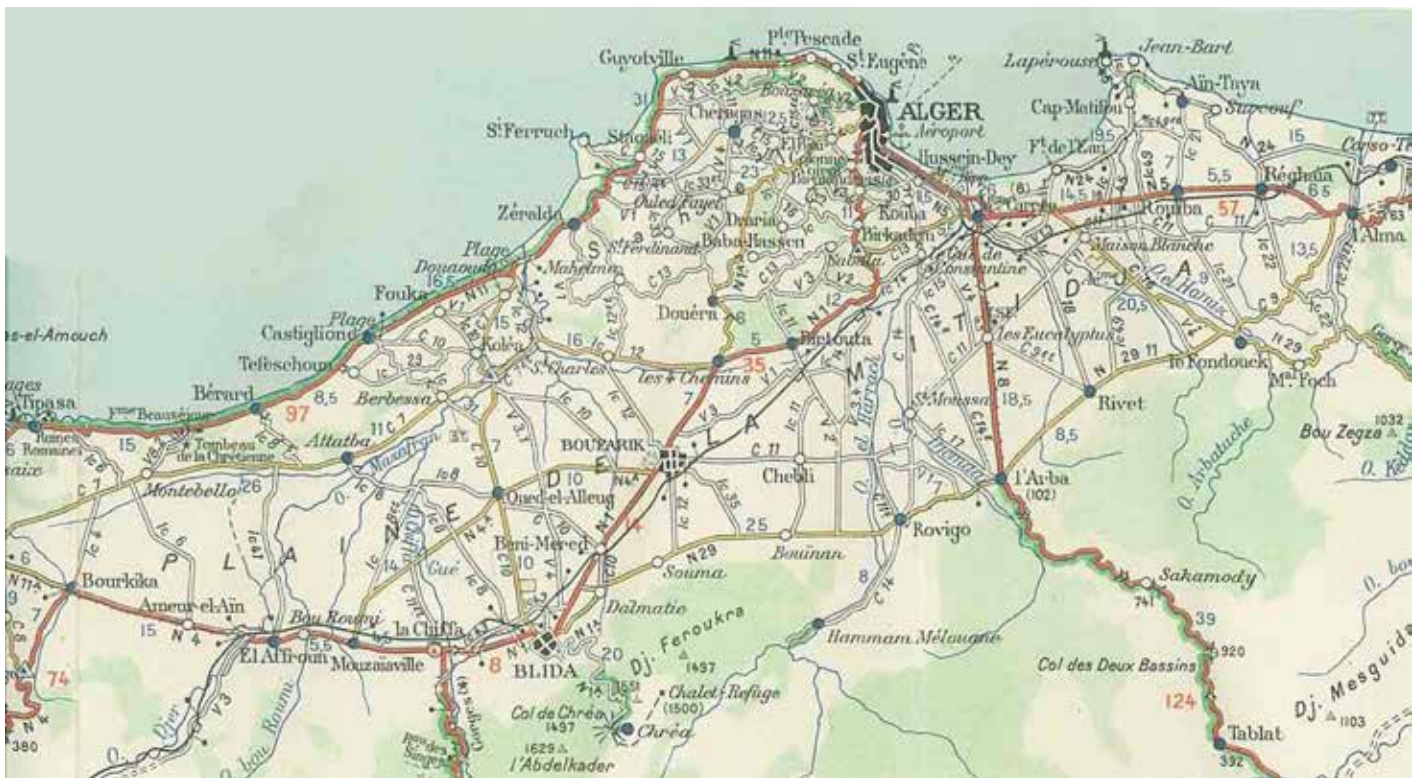
en tête j'avais pu regarder défilé la capitale de ce balcon improvisé haut d'environ 200 mètres. Nous pouvions apercevoir les gens qui s'arrêtaient sur les trottoirs et levaient le visage vers cette inhabituelle revue aérienne.

J'aurais souhaité qu'en ce jour particulier, notre DC 4 batte des ailes en guise d'Adieu. Il ne le fit pas !

Peu à peu la capitale disparut, s'effaçant des hublots. Elle glissait trop rapidement à ma guise sous le ventre de l'appareil pour laisser place à l'immensité bleue de la Méditerranée. Bientôt ce ne fut plus l'air de notre pays qui supportait nos ailes, l'Algérie se perdait derrière les nuages et le rideau de brume. Je croisais mon regard avec celui de ma voisine. Des larmes ruisselaient sur nos joues. Elle posa sa main sur la mienne et la serra fortement.

C'était fini, une part de notre vie venait de disparaître définitivement derrière nous. Face à nous, l'inconnu et une Patrie qui dans son ensemble nous rejetait.

27 octobre 2018 : L'Amicale des Anciens du 1^{er} RCP, m'informe du décès de Jean-Pierre Lamy, survenu ce jour après une longue maladie. Que Saint Michel l'accueille.



La Mitidja

Histoire de l'aviation en Algérie

Déjà parus :

- **L'aviation légère en Algérie (1909-1939)** (Pierre Jarrige)
- **L'aviation légère en Algérie (1945-1962)** (Pierre Jarrige)
- **Le vol à voile en Algérie (1862-1962)** (Charles Rudel, Pierre Jarrige)
- **L'ALAT en AFN** (Alain Crosnier, Pierre Jarrige)

Déjà parus en publications numériques :

- **Bidon 5** (Georges Estienne - Réédition augmentée)
- **Paris-Dakar-Tombouctou-Alger** (Ludovic Arrachart - Réédition augmentée)
- **Mémoires d'Albert Chaillot** (Henri Chaillot, Pierre Jarrige)
- **L'Aviation Militaire en Algérie (1912-1918)** (Pierre Jarrige)
- **Ceux de 14-18** (Pierre Jarrige)
- **Les ERALA d'Algérie** (Pierre Jarrige)
- **Bulletin d'information des Réservistes de la 5^{ème} RA** (Réédition)
- **1^{er} PMAH 20^{ème} DI** (Daniel Rougeau, Claude Leroy, Christian Malcros, Pierre Jarrige)
- **Livre d'Or du Djebel-Oum-Settas** (Reproduction)
- **L'ALAT vue par les dessinateurs** (AA.ALAT-Languedoc-Roussillon, Pierre Jarrige)
- **Pilote à Touggourt** (Gustave Camlièri, Pierre Jarrige)
- **Maison-Blanche** (André Heinzelmann - Réédition augmentée)
- **Nanard fais nous un dessin !** (AA.ALAT-Est, Pierre Jarrige)
- **PMAH 19^{ème} DI** (Francis Beaulier, François de Pitray, Jean-Pierre Meyer, Christian Malcros, Pierre Jarrige)
- **Médecin en hélico** (Jean Massière, Pierre Jarrige)
- **A grands coups d'aile vers l'Afrique missionnaire** (Léon Bradfer, Henri Bradfer)
- **Les insignes de l'ALAT en AFN** (Christian Malcros)
- **Parachutisme prémilitaire à Mostaganem** (Bernard Faucher, Claude Marcellin, Jean-Claude Palisser, Pierre Jarrige)
- **Nord 3400 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Pilotes de la Promo 56Ebis** (Pierre Binet, Pierre Jarrige)
- **Max Hoste MH 1521 Broussard dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Pilote de T-6** (Pierre Binet, Pierre Jarrige)
- **Sikorsky H-19 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Emile Contant, pilote de la Grande Guerre** (Simone Gassier, Pierre Jarrige)
- **Westland WS 55 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Biroutage à Arzew en Piper L-18** (Jean-Claude Maillot, Pierre Jarrige)
- **Piper L-21 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **PMAH 10^{ème} DP** (Jean Gervais, Amédée Arzel, Claude Mourlanne, Joseph Estoup, Christian Malcros, Pierre Jarrige)

- **Stampe SV4C dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Alouette II SA318C dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Piper PA22 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **André Costa** (Pierre Jarrige)
- **La soufflerie de l'AIA d'Alger** (Marc Rapin, ONERA)
- **La véritable histoire de l'hélicoptère** (Yves Le Bec)
- **Pilote à El-Oued** (Roland Richer de Forges, Pierre Jarrige)
- **Pilote à Tébessa** (Roland Richer de Forges, Pierre Jarrige)
- **Pilote à El-Goléa** (Roland Richer de Forges, Pierre Jarrige)
- **Pilote de la SGAA** (Roland Richer de Forges, Pierre Jarrige)
- **Pilote de l'Escadrille Mercure** (Roland Richer de Forges, Pierre Jarrige)
- **NC 856 Norvigue dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Hiller UH-12 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Nord 3202 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Observateur-Pilote de l'ALAT** (François Bard, Pierre Jarrige, AA.ALAT-Languedoc-Roussillon)
- **Bell 47G-1 dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Mes vingt ans en Algérie** (Ulysse Pérodeau, Pierre Jarrige)
- **Cessna L-19 Bird Dog dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Joliot-Golf** (Yves Le Bec)
- **Djinn dans l'ALAT** (Christian Malcros)
- **Meeting National - Alger 1951** (Reproduction)
- **Meeting National - Oran 1952** (Reproduction)
- **Meeting National - Alger 1953** (Reproduction)
- **Meeting National - Alger 1959** (Reproduction)
- **Meeting National - Constantine 1953 - Bône 1954** (Reproduction)
- **L'album du lieutenant Bleubéret** (Yves Le Bec)
- **Commandant de PCA** (Lieutenant-colonel Louis Andlauer, Pierre Jarrige)
- **Parachutiste prémilitaire** (René Sauvage, Pierre Jarrige)
- **Parachutiste au 1^{er} RCP - Tome 1** (René Sauvage, Pierre Jarrige)
- **Parachutiste au 1^{er} RCP - Tome 2** (René Sauvage, Pierre Jarrige)



Pierre JARRIGE
 www.aviation-algerie.com
 Novembre 2018
 ISBN 979-10-97541-07-1
 Reproduction autorisée
 Publication gratuite - Vente interdite